



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

DE L'INTERSUBJECTIVITÉ DU CONCEPT D'HÉGÉMONIE CHEZ COX ET KEOHANE
«FUR EWIG»

Par
Sorin Andrei Paltiniscanu

Thèse déposée à
l'École des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention de
la maîtrise ès arts en science politique

Directrice: Professeure Claire Turenne-Sjölander

Université d'Ottawa
Novembre 1995



Sorin Andrei Paltiniseanu, Ottawa, Canada, 1995



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Voire référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format; making this thesis available to interested persons.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

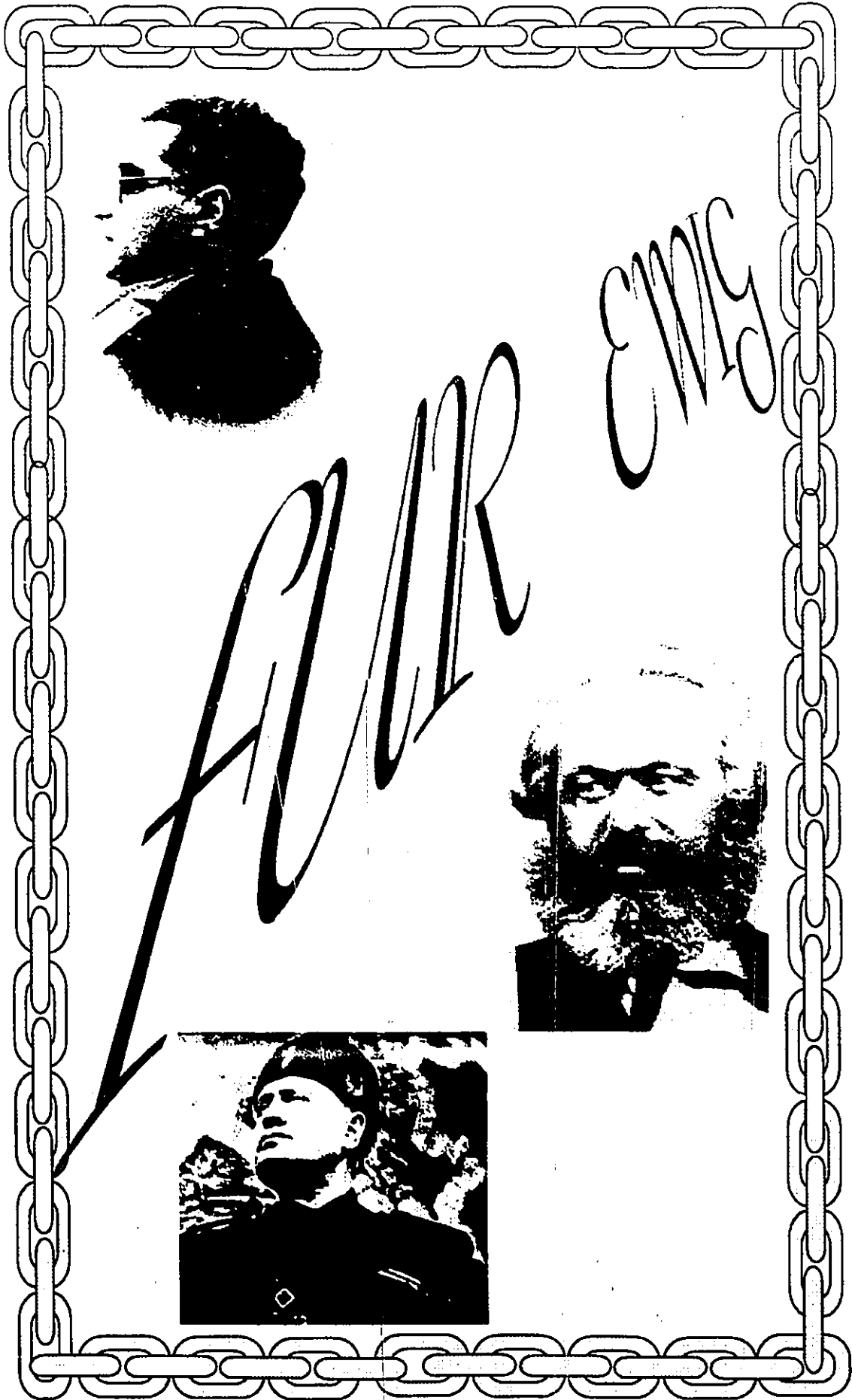
L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-612-11589-5

Canada

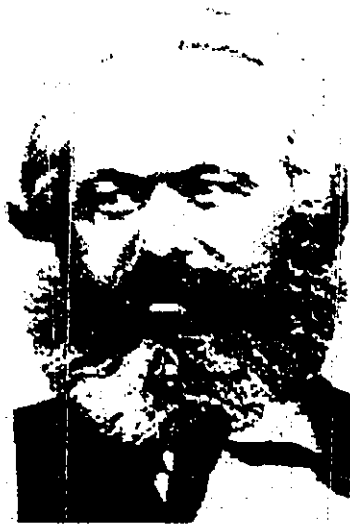


UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA



EMIC

ARM



RÉSUMÉ

La présente thèse de maîtrise porte sur le concept d'hégémonie tel qu'il est utilisé par Robert Keohane et Robert Cox. Tous deux se disent au moins partiellement influencés par le philosophe Italien Antonio Gramsci (1891-1937). Cox se veut même son héritier en ce qui a trait à une adaptation au domaine de l'économie politique internationale. La thèse déconstruit donc les théories des deux auteurs contemporains, en particulier leur reprise du concept d'hégémonie, point gramscien central, afin de démontrer que seul Cox peut vraiment être considéré gramscien car il est le seul des deux à adopter une approche réflexive et intersubjective. Les théories des deux auteurs sont pour la cause confrontées à la pensée gramscienne qui pour la cause a été mise en contexte historique. En effet, Gramsci est présenté comme l'aboutissement d'un courant intersubjectif, ici rapidement reconstruit, commençant par Kant et passant par Hegel et Marx. Il en est donc déduit que Keohane ne peut que fournir une variante partiellement originale et partiellement réflexive (interobjective plutôt que intersubjective) du vieux concept réaliste d'hégémonie. La déconstruction nécessaire pour former cette démonstration nous permet aussi de ramasser des éléments qui nous servent en conclusion à proposer une théorie tentative de la construction théorique; une ontologie métathéorique .

Il ne serait pas séant de commencer la présentation de la thèse sans l'habituelle mais méritée série de remerciements. D'abord, il faut savoir que mes parents méritent une partie des honneurs de par l'éducation et le soutien qu'ils n'ont cessé de me fournir. Pour cela, je les remercie du fond du cœur. Merci aussi à mes amis et à mes collègues pour leur patience et leur discussions inspirantes. Merci aussi au département de science politique, autant le personnel administratif que le corps professoral, car le soutien et le professionnalisme furent de première qualité. Merci surtout à monsieur Moggach pour son aide avec l'aspect philosophique de cette thèse. Finalement un gros merci à ma directrice, madame la professeure Claire Turenne-Sjolander, professeure sévère mais juste et douée d'un talent et d'une compétence indéniables. Cette thèse aurait été bien plus banale sans ces idées et conseils. Cette thèse est donc aussi un peu la sienne et lorsque son talent sera reconnu à une grande échelle, ce qui ne saurait tarder, je pourrais me vanter d'avoir été le premier à lui demander si elle pouvait diriger ma thèse. Merci aussi à Robert Keohane qui malgré mes critiques est un grand théoricien. Merci aussi à Robert Cox et à son génie théorique qui renforce la tenue intellectuelle du côté auquel je crois. Mais surtout, merci à Antonio Gramsci, personnage historique auquel cette thèse est une sorte d'ovation. J'ose espérer que l'esprit de son oeuvre persiste pour l'éternité.

Sorin Palliniscanu

As-tu peur du Diable?
Il te ressemble et il
parle avec ta voix.

*La beauté du
Diable, 1949*

EUR EWIG¹

TABLE DES MATIÈRES

<u>POUR COMMENCER</u>	<u>2</u>
BASES CONCEPTUELLES ET THÉORIQUES DE LA RECHERCHE	7
MÉTHODE	18
ORGANISATION DES CHAPITRES	23
<u>GRAMSCI L'ANCIEN</u>	<u>25</u>
LES GRANDS DE L'INTERSUBJECTIVITÉ	27
ANTONIO GRAMSCI (1891-1937)	41
<u>LES ROBERTS</u>	<u>58</u>
ROBERT COX	59
ROBERT KEOHANE	74
MISE EN PARALLÈLE	86
<u>RÉFLEXIONS</u>	<u>91</u>
VÉRIFICATION	92
DÉPASSEMENT	99
POUR CONCLURE	107
<u>ANNEXE A</u>	<u>109</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	<u>112</u>

¹ «Pour l'Éternité». Épitaphe de Gramsci qui voulait établir une oeuvre pour l'éternité.

POUR COMMENCER

«DANS UNE PÉRIODE OÙ LE DOUTE SCEPTIQUE S'EST INSTALLÉ DANS LE MONDE, OÙ, AU DIRE D'UNE BANDE DE SALAUDS, IL N'EST PLUS POSSIBLE DE DISCERNER LE SENS DU NON-SENS, IL DEVIENT ARDU DE DESCENDRE À UN NIVEAU OÙ LES CATÉGORIES DE SENS ET DE NON-SENS NE SONT PAS ENCORE EMPLOYÉES.»²

Gramsci! Là est le point de départ du travail. Lors de ces dernières années, un fort mouvement gramscien a pris racine dans certaines approches théoriques relatives, entre autres, au domaine des relations internationales. Ce courant fut surtout visible au travers d'une reformulation du concept gramscien d'hégémonie, relatif au domaine national, afin de l'adapter au domaine des relations internationales. Il faut noter que malgré les fondements marxistes de la pensée de Gramsci, la reprise du concept gramscien d'hégémonie ne fut pas uniquement le fait de l'école néo-marxiste,³ notamment Robert Cox qui a le mérite d'être un des plus illustres hérauts de Gramsci dans le domaine de la théorisation des relations internationales, même si la plupart des héritiers se retrouvent dans cette école. Il y eut au moins une exception notable en la personne de Robert Keohane et de la forme particulière de néo-institutionnalisme dont il s'est fait le champion au milieu des années 1980.⁴ Notons aussi qu'une vision néo-gramscienne des relations internationales est pour ainsi dire absente des autres écoles; notamment l'école néoréaliste, sous sa forme la plus puriste, contre laquelle est dirigée *de facto* cette nouvelle vue de l'hégémonie au niveau international.

² Franz Fanon, Peau noire, masques blancs, Paris, Seuil, 1952, p. 7

³ Quoiqu'à l'intérieur de cette école, le sous-paradigme du matérialisme historique a réclamé plus fort que les autres l'héritage gramscien. Notons que le marxisme structuraliste lancé par Althusser à la fin des années soixante «sur la rive gauche de la Seine» s'adapte très mal à cet héritage. Cela est encore plus évident en ce qui a trait à l'instrumentalisme.

⁴ Notons qu'en ce qui a trait au néo-institutionnalisme de Keohane, il serait peut-être plus pertinent de parler de néo-libéralisme réaliste malgré la consonance quelque peu barbare du terme.

À l'intérieur de ce que l'on pourrait encore appeler la gauche, il serait d'ailleurs pertinent de considérer l'émergence du mouvement gramscien comme une contre-offensive face à l'hégémonie accrue du libéralisme et du positivisme des années 1970 et 1980. Plutôt que d'affronter le libéralisme face à face sur le plan théorique, une entreprise fort ardue vu la force et la présence du libéralisme dans la conscience collective, une certaine gauche semble avoir préféré frapper au coeur même de la fondation. Cette gauche a décidé que la meilleure façon de combattre serait de mettre à nu la structure de formation de la réalité, tant théorique que pratique. Ayant devant les yeux le procédé de formation des idées, cela ne pourrait que divulguer leurs faiblesses et surtout leur relativité historique. C'est là que le concept d'hégémonie prend tout son sens. En effet, le terme est universel à presque tous les paradigmes mais est conceptualisé de diverses façons et la façon de le conceptualiser révèle justement les prémisses sous-tendant un paradigme particulier. Mais plus important que ça, le terme désigne chez Gramsci une façon de construire la réalité tant au plan matériel qu'idéal; quoi de mieux pour mettre à nu la construction du monde libéral. Le terme d'hégémonie nous servira donc ici de «thermomètre» dans la comparaison qui s'annonce entre Cox et Keohane.

Il est aussi très intéressant de remarquer que malgré leurs différences notables dues à leurs appartenances à des paradigmes différents (tel l'accent mis par Cox sur l'économie politique et par Keohane sur les relations étatiques), il y a quelque part une certaine ressemblance entre les approches de Robert Cox et de Robert Keohane (ce dernier ne répond pourtant certainement pas aux caractéristiques habituelles d'un penseur de gauche) en ce qui a trait à l'analyse de l'hégémonie internationale; concept central chez les deux auteurs. Cox a besoin de sa version du concept pour démontrer la formation et la dynamique existentielle des modes de relations sociales de production, à la base de la réalité socio-économique, tandis que Keohane a besoin de la sienne afin de faire le lien entre une situation mondiale où il y a un État hégémonique et l'établissement relativement facile de

régimes régissant l'ordre mondial. Pour Cox, sans hégémonie les modes de relations sociales de production ne peuvent venir à jour et encore moins se maintenir. Pour Keohane, sans hégémonie la coopération est assez difficilement explicable et prend une forme différente de celle à laquelle l'on est habitué. C'est sur cette double centralité du terme et surtout sur sa double interprétation que résidera cette recherche.

Les deux auteurs analysent donc au travers de deux écoles radicalement opposées, néo-institutionnalisme libéral pour Keohane et matérialisme historique pour Cox; deux écoles à première vue irréconciliables et prises comme telles par la plupart des analystes. C'est que les deux auteurs acceptent tous deux *explicitement*⁵ la perspective gramscienne du concept d'hégémonie qu'ils greffent à leurs analyses en effectuant, de part et d'autre, les modifications et ajustements nécessaires afin que tout puisse s'accorder avec: 1) le domaine des relations internationales et 2) leurs écoles respectives d'analyse. Car le concept gramscien d'hégémonie en tant que tel ne fut pas conçu pour les relations internationales mais bien pour expliquer une dynamique fondamentalement nationale basée en grande partie sur l'Italie des années 1920 et 1930. Le concept doit donc être adapté si l'on veut qu'il soit greffé au domaine des relations internationales. Les deux écoles de nos auteurs étant différentes, cela signifie aussi que l'adaptation se fait sur des schémas et des cadres différents de part et d'autre.⁶ On en viendrait donc à penser qu'il y aurait un lien au travers de l'emprunt du concept d'hégémonie, entre Cox et Keohane; d'ailleurs, maintes propositions des deux auteurs sont étonnamment similaires si l'on tient compte qu'ils appartiennent *de jure* à deux mondes différents.⁷

⁵ Voir R.O. Keohane, *After Hegemony*, Princeton, Princeton University Press, 1984, p.44-45 et R.W. Cox, *Production, Power and World Order*, New-York, Columbia University Press, 1987, p. 6-8 et p. 407-410 n. 8-10

⁶ Notons que le concept d'hégémonie fut créé en tant que cadre d'analyse contre le libéralisme. Keohane étant un auteur à forte tendance libérale, l'adaptation à une école radicalement opposée comporte des risques comme nous pourrions le constater.

⁷ Cette recherche est aussi motivée par une constatation épistémologique; une division du domaine de la Politique. Non seulement le domaine est-il divisé entre «travail intellectuel» et «travail manuel» pour adapter une vieille expression de l'idéologie allemande de Marx et Engels, mais de plus, le

Il ne faut donc surtout pas sous-estimer l'importance du terme d'hégémonie dans le domaine des relations internationales. Ce terme est non seulement central à bon nombre de théories du domaine³ comme chez Cox et Keohane, mais de plus son côté équivoque (qui permet autant une utilisation gramscienne basée sur les relations de sujets qu'une utilisation plus traditionnelle basée sur des rapports de forces purs) l'enduit d'une richesse et d'une malléabilité peu commune. Du réalisme au marxisme, en passant par le libéralisme, l'on peut constater que ce terme est partout et est servi à toutes les sauces. Pouvoir imposer sa définition du terme, c'est à dire son concept, serait une victoire intellectuelle de première envergure pour n'importe quelle école. Comment mieux convaincre nos adversaires idéologiques que de les convaincre de la justesse de notre utilisation d'un concept central et donc des constatations qui en découlent? Il est donc maintenant assez difficile pour un chercheur en relations internationales de contourner ce concept. Le paradoxe est d'autant plus complexe vu que, comme nous l'avons déjà affirmé, le terme est conceptualisé de diverses façons par divers auteurs.

Liés organiquement et fonctionnellement aux différents concepts d'hégémonie se trouvent les différents concepts de l'État. L'État selon une perspective hégémonique gramscienne n'est pas le même que selon une perspective hégémonique réaliste et n'est pas non plus tout à fait le même que selon une perspective libérale. L'État occupe d'ailleurs une place centrale dans toute théorisation du contexte international, qui pour certains n'est d'ailleurs qu'un contexte inter-étatique, que ce soit pour le mettre dans l'axe giratoire d'une théorie ou au contraire pour expliquer en quoi son importance

côté théorique, nommé science politique, est lui aussi très divisé (ex: relations internationales, pensée politique, psychologie politique...). Chacun de ces sous-groupes est à son tour divisé en écoles, mais il sera pris pour acquis que cela est dû à un problème paradigmatique, à la Kuhn, tenant de l'idéologie. La division à un plus haut niveau donne l'impression d'être beaucoup plus «logistique» qu'idéologique. Quoique même là certaines écoles réunissent des sous-groupes de la science politique et dans certains cas vont même jusqu'à attaquer la neutralité épistémologique de sa division. Nous partageons cette dernière perspective. Bien que le lien entre pratique et théorie ne puisse être reconstruit par cette recherche, celle-ci essaiera néanmoins de faire sa part afin de réduire la division existant entre les relations internationales (ou l'économie politique internationale) et la pensée politique (bien qu'il faille admettre qu'il s'agit déjà là de deux des domaines les plus «interactifs» des sciences sociales). Nous utiliserons désormais le terme «Politique» pour désigner l'unité de la politique (pratique) et de la science politique (théorique).

³ Stephen Gill, «Gramsci and Global Politics» dans Stephen Gill (éd.), *Gramsci, Historical Materialism and International Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 2

serait surfaite. D'ailleurs il faut noter que depuis les années 1970, le débat sur «qu'est-ce l'État?» a repris et n'a pas vraiment cessé depuis les travaux de Miliband, Poulantzas, Block, Skocpol, Lindblom et autres. Le débat sur l'État et le combat théorique plus général gauche-droite qui a repris sous différents noms depuis les années 1970 ne sont pas étrangers selon nous, mais bel et bien liés car l'enjeu théorique est de taille. La nature de l'État, à la fois en tant qu'entité et en tant que conception, est un point de première importance si l'on veut bien saisir les dessous de l'apparence de la réalité sociale et des rapports de pouvoir et de coopération qui s'y trouvent. Inhérente aux théories des deux auteurs dont nous allons nous servir se trouve donc une théorie de l'État, explicite chez Cox mais plus implicite chez Keohane. Le rôle et la nature de l'État chez nos auteurs devront donc être abordées dans notre analyse car ils seront très révélateurs des fondements théoriques généraux des auteurs ainsi que de certains éléments théoriques plus spécifiques, en particulier leurs concepts respectifs d'hégémonie. Car révéler les fondements théoriques de ces auteurs, c'est au fond ce que cette recherche se propose d'entamer au travers du concept d'hégémonie.

En raison du lien avec Gramsci, les similitudes que l'on retrouve chez Cox et Keohane ne peuvent être un simple artifice étymologique. Mais jusqu'à quel point, ces similitudes ont-elles une base solide et pertinente? Jusqu'où vont-elles? Quelles sont leurs limites? Deux auteurs venant d'écoles de pensée si différentes peuvent-ils utiliser le même terme d'une même façon, surtout si l'on tient compte du fait que chez Gramsci son utilisation (l'hégémonie comme construction matérielle et idéale de la réalité par une classe afin de protéger et justifier sa place dans un certain mode de production national) est très particulière? C'est au fond une question de base à laquelle cette recherche tentera de répondre. Car il est indéniable qu'une meilleure compréhension des instruments utilisés amène aussi une meilleure compréhension du résultat et de la construction d'une théorie. Il est vrai que Cox et Keohane sont à l'heure actuelle deux chercheurs de grand renom ayant apporté

beaucoup à la Politique mais leurs concepts respectifs de l'hégémonie devront donc être mieux analysés et mis dans le contexte de l'histoire des idées. Ainsi, non seulement nous saurons s'ils sont vraiment tous deux fidèles à l'esprit gramscien comme ils ont l'air de sous-entendre, mais de plus (et c'est là qu'est le plus important) nous pourrons de par ce fait nous permettre un parcours de déconstruction réflexif permettant à notre domaine de mieux se comprendre.

BASES CONCEPTUELLES ET THÉORIQUES DE LA RECHERCHE

Les concepts, tel que «hégémonie» utilisé par nos auteurs, instruments principaux de travail pour les chercheurs en sciences sociales, ont pour une grande part une origine philosophique (c'est à dire critique et analytique à un niveau ou un autre); tout chercheur devrait donc se questionner sur l'origine des concepts qu'il utilise et le fondement qui les soutient. C'est qu'en fait, trop de concepts sont des postulats inviolés. Quand certains de ces postulats acquièrent une importance et un renom, il est grand temps de les disséquer, de les évaluer, et, qui sait, de les reconstruire! Cela fait partie du processus d'avancement et d'accumulation des connaissances. C'est aussi ce que cette recherche se propose d'accomplir en déconstruisant les fondements théoriques de Cox et Keohane afin de permettre une comparaison d'ordre ontologique par rapport à eux-mêmes et à Gramsci. La reconstruction prendra la forme d'une conceptualisation plus poussée visant l'ontologie de la théorisation elle-même. C'est à dire que nous nous proposons de faire que la pensée s'observe elle-même, c'est à dire qu'elle identifie elle-même (qui ou quoi d'autre pourrait le faire?) son «être».

Notons tout d'abord que la reconnaissance explicite par les auteurs d'une appartenance à certains mouvements philosophiques ne peut être qu'incomplète car l'on ignore en général toutes les influences ayant forgé notre école de pensée. Cela n'enlève rien de leur appartenance à ces mouvements puisqu'ils vivent à l'intérieur de sociétés contenant en elles les éléments nécessaires à la continuité, dans une forme qui se dépasse, de ses composantes. Qu'on le veuille ou non, on est tous un peu aristotélicien, lockien, kantien, hégélien, etc... pour la simple raison qu'une école philosophique doit construire dans un environnement qui lui est donné par les écoles précédentes." Mais le pluralisme philosophique qui est en chacun de nous et qui contribue à assurer la survivance historique des idées, tout en étant aussi le résultat de cette survivance, n'est pas également balancé. Il y a donc des courants qui se dessinent et qui finissent par entrer en lutte avec d'autres courants tentant justement de les contredire. Les courants philosophiques ne seraient donc pas vraiment des exclusions mais plutôt des dépassements. Il n'était pas suffisant pour les penseurs libéraux de rejeter la pensée féodale, il fallut la dépasser, reconstruire sur ses cendres. En ce sens, celle-ci est encore présente, en tant qu'héritage humain idéologique, dans notre monde. Un libéralisme venu tout droit de la pensée classique, si ceci avait été possible, n'aurait pas été un libéralisme tel que nous concevons aujourd'hui le terme. Des éléments auraient manqué et la différence aurait été profonde. Le capitaliste terrien de la Rome impériale ne justifiait pas sa position selon les mêmes idées philosophiques qu'un capitaliste terrien contemporain à base libérale. Au niveau idéal, son monde était beaucoup plus «naturel», hiérarchisé et déterminé; l'idée de contrat social entre individus comme base du corps politique lui aurait été absurde par exemple. Tandis qu'au niveau matériel, son mode de production était inséré dans un autre mode plus large de nature tributaire et dans un environnement socio-politique impérial. Cette discussion du pluralisme philosophique que l'on retrouve chez chaque

⁹ Prenons comme exemple l'influence d'Aristote et de Kant sur Hegel qui à son tour se retrouve et se dépasse dans Marx, de même que Feterbach, lui-même «élève» d'Hegel. Marx à son tour influence radicalement toute la pensée sociale du 20^{ème} siècle qu'elle soit marxiste ou non.

auteur devrait nous permettre de situer Cox et Keohane l'un par rapport à l'autre. Qui dépassent-ils, mais surtout l'un dépasse-t-il l'autre? L'un a-t-il besoin de l'autre pour se construire? Tant de questions, où trouver les réponses?

Une des façons de contextualiser Cox et Keohane, et leur concept d'hégémonie, serait de les placer en face de leur gnoséologie, c'est à dire leurs théories de la réalité et de la façon de la connaître. Les courants gnoséologiques¹⁰ (une construction *a priori* de notre esprit) se donnent des bases cognitives qu'ils considèrent plus importantes que d'autres et autours desquelles ils construisent; parfois il émerge aussi des sous-courants. Ceci n'enlève rien au fait que les courants gnoséologiques gardent une constance grâce aux auteurs qui puisent dans de tels courants afin d'emprunter, ou de s'inspirer de, certains concepts cognitifs centraux. Ensuite, ils les utilisent comme concepts cognitifs centraux dans leur propre théorie. Un courant vient dans ce cas de s'élargir puisqu'une théorie de plus vient de faire appel à ses postulats. C'est ainsi que l'on peut suivre l'évolution du positivisme en remontant jusqu'à la préhistoire du courant chez Descartes. Auguste Comte fut le premier positiviste moderne et influença des auteurs multiples dans à peu près tous les domaines des humanités et des arts. C'est ainsi qu'au milieu du 20^{ème} siècle, le positivisme était présent en force tant en histoire, en économie, en anthropologie, en psychologie, en biologie etc... Ce positivisme n'était plus vraiment celui de Descartes, ni même de Comte, mais l'on peut percevoir le cheminement qui fait que l'on peut parler d'un courant car certains principes *sine qua non* restent présents comme la séparation sujet-objet et l'utilisation d'une méthode définie, universelle et rigoureuse. Les courants gnoséologiques

¹⁰ Nous préférons le terme «courant gnoséologique» plutôt que le terme «gnoséologie» afin de mettre l'accent sur une certaine unité historique du devenir des gnoséologies et surtout sur une certaine unité gnoséologique entre plusieurs théories à dynamiques différentes. Nous prenons pour acquis qu'une gnoséologie a des ancêtres identifiables avec lesquels elle a des affinités certaines et elle donne généralement naissance à plusieurs «enfants». De plus il faut faire attention entre le terme gnoséologie qui signifie une théorie ou vision de la réalité et de la façon de connaître celle-ci et une épistémologie qui est la discipline prenant la science pour objet. «L'épistémologie étudie de façon critique les principes, les hypothèses générales, les conclusions des différentes sciences pour en apprécier la valeur et la portée objective.» (Pris dans: Gérard Durozoi et André Roussel, Dictionnaire de la philosophie, Paris, Nathan, p. 113) Ce travail est donc une entreprise épistémologique (si l'on considère le domaine comme une science).

représentent naturellement des tentatives d'explication de la réalité à la fois en ce qu'elle consiste en tant qu'essence profonde, mais aussi et surtout (et cela découle du premier point) en comment elle peut être appréhendée et comprise. Mais ils représentent aussi des points de repère, pour les penseurs tout comme pour les chercheurs se penchant sur ces penseurs, permettant une communication et empêchant l'isolement des idées particulières. Pourtant un courant gnoséologique n'est qu'un contexte, les éléments plus concrets d'une théorie se trouvent ailleurs. Il serait donc utile à ce niveau de définir ce en quoi, un courant gnoséologique est différent pour nous d'un paradigme, terme mieux connu et plus utilisé. Cette distinction permettra au lecteur de mieux se faire une idée sur les concepts tel que compris ici.

Nous préférons utiliser le concept de paradigme dans le même sens que celui d'école. En ce sens il y a un paradigme réaliste en relations internationales tout comme il y en a un marxiste et un autre institutionnaliste, pour ne nommer que ceux-là. L'on pourrait considérer le paradigme comme étant ce qui contient les éléments de base d'une théorie, c'est à dire ce qui définit le sujet d'étude. En ce sens, pour les réalistes il s'agit des États dans le système international, les institutionnalistes rajoutent les organisations internationales, les marxistes se penchent sur les fondements socio-économiques et ainsi de suite. Le paradigme définit donc *sur quoi* repose et se bat une théorie, quelles sont ses frontières, c'est à dire quelle est son ontologie. Il peut être utile à titre exploratoire de considérer le paradigme comme «une fondation pour l'érection de structures théoriques» contenant cinq catégories¹¹: 1-les acteurs, 2-la dynamique, 3-les variables dépendantes, 4-les frontières du sujet et 5-les concepts spécifiques. Ces cinq catégories seraient celles où s'établit l'unité d'un paradigme et son opposition aux autres paradigmes, ces catégories définissent donc l'ontologie formelle d'un

¹¹ Mark Neufeld, «Reflexivity and International Relations Theory» dans Turemo-Sjolander C. Et W.S. Cox (Éd.), Beyond Positivism: Critical Reflection on International Relations, Boulder (Colorado), Lynne Rienner, 1994, p. 19 (L'auteur s'inspire de M. Banks)

paradigme. Les courants gnoséologiques par contre définissent *comment* se battit une théorie, sur quelles bases cognitives; la question posée est donc: qu'est-ce la réalité et comment puis-je la connaître? Le courant gnoséologique touche donc à la métathéorie puisqu'il théorise la théorisation, tandis que le paradigme touche plutôt à la théorie comme tel. Le terme théorie étant ici réservé à la recherche particulière du chercheur s'inscrivant au sein d'un paradigme particulier. En ce sens une gnoséologie peut contenir plusieurs paradigmes et un paradigme contient souvent une pléthore de théories. Il n'est pas du cadre de ce travail de définir de façon complexe la nature des liens entre les paradigmes et les gnoséologies car il serait possible d'argumenter en faveur de différentes possibilités qui seraient elles-mêmes révélatrices de la gnoséologie utilisée. Il fut néanmoins important de définir cette différence car la nature du travail sera en partie basée sur cette distinction et sur la nécessité de comprendre que la gnoséologie peut être conceptualisée indépendamment de l'ontologie.

Cette recherche prendra pour acquis qu'il y a un courant gnoséologique intersubjectif qui remonte au moins jusqu'à Immanuel Kant et dont Gramsci fait partie. Ce courant fut, et continue d'être¹², très prolifique et révolutionnaire. Il est possible de retracer son origine à la contestation du rationalisme cartésien postulant un schisme radical sujet-objet (cela impliquant naturellement que les autres sujets deviennent aussi des objets pour un éventuel sujet).¹³ Le courant intersubjectif représente en quelque sorte la maturation de ce mouvement anti-cartésien.¹⁴ Il faut se souvenir que dans une perspective cartésienne, la réalité est purement objective dans le sens que les objets sont uniquement perçus de façon directe au travers des sens. Le sujet n'est donc qu'un receveur passif. De plus, lorsqu'il s'agit de connaître un autre sujet, la façon cartésienne de procéder est de le considérer comme un objet. Il n'y a donc pas de différences profondes entre prendre connaissance d'un objet ou

¹² Il vient tout de suite à l'esprit la théorie habermasienne de l'agir communicationnel.

¹³ Il faut noter que le modèle cartésien, quoique contesté, est resté très solide jusqu'à nos jours.

¹⁴ Voir spécialement Robert Pippin, *Hegel's Idealism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 20

d'un sujet. La contestation reposera donc sur deux modifications: 1-Le rapport sujet-objet, 2-les rapports inter-sujets et 3-le rapport entre ces deux rapports.

En ce qui a trait au rapport sujet-objet, la dichotomie ne sera pas rejetée mais tout simplement atténuée. Le courant intersubjectif reconnaîtra que le sujet participe activement à la connaissance de l'objet et définit jusqu'à un certain point la nature de celui-ci. Cela sera très évident dans la distinction kantienne entre noumène et phénomène (ou objet en soi et objet pour soi). Mais ce qui sera le plus innovateur, et le plus révolutionnaire, est une nouvelle relation sujet-sujet. Il ne s'agira plus de connaître l'autre en tant qu'objet mais de le connaître en tant que sujet. Le rapport sujet-sujet suivra la logique interactive du rapport sujet-objet mais en tenant compte cette fois-ci de la «conscience de l'objet». Les rapports inter-sujets prendront dès lors une forme *interactive* et *constructive* plutôt que d'être uniquement mécaniques, unidirectionnels et positifs. Le sujet se définira donc en rapport avec d'autres sujets, ce qui indirectement revient à dire que la nature aussi est définie par rapport aux relations entre sujets. Toute réalité, par le fait d'être connue, serait donc en dernière instance sociale. Il s'agit là bien sûr de la réalité phénoménale et non nouménale. Le rapport entre le «je» et le «nous» en est donc un beaucoup plus étroit tout en n'étant pas une équivalence. Notons donc aussi que le rapport sujet-sujet est construit sur la base d'une relation à la nature externe (rapport sujet-objet), mais n'est pas réductible à celle-ci.

L'importance de cette révolution a eu des répercussions très larges dont une des plus importantes fut la conceptualisation gramscienne du concept d'hégémonie. En effet, le concept d'hégémonie tel que nous allons le voir dans le premier chapitre est fortement intersubjectif surtout que pour Gramsci le monde des choses en soi est sans véritable intérêt. Pour utiliser le concept gramscien d'hégémonie, il ne faut donc pas uniquement prendre la forme de la dynamique du concept,

mais aussi son contenu avec toutes les conséquences rattachées. Un simple emprunt de la forme ne permet pas de dire qu'une approche est gramscienne puisque une dynamique gramscienne sans contenu intersubjectif pourrait très probablement n'être qu'une variante cartésienne. Est là se pose donc une question intéressante quant à l'emprunt du terme par Cox et Keohane: Ont-ils uniquement emprunté un terme avec une certaine définition de surface ou bien ont-ils vraiment emprunté un concept avec ses composantes plus «existentielles»?

Il convient surtout de noter que les changements gnoséologiques des relations sujet-sujet et sujet-objet sont, dans le courant intersubjectif, réunis dans une synthèse reflétant le plus souvent une théorie de la propriété.¹⁵ En ce sens, l'approche intersubjective mènera directement à la grande contestation du libéralisme classique qui prit vraiment forme à la fin du 19^{ème} siècle avec Marx. L'acquisition n'est plus uniquement le travail atomisé, à la Locke, mais rentre dans la sphère sociale interactive. Au rapport sujet-objet, s'ajoute le rapport sujet-sujet qui subordonne le précédent. La propriété dépend surtout des rapports sociaux tel les lois, coutumes et surtout des rapports de pouvoir.

Il s'agit là aussi d'un procédé «psychologique» d'action tel qu'exprimé avec tant de grâce par Antonio Gramsci dans ses Cahiers de prison (particulièrement les cahiers 7 et 8) lors de sa formulation du concept d'hégémonie. L'implication principale est naturellement qu'une théorie intersubjective est une théorie impliquée et contestataire qui cherche à penser la raison d'être des théories. Pourquoi et pour qui sont deux questions centrales de toute approche intersubjective. Mais plus que tout, il s'agit d'une approche qui subordonne la nature non plus à l'individu, mais à la collectivité (ou à l'individu collectivisé). Ceci ne lui enlève donc en rien ses caractéristiques modernes.

¹⁵ Douglas Moggach, "The Claims of Intersubjectivity: On Habermas and German Idealism", article non publié, p. 4 (Notons que les théories de la propriété sont particulièrement adaptées pour une telle incarnation des visions du monde de par le fait qu'elles impliquent toujours un quelconque rapport sujet-objet mais aussi sujet-sujet de par l'importance sociale de la richesse matérielle.)

Le schéma qui suit compare le modèle intersubjectif et le modèle cartésien par rapport aux modèles de connaissance et aux modèles de propriété; deux composantes principales d'une société. Il a pour but de nous donner une meilleure idée des modèles cartésiens et intersubjectifs, points centraux de notre thèse.

SOCIÉTÉ

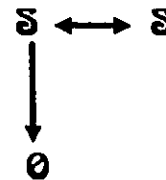
MODÈLE CARTÉSIEN

MODÈLE INTERSUBJECTIF

RAPPORTS DE CONNAISSANCE



RAPPORTS DE PROPRIÉTÉ



Légende:¹⁶

- | | |
|------------------------------------|-------------|
| O : Objet | S : Sujet |
| {S} : Sujet connu en tant qu'objet | N : Noumène |
| P : Phénomène | |

¹⁶ Ce schéma et les termes de "noumène" et "phénomène" ont été empruntés à Kant; l'inspiration vient de *La critique de la raison pure*. Les auteurs intersubjectifs post-kantien ont contesté le schéma et l'ont dépassé. Néanmoins, le schéma reste représentatif du courant en ce qu'il représente le programme intersubjectif dans sa genèse.

Le schéma précédent reflète comment sous le modèle cartésien le rapport de connaissance est passif et unidirectionnel. L'objet a des caractéristiques qui sont reçues par les sens et comprises par l'esprit. Un sujet serait compris de la même façon avec l'exception que naturellement à son tour il peut lui aussi saisir la réalité du sujet qui l'analyse s'il le désire. Le rapport de connaissance du modèle intersubjectif est quant à lui interactif. L'objet a naturellement des caractéristiques qui doivent être perçues et comprises, mais le fait de percevoir et de comprendre ces caractéristiques n'est pas un fait passif mais bien un fait actif. L'interprétation et la mise en contexte que l'humain donne aux caractéristiques de l'objet font que ce qui est connu n'est pas l'objet en soi (nommé noumène dans le schéma) mais la *construction* que l'humain fait à partir des caractéristiques de l'objet, c'est à dire l'objet pour soi (nommée phénomène dans le schéma). Connaître nécessitant donc une action du sujet, il devient donc clair que connaître un sujet ne peut se faire d'une façon unidirectionnelle mais se fait de façon interactive entre deux ou plusieurs sujets. En ce qui a trait au rapport de propriété, le modèle cartésien avance un rapport de possession basé sur le travail individuel. Le sujet particulier prend possession de l'objet par son travail. Dans le cas du modèle intersubjectif, le rapport de propriété du sujet sur l'objet est situé dans un contexte social et est basé sur l'interaction sujet-sujet du rapport de connaissance. C'est cette dernière interaction qui définit les règles et constructions sociales définissant le droit de possession. Dans ce dernier cas, par exemple, l'on voit comment la propriété privée libérale est le résultat de compromis, lois et impositions inspirées d'un certain groupe et universalisé dans les consciences. Et c'est à l'intérieur de ce dernier rapport que le concept d'hégémonie gramscien prend tout son sens car il s'agit d'un rapport intersubjectif fabriquant la réalité et particulièrement le mode de production. Pour que nos auteurs puissent honnêtement prétendre utiliser un concept gramscien, leur gnoséologie se doit donc d'être intersubjective telle que nous venons de l'illustrer.

En se basant sur les constatations et prenant les postulats comme base de départ gnoséologique, l'hypothèse suivante est formulée:

«Cox et Keohane sont tous deux des représentants d'un courant gnoséologique intersubjectif, remontant en partie jusqu'à Kant, qui se reflète dans leur approche d'étude du domaine des relations internationales, malgré le fait que les deux auteurs appartiennent à deux paradigmes différents. Le lien qui unit ces auteurs au travers du courant intersubjectif est dû à leur emprunt, au penseur italien Antonio Gramsci, du concept clé "d'hégémonie" qu'ils ont adapté au domaine des relations internationales et à leur école d'étude respective.»

Il faut bien sûr spécifier que même si les deux auteurs restent dans le courant intersubjectif, ils sont représentatifs de deux branches différentes de ce courant puisque les courants paradigmatiques (matérialisme historique versus néo-institutionnalisme libéral) et méthodologiques (dialectique historique versus systémisme) les transcendant sont radicalement différents.

Pour les fins de la recherche nous ne considérerons comme représentant du courant intersubjectif que Gramsci. Ce dernier étant en quelque sorte le point de départ de Cox et Keohane, il sera considéré pour notre thèse comme une sorte d'aboutissement de la perspective gnoséologique intersubjective. Il sera important de bien théoriser Gramsci à cause de l'importance de son concept d'hégémonie chez Cox tout comme chez Keohane. Pour bien comprendre l'hégémonie gramscienne, nous croyons qu'il faut bien comprendre la théorie d'ensemble où le concept d'hégémonie se situe organiquement. Pour ce faire nous devons donc aussi brièvement passer en revue Kant, Hegel et

Marx. Car classer le concept gramscien d'hégémonie dans une perspective intersubjective et démontrer sa place dans l'histoire de la philosophie est primordial pour que la recherche tienne debout. Car sans comprendre l'héritage gramscien nous ne pourrions pas comprendre la signification profonde de la théorie gramscienne et donc du concept d'hégémonie central à notre travail. Il ne fut pourtant pas risqué de postuler l'intersubjectivité du concept d'hégémonie car des pistes sont déjà ouvertes et assez évidentes.

Un dernier point concerne la constance des auteurs comparés. Pour Cox, il ne devrait pas y avoir de problèmes sérieux. Par contre, Keohane a souvent changé d'opinion sans s'en cacher. Le Keohane qui sera ici utilisé sera le Keohane acceptant explicitement Gramsci (Il s'agit aux dernières nouvelles à peu près du Keohane actuel!), le Keohane dont les postulats de base sont exprimés dans After Hegemony. Production, Power and World Order sera quant à lui considéré comme représentatif de Cox, bien que l'on puisse assez bien suivre le développement de ses idées depuis le début des années 1980. Pour les besoins de la recherche, «Cox» sera donc synonyme de Production, Power and World Order, tandis que «Keohane» sera synonyme de After Hegemony. After Hegemony est très probablement l'oeuvre principale de Keohane. Le livre fit sensation chez les théoriciens des relations internationales en remettant en cause l'impossibilité de coopération dans un système anarchique. En avançant le concept de «régime» et en postulant la possibilité de liens et de règles informelles, Keohane déstabilisa la théorie néoréaliste qui postulait encore le côté hobbsien de l'arène internationale. La redéfinition du concept d'hégémonie «à la Gramsci» est un autre aspect du livre qui peut être considéré comme un affront à la théorie néoréaliste qui postulait un concept d'hégémonie beaucoup plus brut et basé sur la primauté et la capacité d'imposition. Production, Power et World Order est aussi un ouvrage de première importance pour ce qui peut être considérée comme la gauche des relations internationales. En effet, outre une attaque contre toute théorie positiviste, Production,

Power and World Order se veut aussi une théorie progressiviste et un appel à une contre-hégémonie. Mais c'est aussi, et surtout, une innovation en ce qui a trait au niveau subjectif d'une théorisation trop souvent aveuglément vendue aux approches dites objectives. Cox a contribué fortement à ce que l'économie politique retrouve une prestance qu'elle avait quelque peu perdue dans le domaine des relations internationales.

MÉTHODE

Une approche comparative sera adoptée afin de pouvoir tester l'hypothèse. Il s'agira en fait d'une analyse ontologique du concept d'hégémonie chez Cox, du concept d'hégémonie chez Keohane et bien entendu du courant intersubjectif représenté par et dans Gramsci. Cette dernière analyse ontologique servant de point de repère pour les deux premières.

Premièrement, il sera établi une analyse ontologique du courant intersubjectif au travers de Gramsci. Kant, Hegel et Marx seront brièvement passés en revue afin de mieux définir le Gramsci dont nous avons besoin. De cette partie seront retirés les éléments principaux et *sine qua non* du courant intersubjectif. Par éléments principaux il faut comprendre les postulats de base sans lesquels le courant intersubjectif ne serait plus en état de recevoir cette dénomination. Il est plus prudent de procéder ainsi car comparer uniquement l'ontologie gramscienne, coxienne et keohane de l'hégémonie ne pourrait prouver qu'une seule chose: Que Cox et Keohane sont ou ne sont pas gramscien; alors qu'au fond ils admettent eux-mêmes l'être; partiellement chez Keohane! Il faut donc aller au delà de Gramsci dans le texte et tenter d'hypostasier le courant intersubjectif dans les termes les plus clairs et les plus univoques possibles. Il faudra donc définir les conditions *sine qua non* pour

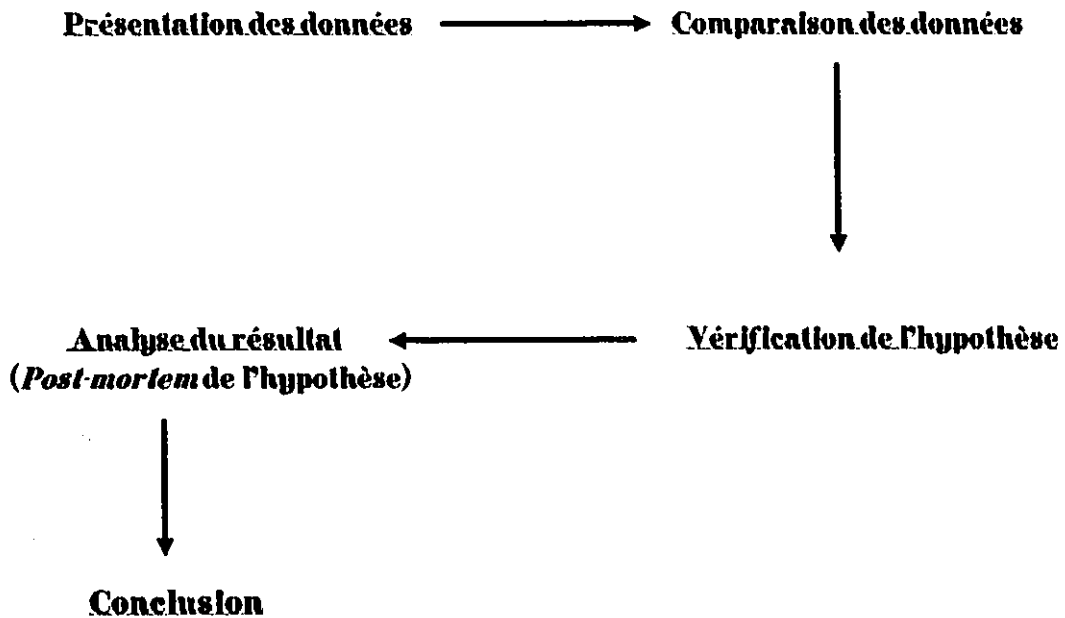
appartenir à ce courant gnoséologique, et la meilleure façon de le faire est d'essayer de situer Gramsci dans le contexte de l'histoire de la pensée. Par la suite, il faudra aussi analyser les concepts d'hégémonie chez nos deux auteurs contemporains pour en dégager les composantes principales. Là seulement nous pourrons dire qui est authentiquement gramscien si le test est passé par un de nos auteurs. Grâce à ce chapitre sur Gramsci et son héritage intersubjectif, nous serons aussi en mesure de définir de façon pertinente des points-repère de comparaison, qui seront utilisés pour Cox et Keohane, afin de nous aider à mettre nos trois auteurs en parallèle.

Deuxièmement, chacun des deux auteurs sera comparé, au travers de son concept d'hégémonie et des autres points de repère, aux résultats de la «compression» du courant intersubjectif dans Gramsci. Si l'ontologie et la gnoséologie de son concept d'hégémonie correspondent aux résultats trouvés, alors l'auteur sera considéré comme appartenant à ce courant! Et naturellement, si Cox et Keohane ont tous deux conceptualisé l'hégémonie de telle façon à ce qu'elle puisse se coupler à notre «compression», alors notre hypothèse s'en trouvera confirmée dans une troisième et dernière étape.

Pourtant, il est important d'ajouter que l'hypothèse ne constitue pas la fin dernière du travail. Il s'agit en fait d'une hypothèse directrice servant surtout à nous permettre de tirer des conclusions d'ordre métathéorique. La principale partie de la thèse ne viendra donc qu'à la suite du processus jusqu'ici mentionné. Il s'agira donc d'une partie réflexive sur l'ontologie métathéorique qui nous sera permise grâce à la dissection, au travers des points de repères, des théories et de leurs gnoséologies. Par ontologie métathéorique, nous entendons l'être de la théorie de la théorisation, c'est à dire de quoi est fait ce qui sert à faire une théorie. Il s'agit donc en fait d'une entreprise épistémologique. Ce sera au travers de différences et des similitudes de Cox et Keohane que nous tenterons à titre exploratoire une ontologie métathéorique. Si l'on considère la dissertation comme étant une réponse à

une hypothèse et le travail de recherche comme étant la construction d'une hypothèse au travers d'une analyse de données, alors cette thèse se veut un travail de recherche dont l'analyse de données est le fruit d'une dissertation! Il s'agit donc en fait d'une thèse réflexive; ce qui convient très bien dans un cadre intersubjectif. Cox, Keohane, Gramsci, notre hypothèse etc... ne sont donc rien de plus que nos postulats: des points de départ et des outils en vue d'une analyse métathéorique. Le parcours de recherche devrait ressembler à ceci:

PARCOURS DE RECHERCHE



Il est évident que la collecte des données se fera surtout au travers des oeuvres des auteurs mentionnés (Kant, Hegel, Marx, Gramsci, Cox et Keohane) et de certains commentateurs. Néanmoins, la grande majorité du travail reposera sur Production, Power and World Order de Cox, After Hegemony de Keohane et les Cahiers de prison de Gramsci.

Il est aussi clair que cette recherche fera surgir bien des questions qui resteront sans réponses. Outre les questions qui surviendront lors de la recherche elle-même, il y a celles qui sont déjà présentes. Premièrement, la méthodologie peut être critiquée sur plusieurs points dont les plus évidents: 1-Est-il pertinent de postuler un courant intersubjectif et/ou d'y associer les «géants» choisis? 2-Le caractère qualitatif, et donc subjectif, de toute analyse ontologique de concepts n'amènera-t-il pas un biais dans l'analyse?

À la première critique, il faudra répondre que tout chercheur doit poser une attestation de foi dans ses postulats à un niveau ou à un autre. L'attestation de ce courant peut remonter à une longue tradition hégélo-marxiste et il existe bien pour maints spécialistes même si d'autres le contestent. De plus, les influences hégéliennes et marxistes chez Gramsci sont assez explicitement acceptées par l'auteur lui même si l'on tient compte des nombreuses autres références tel que Labriola et Groce. De plus, il ne faut pas oublier que le courant intersubjectif nous est un bien utile outil qui servira à conceptualiser en fin de travail une approche métathéorique. Son importance pour les fins de notre recherche ne repose pas seulement dans sa qualité d'objet d'analyse mais surtout dans sa qualité de cadre d'analyse. Pour la deuxième critique, la seule réponse qui ne soit pas risible est une promesse de tentative la plus poussée possible de rigueur méthodologique. C'est là assez peu satisfaisant mais toute autre réponse serait utopique. La recherche sera subjective; pour ça il n'y a rien à faire vu l'essence même de l'étude. En effet, en tant que sujet nous devons analyser d'autres sujets tout en

rejetant l'approche cartésienne qui voudrait les réifier. Il est en effet difficile de ne se fier qu'aux faits dans cette recherche puisque sans sens ils restent vides. Un sens devra leur être accordé et c'est là le travail par excellence du sujet dans notre réalité sociale. Mais une telle approche ne devrait pas pour autant être arbitraire, surtout si elle tente d'être intersubjective! Outre la rigueur, l'intersubjectivité fondera la solidité de l'étude. Après toute cette présentation, avoir annoncé qu'une méthode cartésienne et positiviste serait employée aurait tout simplement été ridicule!

Deuxièmement, il peut aussi y avoir des critiques en ce qui regarde la définition même du schéma analytique. Était-il honnête de prendre le concept d'hégémonie afin de vérifier l'hypothèse? Car chez Cox le concept central est le «mode de relations sociales de production» et chez Keohane celui de «régime». Pourtant, comme il fut dit précédemment, sans le concept d'hégémonie les deux théories s'écroulent, ce qui assure l'importance centrale du concept choisi. Surtout qu'il s'agit là d'un concept gramscien très révélateur quand à la gnoseologie utilisée. De plus il ne faut pas oublier que nous avons admis que les auteurs choisis appartiennent aussi à d'autres courants non-gnoseologiques qui ne sont pas les mêmes, loin de là! Il ne s'agit pas de comparer deux auteurs pour voir s'il sont semblables, mais simplement de vérifier s'ils appartenant tous les deux, entre autres, au courant intersubjectif. Et le concept d'hégémonie, de par sa richesse intersubjective, sa base gramscienne et surtout son utilisation par nos trois auteurs principaux, est des plus pertinents pour mener cette tâche à bien. D'ailleurs, même si les concepts centraux, ou carrefour, pour Cox et Keohane sont respectivement «mode de relations sociales de production» et «régimes», le concept d'hégémonie joue chez tous les deux un rôle fonctionnel clé pour la bonne marche des concept centraux.

En ce qui a trait à la pertinence du sujet, la réponse tourne autour de l'importance du concept d'hégémonie, de la (re)naissance de Gramsci dans le domaine des relations internationales et de la possibilité (nécessité?) de mettre un peu d'ordre dans la métathéorie sous-jacente. D'autres objections peuvent survenir, ce sera à la recherche elle-même d'y répondre car elle aura par définition acquise certaines armes pour sa défense.

ORGANISATION DES CHAPITRES

Le travail comprendra donc trois autres chapitres, en plus de cette introduction nous ayant introduit à la méthode, au parcours et au contexte théorique tel les concepts d'intersubjectivité, de cartésianisme et d'hégémonie nécessaires à la vérification de l'hypothèse portant sur l'intersubjectivité de Cox et Keohane. Le premier des chapitres suivants, intitulé «Gramsci l'ancien», en opposition aux «Gramscis» modernes, définira la base du courant intersubjectif en prenant la pensée gramscienne comme exemple concret. Pour mettre le tout en contexte et pour mieux retirer l'essence du courant, on passera aussi en revue trois autres grands penseurs ayant formé le courant intersubjectif. Prendre uniquement Gramsci ne nous permettrait pas de saisir le courant aussi bien et le particulariserait trop en donnant l'impression qu'il est défini d'abord et avant tout par Gramsci. Ceci nous permettra de comprendre ce qu'est le courant intersubjectif et comment il est présent chez Gramsci dans son concept d'hégémonie. Ceci nous permettra aussi par la suite de comparer nos deux auteurs contemporains en relation avec Gramsci afin de vérifier l'hypothèse grâce à certains critères de comparaison qui se seront révélés pertinents lors de notre analyse de Gramsci. Le chapitre suivant, «Les Roberts», passera en revue, au travers des critères énoncés au chapitre précédent, les théories de Robert Cox et Robert Keohane afin d'en soutirer l'important pour les buts que l'on s'est fixés, à savoir le caractère intersubjectif ou non de ces auteurs. Le dernier chapitre, «Réflexions», se penchera sur

l'infirmité ou la confirmation de l'hypothèse, il s'agira en quelque sorte de mettre en opposition les deux chapitres précédents, et ensuite tirera des conséquences sur le plan métathéorique. C'est là que les constatations découlant de notre hypothèse nous permettront de formuler une hypothèse tentative concernant les éléments entrant dans la construction d'une théorie. Nous finirons le tout avec une courte introduction formelle intégrée à notre dernier chapitre.

GRAMSCI L'ANCIEN

«EN UN SENS, JE M'ÉVADE DE MA PARTICULARITÉ DÈS QUE JE LA CONNAIS. OR LA SCIENCE HISTORIQUE EST PAR DÉFINITION UN SAVOIR RÉFLEXIF, POISQU'ELLE ME RÉVÈLE CE QUE JE SUIS DANS L'HISTOIRE, MOI PARMI LES AUTRES. DOIS-JE DIRE, SELON LA CONCEPTION DE DILTHEY, QUE C'EST L'HISTOIRE ELLE-MÊME QUI ME DÉLIVRE DE L'HISTOIRE?»¹⁷

Né le 22 janvier 1891 en Sardaigne dans une famille modeste, Gramsci deviendra un des plus grands penseurs marxistes du 20^{ème} siècle. Mal connue en dehors d'Italie jusqu'au début des années soixante-dix, la pensée gramscienne prit depuis un essor impressionnant qui n'est pas sans lien avec la tentative des penseurs d'une certaine gauche de contrer la puissance montante du néolibéralisme qui prenait alors son essor. Plutôt que d'attaquer de front ce «nouveau» libéralisme, la tactique prit au travers de Gramsci une forme plus subtile, il s'agirait de mettre à nu ses formes de propagation, de montrer sa dynamique mais aussi, surtout même, de montrer que cette même dynamique renferme la clé d'une construction socio-économique alternative. L'attaque de front aurait été inutile de par la force du renouveau libéral. Toute alternative proposée aurait été considérée par les auditeurs potentiels comme utopique et irréaliste, pour ne pas dire irresponsable. En choisissant de s'attaquer au fondement de l'idéologie on peut donc se permettre de la présenter comme telle, de lui soutirer sa parure et de miner ses prétentions «naturalistes». Alors, une fois que le courant libéral sera accepté comme une offensive idéologique d'un certain groupe et non plus comme une fatalité économique universelle, et donc le débat pourra se faire et les alternatives pourront être prises au sérieux.

¹⁷ Raymond Aron, Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique., Paris, Gallimard, 1986 (1938), p. 421

C'est pour cette raison donc que Gramsci formula le concept d'hégémonie d'une façon qui met l'accent sur la construction par des sujets de la réalité dite objective. Lorsque cette construction est mise à jour, la place privilégiée de la philosophie libérale se trouve par le même coup relativisée. Car en fin de compte, l'hégémonie gramscienne est l'acte de la construction matérielle et idéale de la réalité, au travers d'une mise en coordination et en affinité de la superstructure et de l'infrastructure, par et pour une classe afin justement qu'elle puisse justifier et promouvoir sa place dans l'ordre social. C'est, pour citer Gramsci, la construction du conformisme¹⁸; c'est à dire la prise de contrôle des consciences au travers d'un faux universalisme ayant son fondement dans une classe dominante. Mais pour bien comprendre Gramsci et sa définition de l'hégémonie, il faudrait d'abord le remettre dans le contexte de l'histoire de la pensée. Un court survol de la philosophie allemande dont il continue l'esprit serait approprié. Gramsci, pour être compris, doit être placé dans le contexte d'un courant philosophique intersubjectif mis au monde comme une critique et un dépassement du cartésianisme. Les grands représentants de ce projet sont Immanuel Kant, Georg W. F. Hegel et Karl Marx. Ces trois penseurs ont révolutionné la philosophie moderne en questionnant la toute-puissance de l'objet et en rendant ses lettres de créances au concept de liberté, c'est à dire du sujet compris en tant qu'action éthique. De plus, leurs approches ont secoué les fondations cartésiennes et ont permis l'édification de fondations intersubjectives. Sans vouloir prétendre repasser ces trois auteurs de façon exhaustive, nous mettrons simplement l'accent sur les points importants nécessaires à notre exposé. C'est à dire la construction de la connaissance par le sujet, la centralité de l'histoire et du concept de progrès dans le monde de la pensée et la lutte des classes comme locomotive de l'Histoire. Il est important de bien contextualiser et de saisir ces concepts car ils sont à la base de ce qui aboutira en gramscianisme et en tant que telle, ils sont donc nécessaires à notre compréhension du concept d'hégémonie qui relierait les

¹⁸ Antonio Gramsci, Cahiers de prison, Paris, Gallimard, 1983, Vol. 2, p. 180

auteurs contemporains étudiés. Le courant intersubjectif englobant le concept d'hégémonie a donc des monstres sacrés qu'il nous sera nécessaire de comprendre. Une fois que Gramsci lui-même aura été abordé plus profondément, nous devrions être capable d'établir des points de comparaison afin de voir si Cox et Keohane sont eux aussi intersubjectifs comme leur emprunt du concept d'hégémonie pourrait le laisser croire.

LES GRANDS DE L'INTERSUBJECTIVITÉ

Immanuel Kant (1724-1804) est souvent qualifié de Copernic de la philosophie. Pourtant la comparaison peut être trompeuse, car si en astronomie Copernic abattit le géocentrisme au profit de l'héliocentrisme, c'est à dire en quelque sorte l'humain au profit de la nature, Kant, en philosophie, fit tout le contraire. La théorie gnoséologique kantienne abat en effet la toute dominance de l'objet, donc de la nature, dans les relations de connaissance. Alors que déjà les sciences européennes étaient imprégnées de la gnoséologie cartésienne qui aboutissait à une stricte séparation sujet-objet, Kant, dans un premier coup contre le cartésianisme, remit en question à la fois la passivité du sujet dans les rapports de connaissance et la centralité de l'objet «révélant» sa vérité à un éventuel observateur. D'une gnoséologie orbitant autour de l'objet, il passa à une gnoséologie qui orbite autour du sujet, d'où le terme de «révolution copernicienne». Il faut pourtant faire attention de ne pas confondre Kant avec un relativiste sophiste comme Thrasymaque ou avec un philosophe anti-empiriste. Kant s'est dirigé vers une conception de la connaissance impliquant une interaction sujet-objet et non vers une vulgaire construction ou spéculation de l'objet par le sujet comme dans un idéalisme extrême postulant la non-existence hors de la pensée.

L'objet d'expérience, ou objet pour soi (phénomène), est donc complètement différent de l'objet en soi (noumène), car le fait d'exercer une *action* de connaissance sur un noumène affecte ce noumène et en fait un phénomène. En ce sens, l'objet connu est ce qui compte pour le sujet, tandis que l'objet en soi reste inconnu, mais surtout *inconnaissable*. Car en effet, pour connaître l'objet en soi, il faudrait le saisir de façon immédiate, hors de tout médium cognitif, ce qui est contraire au processus d'expérience humaine. Car connaître n'est pas seulement une interprétation, mais aussi, et surtout, une action. Il faudrait même dire que c'est là l'action humaine par excellence.

«We must never forget that 'experience' is a technical term, and involves two factors: a matter given to sense, and a form imposed by pure intuition on the one hand and by pure understanding by the other. It is only when we receive sense-impressions that pure intuitions and pure thought come into play, and give rise to space and time and the categories. Without both matter and form there is nothing which could be called human experience.»¹⁹

La matière est ici l'objet en soi qui «se prête» au sujet afin que celui-ci puisse créer un savoir basé sur l'expérience sensorielle. La forme constitue l'action humaine de transformer le noumène en phénomène. Les instruments utilisés sont des purs concepts *a priori* : les formes de sensibilité (ou pures intuitions) et les catégories. Les formes de sensibilité sont des intuitions immédiates nécessaires pour donner forme à l'expérience. Il s'agit des formes pures de temps et d'espace qui se retrouvent dans toute expérience donnée de façon immédiate par le sujet. Tout objet est donc à la fois perçu dans un espace et placé dans une perspective temporelle. Les concepts quant à eux tiennent plutôt de l'ordre du jugement. Divisés en quatre classes de catégories (quantité, qualité, relation et modalité)²⁰, les concepts ont pour but de donner substance à la matière, d'établir son unité. Il est d'ailleurs

¹⁹ H.J. Paton, *Kant's Metaphysics of Experience*, London, George Allen & Unwin Ltd., 1951, Vol. 1, p. 318

²⁰ *Ibid.*, p. 297 *Catégories de quantité*: unité, pluralité, totalité. *Catégories de qualité*: réalité, négation, limitation. *Catégories de relation*: subsistance et inhérence, causalité et dépendance, communion. *Catégories de modalité*: possibilité et impossibilité, être et non-être, nécessité et contingence.

nécessaire pour un objet d'être cerné par toutes les catégories; chaque objet doit être catégorisé comme il doit être situé dans le temps et l'espace. Le temps et l'espace sont donc les formes immédiates de notre intuition, alors que les catégories sont les formes de notre pensée. Prenons un exemple pour clarifier le tout. Lorsque l'on prend connaissance d'une chaise, le «phénomène chaise» que nous percevons et comprenons est une composition du «noumène chaise», (imperceptible et inconnaissable) placé dans un espace qui lui est défini par le sujet qui de plus conceptualise l'objet dans une suite temporelle par rapport à ses autres expériences. Cela est fait de façon immédiate et pas nécessairement consciente. Grâce à son jugement, d'une façon plus consciente le sujet construit enfin l'unité de la chaise et des catégories afin de ne pas voir uniquement, par exemple, un ensemble indéfini de bois, clous, couleurs etc... tout en lui attribuant la qualité d'être (un concept de la catégorie de modalité).

Notons qu'au niveau éthique, Kant suit quelque peu la même logique du en soi et du pour soi. Après avoir conceptualisé la morale dans un impératif catégorique: «Agis seulement d'après une maxime telle que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle»²¹, Kant explique que le monde en soi de la pensée éthique est inaccessible par la raison théorique même si l'on peut percevoir par la raison l'impératif catégorique. C'est que, «le sujet moral en tant que tel étant une chose en soi n'a affaire qu'à des choses en soi».²² Tout humain étant aussi esprit, il s'ensuit que l'humain appartient aussi au monde moral transcendantal, au monde intelligible de l'*a priori* des formes pures et des concepts, autant, sinon plus, qu'au monde empirique. Cette appartenance découlant plus de l'identité que de la «médiation» par le phénomène, il s'ensuit que l'action éthique est non seulement une action libre, mais de plus est l'action humaine la plus digne. La construction

²¹ Immanuel Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, Paris, Bordas, 1988, p. 52

²² J. Muglioni, «Commentaires des fondements de la métaphysique des mœurs de Kant» dans, Ibid., p. 186

intellectuelle comme action définissant l'humain dans ses plus nobles attributs sera reprise par Gramsci au travers du concept d'hégémonie basé sur une gnoséologie typiquement kantienne et intersubjective où la construction de la réalité «objective» est en fait une action subjective. Bien sûr, Gramsci socialisera le concept et le mettra dans une perspective historique, mais malgré tout le concept doit beaucoup à Kant quant à sa base gnoséologique.

«De là la distinction que nous faisons, grossièrement il est vrai, entre un monde sensible et un monde intelligible, le premier qui varie suivant la différence de la sensibilité dans les divers spectateurs, le second qui, servant de fondement au premier, reste toujours le même. Cette distinction s'applique à l'homme même. D'après la connaissance qu'il a de lui-même par le sens intime, il ne peut se flatter de se connaître tel qu'il est en soi. Car, comme il ne se produit pas en quelque sorte lui-même et qu'il n'obtient pas le concept qu'il a de lui-même *a priori*, mais empiriquement, il est naturel qu'il ne puisse prendre aussi connaissance de lui-même que par le sens intime et, par conséquent, que par le phénomène de sa nature et la manière dont sa conscience est affectée.»²³

L'humain, à la fois être sensible et être intelligible, ne peut se connaître lui-même en tant qu'entité en soi car l'en-soi lui est par définition inaccessible. L'intime sentiment qu'il a par contre d'appartenir à «un monde universel» est la base de son universalité et en partie de sa réalité sociale qui fait qu'il se doit de considérer les autres comme des fins en soi et non comme des moyens, ou fins pour soi.²⁴ Chaque humain est donc un noumène et est reconnu comme tel. La conséquence profonde sera donc que l'on ne peut connaître l'humain (le sujet) de la même façon que l'on connaît la nature (l'objet). Les rapports de connaissance regardant les sujets devront donc considérer ceux-ci en tant que tel et non plus comme objet. C'est là un deuxième coup que Kant inflige au cartésianisme car

²³ Immanuel Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, p. 91-92

²⁴ Ibid., p. 61

l'humain ne peut être compris dans cette perspective mais seulement dans une perspective tenant d'une gnoséologie intersubjective où les sujets se reconnaissent comme tels.

Cette trop brève récapitulation ne permet pas de saisir la richesse profonde de la pensée kantienne exprimée aussi, entre autre, dans une nouvelle approche de l'éthique et de l'esthétique qui découle de cette nouvelle théorie gnoséologique. L'important est de se rappeler que Kant révolutionna la philosophie en donnant une place centrale à l'humain mais aussi à la réflexion. Kant n'a pas seulement placé l'humain au centre de la pensée, mais il a été le premier à être allé aussi loin pour l'autonomie du sujet dans le domaine de la gnoséologie. Kant prit une approche critique inégalée jusqu'alors: il força la pensée à se penser elle-même! On peut dire que depuis Kant il y a deux trempes de philosophes, ceux qui analysent la réalité telle qu'elle est et ceux qui l'analysent telle qu'elle est construite de façon interactive avec la nature et surtout entre humains, c'est à dire intersubjectivement. Gramsci descend définitivement du deuxième courant grâce au concept d'hégémonie qui définit la façon dont les humains construisent la connaissance, et donc, dans une perspective kantienne, la réalité. On peut donc dire que grâce à Kant, le cartésianisme et la gnoséologie positiviste ont désormais un concurrent de taille, à peu près aussi structuré et internement cohérent qu'eux .

Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831); son nom évoque une émanation sans précédent dans la philosophie moderne. Une approche et une écriture quelque peu obscure et ésotérique n'ont pas aidé à rendre Hegel très accessible. Très connu mais peu lu, Hegel a néanmoins eu une influence qui s'est répercutée jusqu'à nos jours et l'on peut dire que nous baignons quelque peu dans un monde à image hégélienne. Outre son approche dialectique tentant de percevoir les parties comme impliquées dans une réalité globale, ce qui frappe le plus chez Hegel est une vision du progrès

et de la centralité de l'histoire qui a depuis envahi bien des consciences. Jamais depuis Aristote un philosophe n'avait établi une théorie si fondamentalement basée sur un *Telos* à construire.²⁵

«Tout ce qui est rationnel est réel, tous ce qui est réel est rationnel»; probablement les paroles les plus connues d'Hegel (avec «j'ai vu la Raison à cheval» en parlant de Napoléon Bonaparte entrant victorieux dans Iéna), elles représentent non seulement une vision profondément positive et optimiste du devenir humain, mais surtout une approche cherchant à faire coïncider pensée et Être. Ceci peut être interprété comme une poursuite du concept kantien de phénomène. Car tout le programme hégélien est dirigé par l'idée d'une prise de conscience de la pensée par elle-même. L'Esprit Universel, qui est le mouvement de l'histoire vers son *Telos*, *coïncidence finale de l'Être et la pensée*, est le moteur de toute la pensée hégélienne. On peut donc dire que Hegel ne tente en fait que de répondre aux questions qui ont vu le jour lors de la période classique, notamment chez Aristote; qu'est-ce l'Être, qu'est-ce le devenir? En ce sens, la référence à une finalité est frappante. Cet Esprit Universel avance vers sa fin et est incarné par la totalité des pensées et des accomplissements, à contenu intellectuel, humains. Mais la somme est plus que l'addition de ces parties et donc l'Esprit est une entité en soi, composée de l'ensemble de la réalité humaine, qui progresse dans l'histoire en s'incarnant dans les accomplissements d'une époque et d'une culture particulière. L'esprit de cette époque représente la maturité de l'Esprit à un moment donné de son parcours. Lorsque l'Esprit sera prêt à passer à une étape ultérieure, un autre esprit du temps émergera dans une autre culture qui deviendra à son tour dominante. Le tout étant profondément baigné dans une théorie de l'unité qui ne s'empêche pas de reconnaître la singularité des individus qui peuplent la réalité comme nous le montrera un survol de la dialectique hégélienne un peu plus loin. Cette tentative de faire coïncider pensée et Être

²⁵ Notons que la religion chrétienne est elle aussi fortement dépendante d'un *Telos*, mais celui-ci n'est pas à construire puisqu'il sera révélé à partir de sources transcendantales.

et cette référence à l'esprit du temps annoncent déjà le concept Gramscien d'hégémonie. En «replaçant Hegel sur ses pieds», Marx avait donné à la matière la place qui lui revenait. En effet, le concept gramscien d'hégémonie reflète lui aussi un certain consensus d'une époque batti sur les bases d'une pensée se matérialisant dans le monde concret. Pourtant, l'on peut dire de Gramsci qu'il renversa quelque peu Marx pour le remettre partiellement sur la tête en donnant à l'hégémonie un contenu tout aussi (sinon plus) idéal que matériel.

«Il n'y a donc qu'un seul Esprit, le développement de l'Esprit est une unique progression, il n'y a qu'un principe, une seule idée, un seul caractère qui se manifeste sous les formes les plus diverses. C'est ce que nous nommons l'esprit d'une époque; il n'a donc rien de superficiel, rien d'extérieurement déterminé; il ne se fait pas connaître par de petits détails extérieurs mais par les grandes formations. La philosophie en est une, elle est donc contemporaine d'une religion, d'une constitution, d'un art, d'une moralité, d'une science etc., déterminés.»²⁶

Bien que les hégéliens de droite ont tendance à voir dans la pensée hégélienne une théorie téléologique en sa plus simple forme, quand ce n'est pas une vulgaire eschatologie, la tendance de gauche de l'hégélianisme, suite aux récentes recherches, avance un Hegel beaucoup moins déterministe. Le *Telos* hégélien serait un concept purement formel et l'histoire une construction sans fin constamment enrichie par les esprits du temps et les contributions individuelles. La «ruse de la Raison» fait que les actions individuelles participent à la prise de conscience de l'Esprit de façon inconsciente. Cette façon de dire qu'il n'y a qu'un seul Esprit ne ramène pas à une quelconque idée d'une conscience transcendantale (Dieu), mais à la construction d'une réalité unique et interconnectée, organique pour utiliser une analogie chère à Gramsci. La réalité n'est donc pas divisible selon des parties ayant chacune leur logique. Chaque élément de la réalité est relié intimement aux autres

²⁶ Georg F.W. Hegel, Leçons sur l'histoire de la philosophie, Paris, Gallimard, Tome 1, p. 173

éléments et même le prochain esprit d'une époque est déjà en germe dans l'esprit de l'époque actuelle. Ce dernier élément permet la conceptualisation d'une histoire de dépassements par bonds brusques tout en gardant une continuité malgré les brisures. En ce sens toute nouvelle hégémonie germera d'une autre même si elle en sera une contestation. Cette dynamique de l'Esprit en marche vers sa coïncidence avec l'être, se trouvera dans l'hégémonie gramscienne mais Gramsci sera plus explicite sur sa formation et lui donnera une base sociale concrète et consciente. *Dixit* la ruse de la Raison. Il est intéressant de noter ici que le projet de «l'individu Hegel» s'implante en lui-même de façon consciente et inévitable. Autrement, il serait non seulement non historique, mais aussi non intersubjectif. Naturellement, le plus important à retenir pour les fins de notre recherche est que la forme de la pensée hégélienne est d'une importance capitale quant à son influence sur Marx et, par la suite, Gramsci. De toute façon, tout porte à croire que Gramsci fut, au niveau du contenu, influencé par l'Hegel de gauche. Tant sa théorie de l'hégémonie que son approche marxiste, le matérialisme historique, le placent définitivement dans le camp gauche de l'hégélianisme. De plus, Gramsci fut introduit à Hegel au travers de la critique et du dépassement de celui-ci que prétendait faire le philosophe idéaliste italien Benedetto Croce, lui-même hégélien de gauche bien connu dans l'Italie d'avant la deuxième guerre mondiale.²⁷

La dialectique hégélienne, la forme du processus hégélien, est d'une richesse incroyable. Se manifestant en tant que syllogisme entre trois éléments (le particulier, le singulier et l'Universel), cette dialectique réside dans l'interaction des trois moments et surtout par la position de médiation du singulier. L'Universel, c'est-à-dire l'Esprit, est incarné de façon concrète par l'État. Le particulier est en fait la famille et l'individu. C'est à dire l'être concret égoïste, contingent. Le singulier est dans la

²⁷ Aditi Misra, The Political Philosophy of Antonio Gramsci, New-Delhi, Commonwealth Publishers, 1991, p. 37

société hégélienne, diverses associations de métiers permettant un lien entre l'Universel et le particulier. C'est le lieu où l'individu devient citoyen et apprend à s'identifier à l'Esprit; c'est aussi le lieu où l'Universel (l'Esprit et son incarnation concrète l'État) peut s'abaisser pour s'incarner dans le particulier, ce qui donne le singulier. L'incarnation du singulier est en fait ce que plus tard on appellera la société civile. L'action est donc d'abord et avant tout une action idéale de construction de l'Esprit. La dialectique du maître et de l'esclave, autre annonce du concept d'hégémonie, démontre comment la réalité est un combat de conscience entre ceux qui participent activement et ceux qui participent passivement à l'Esprit, ceux qui le définissent et ceux qui l'acceptent. Plus qu'une annonce de l'hégémonie, l'ajout du concept de singulier annonce la construction de la communauté et de ses fondements idéels d'une façon sociale et collective. En ce sens, Hegel a déjà commencé à socialiser Kant. Marx et Gramsci reprendront cette dialectique dans leurs théories de lutte des classes et d'hégémonie.

Plus qu'une approche mettant enfin l'histoire au centre de la philosophie politique, devenant ainsi Histoire, la pensée hégélienne a poussé la logique kantienne à des limites encore plus déterminantes. La réalité, en tant que conscience idéale, est représentée comme une construction humaine et surtout, ce qui n'était pas le cas chez Kant, du moins pas explicitement, *une construction sociale historique*. Alors que le kantisme pouvait encore être compatible avec le libéralisme politique naissant, l'hégélianisme annonce déjà sa critique. Lui-même influencé par Rousseau, Hegel annonce la venue de Marx dans une lignée reconnaissable de la pensée sociale moderne non libérale, aussi nommée humanisme civique. Plus encore qu'avec Kant, avec Hegel la domination cartésienne prend un grand coup. C'est du coup la suprématie de l'individu dans le grand ordre ontologique qui est recontextualisée. Avec Kant, Gramsci n'aurait pas été capable de conceptualiser le concept d'hégémonie tel qu'il l'a fait. Il aurait été asocial et ahistorique, une dialectique du maître et de

l'esclave sous sa plus simple, et simpliste, forme. Hegel permettra une conception de l'hégémonie qui qualifie l'Histoire comme une suite d'hégémonies (d'Esprits) se dépassant l'une l'autre où l'Universel et le particulier se rencontrent dans le singulier (la société civile). Cet apport de la société civile dans la construction du monde annonce une intersubjectivité non seulement sociale (cela va de soi), mais surtout historique et en continuelle construction. Comme on le verra, pour conceptualiser sa pensée Gramsci joue au fond avec les mêmes concepts qui ont servi à Hegel et les réarrange d'une façon qui au fond n'est pas radicalement différente même s'il relativise et inverse le concept en présentant l'Universel comme un particulier qui au travers du singulier domine les autres particuliers. Il sera donc utile de se rappeler des caractéristiques sociale et historique, caractéristiques intersubjectives, de l'hégémonie gramscienne qui est une sorte d'héritière de l'esprit du temps hégélien. De la même façon que Marx décida d'entamer la critique et le dépassement de l'économie bourgeoise, Gramsci entamera la critique et le dépassement de la vision hégélienne de l'Histoire.

Karl Marx (1818-1883) fut probablement le penseur allemand ayant le plus d'impact sur l'histoire grâce justement à sa philosophie de l'histoire. Cela n'est d'ailleurs qu'un juste retour des choses pour une pensée mettant l'action au centre de la réalité. Plutôt qu'une simple critique de l'idéalisme hégélien, le marxisme en est le retournement car c'est aux idées d'être basées sur la matière et non l'inverse. Basant la réalité de l'histoire sur la matière, c'est à dire la production, et la division sociale en découlant, Marx utilise en fait une dialectique de l'histoire soutenue par la dualité au centre de la gnoséologie kantienne, c'est à dire matière-esprit, nature-humain, objet-sujet! La dialectique et le choc constructif des contraires parsemantent toute la pensée de Marx, résultat évident de son projet avoué de dépassement de l'hégélianisme. Mais alors que chez Hegel, la dialectique était une réalité de l'Idée, de l'Esprit, chez Marx la dialectique est la réalité même. Refusant de situer le devenir éthique de l'humanité à l'intérieur de la simple conscience au travers de ce qu'il considère une fausse séparation entre travail intellectuel et travail manuel, Marx situe dans le

devenir éthique (la *praxis* des Grecs, «l'agir») le devenir matériel (le «faire» ou *poesis*). C'est comme la synthèse de ces deux termes, qu'il faut comprendre la signification du terme *praxis* chez Marx. Suivant Hegel, Marx met l'accent sur le devenir historique et sur l'action. Mais alors qu'Hegel situait l'action au travers d'un idéalisme, Marx ancre l'action dans la vie concrète, dans la matière. Il est donc le premier penseur politique à avoir disserté de la construction matérielle de l'être humain et de l'avoir traité comme une question politique et philosophique plutôt que naturelle et technique. La construction de l'objet n'est donc pas seulement idéale et sociale, mais elle est aussi matérielle, concrète, et les deux aspects ne peuvent être compris séparément. Gramsci ne s'y trompera d'ailleurs pas puisqu'il doit sa qualification de penseur marxiste à l'acceptation de la primauté philosophique (mais non fonctionnelle) de la matière sur l'idée. En ce sens, l'hégémonie sera non seulement un état psychologique mais aussi une action matérielle. Et ceci se fera par la mise en affinité de la superstructure et de l'infrastructure. L'humain est donc humain par les humains et dans la nature.

«C'est ici que nous touchons la véritable originalité de la pensée de Marx. L'homme se produisant lui-même ne peut que produire sa propre vérité. Sa nature ne peut pas exister antérieurement à l'histoire, définie une fois pour toutes. L'aliénation n'est pas le péché originel. L'homme est certes donné avec des qualités spécifiques qui le différencient de l'animal. Mais c'est au cours de son activité, dans le développement dialectique des contradictions en germe dans ses qualités spécifiques, bref dans l'histoire, qu'il se crée véritablement. Sa vérité, sa nature vraie sont le produit de l'histoire et Marx peut écrire: «L'Histoire est la véritable histoire naturelle de l'homme».²⁸

La superstructure, l'ensemble des relations et des idées humaines, représente donc l'esprit face à la matière de l'infrastructure du mode de production qui inclut à la fois les forces productives et les rapports de production (liens entre les producteurs et ceux contrôlant la production). Pour être historique, ce matérialisme doit être compris à l'intérieur d'une dialectique temporelle. En effet, à

²⁸ Émile Bottigelli, «Préface», dans Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, Paris, Éditions Sociales, 1972, p. LI

mesure que l'infrastructure se développe et arrive à des impasses, à son développement optimal, une nouvelle infrastructure peut donc commencer à se former et à sérieusement contester le *statu quo*. Cela naturellement bouleverse aussi la superstructure qui sur une longue période doit rester harmonisée à sa base. Le changement survient donc aussi dans la superstructure afin qu'elle corresponde de son mieux à l'infrastructure²⁹, bien qu'il faille voir le tout dans une sorte de réciprocité. Marx, en effet, tout en statuant un rapport à peu près réciproque entre infra et superstructure, ne laisse pourtant pas de doute quand à la primauté dernière de l'infrastructure et en ce sens on est là en face d'un déterminisme économique pour le moins partiel, la matière étant la condition de l'esprit. En cela, Gramsci ne le suivra pas complètement comme il reste à voir car la théorie gramscienne est encore plus ouverte à une pléthore de possibilités. Toute cette dynamique marxiste de l'histoire survient d'ailleurs souvent dans la violence des guerres et des révolutions, points de passages d'un monde à un autre.

«Cette conception de l'histoire a donc pour base le développement du procès réel de production, et cela en partant de la production matérielle de la vie immédiate; elle conçoit la forme des relations humaines liées à ce mode de production et engendrée par elle, je veux dire la société civile à ses différents stades comme étant le fondement de toute l'histoire, ce qui consiste à la représenter dans son action en tant qu'État aussi bien qu'à expliquer par elle l'ensemble des diverses productions théoriques et des formes de la conscience, religion, philosophie, morale...»³⁰

²⁹ Karl Marx, «Préface à la critique de l'économie politique», dans Karl Marx et F. Engels, *Oeuvres choisies*, Moscou, Éditions du Progrès, 1974, Tome 1, p. 523-527 (passim)

³⁰ Karl Marx et Friedrich Engels, «Feuerbach, l'opposition de la conception matérialiste et idéaliste», dans *Ibid.*, p. 38 (ceci est la version no. 2, généralement non publiée, du premier chapitre de l'idéologie allemande)

L'histoire, au travers de la lutte des classes, est donc une succession de modes de production et de superstructures concordantes. Gramsci suivra le schéma général et tout le concept d'hégémonie repose sur l'interaction entre infrastructure et superstructure et est conceptualisé à l'intérieur de ce cadre bâti par Marx. Le penseur milanais montrera comment l'hégémonie est en fait une action visant à faire correspondre, à harmoniser, ces deux niveaux de la réalité.

Mais tout ce progrès de l'histoire n'est pas accidentel, il se fait au travers des actions humaines pouvant avoir ou ne pas avoir conscience de l'impact de leurs actes (quoiqu'il y ait toujours des gens qui en ont conscience). Le moteur de l'histoire est donc la lutte des classes. La lutte a lieu entre, pour l'essentiel, deux collectivités conscientes de leurs intérêts et étant placées de façon antagonique de part et d'autre du procès de production. Il s'agit, en termes bruts, des exploités et des exploitants (c'est à dire ceux qui produisent et ceux qui accumulent), bien qu'il puisse y avoir plus que deux classes dans le jeu puisqu'on se rappellera notamment de la 2^{ème} moitié du siècle passé avec sa lutte intense à trois classes: prolétariat, bourgeoisie et ce qu'il restait d'inassimilée de l'aristocratie. À l'époque des capitalismes il s'agit du capital et du travail (ou si l'on préfère un terme plus politique, de la classe bourgeoise ou capitaliste et de la classe prolétaire ou travailleuse). C'est ces luttes qui permettent le passage final d'un mode de production à un autre. C'est ici que Gramsci suivra Marx car tout le concept d'hégémonie peut être considéré n'être en dernière instance qu'un outil à la disposition d'une classe pour défendre et avancer ses intérêts. L'hégémonie est la façon la plus économique, celle demandant le moins de ressources et de risques, pour une classe d'être la classe dominante face aux autres classes. En ce sens, Gramsci sera aussi obligé de formuler, suivant le principe de la lutte des classes, que toute hégémonie est accompagnée d'une hégémonie contestataire ou «contre-hégémonie» aspirant à devenir hégémonie de plein droit et reposant sur la classe dominée aspirant à prendre à son tour la place universelle. D'ailleurs, en suivant la logique marxiste et gramscienne, une hégémonie prolétaire devrait être la dernière puisque la totalité de l'humanité, les producteurs, se retrouvera à terme dans la classe hégémonique et le concept même de classe disparaîtra. En effet, les concepts

«d'hégémonie» et de «contre-hégémonie» sont la façon gramscienne d'opérationnaliser la lutte des classes de Marx et le passage des esprits du temps de Hegel, le tout dans une perspective gnoséologique kantienne.

Notons qu'il y a aussi toute une problématique de la conscience des classes. Quoique chez Marx, la lutte prend une forme concrète justement parce qu'il y a prise de conscience. Cette prise de conscience, naturellement située dans la superstructure survient grâce à un complexe procédé impliquant une dialectique d'aliénation et d'intersubjectivité dans l'aliénation. Sa position d'instrument donnera à la classe exploitée, la possibilité de se prendre en mains. Le travail, socialisant dans le mode de production capitaliste (car il ne faut pas oublier que la théorie marxiste est historiquement une théorie du capitalisme industriel du siècle dernier) donnera la conscience collective d'oppressés et surtout d'aliénés (la partie de soi-même mise dans le travail est perdue) nécessaire à une réelle conscience de classe. On voit d'ailleurs que l'intersubjectivité joue autant entre classes qu'à l'intérieur d'une classe. L'apport de Marx à la construction intersubjective de la pensée gramscienne est que la construction d'une hégémonie passera donc aussi par une conscience de classe suffisamment solide; l'hégémonie n'est donc pas un hasard, c'est bel et bien un acte conscient par et pour une classe dans une perspective de dépassements et de conflits.

Pour brièvement récapituler ces trois penseurs, il faut se souvenir de leur apports principaux. De Kant, il faut se souvenir de la pensée comme action et de la réalité comme construction et contextualisation humaine d'objets inconnaissables en soi de façon pure (les noumènes). De Hegel, il faut se souvenir de la coïncidence pensée et être (et donc du concept «esprit du temps») dans une perspective historique et surtout sociale. Et finalement, de Marx il faut se souvenir de l'infrastructure-superstructure, de la socialisation par classes et de la confrontation entre celles-ci comme moteur de l'histoire et passage des époques au travers d'une *praxis* éthico-pratique. Ces éléments nous aideront à contextualiser l'intersubjectivité de la pensée gramscienne en général et du concept d'hégémonie en particulier afin de définir ses caractéristiques

principales et ainsi mettre nos trois auteurs (Cox, Keohane, Gramsci) en parallèle afin de vérifier si vraiment Cox et Keohane sont intersubjectifs. Ayant les principaux éléments en main, nous pouvons donc maintenant passer à notre auteur vedette.

ANTONIO GRAMSCI (1891-1937)

Le procureur fasciste ayant envoyé Gramsci sous les verrous avait très bien compris son approche lorsqu'il déclara qu'il «faut empêcher cette tête de penser pendant vingt ans». Qu'aurait-il fait s'il avait su que Gramsci utiliserait tout ce temps libre pour établir une des plus influentes théories philosophiques de la pensée marxiste? De 1926 jusqu'à sa mort, officiellement libre depuis moins de trois mois, Gramsci travailla à ramasser des notes en vue d'une oeuvre qui ne vit jamais le jour. Les Cahiers de prison sont ce qu'il reste de cette oeuvre inachevée. Pourtant il y avait là bien assez pour reconstruire une pensée d'une rare richesse.³¹

Le centre de la pensée gramscienne se situe incontestablement dans le concept de bloc historique. Le bloc historique ne doit pas être uniquement compris dans le sens des vieux concepts marxistes de superstructure et d'infrastructure, mais bien comme l'unité en action de chacun de ces concepts. C'est qu'il faut comprendre le lien entre l'infrastructure des rapports sociaux de production et la superstructure politique et idéologique comme un rapport égal et équivalent; comme à la fois organique et dialectique. En langage wébérien on pourrait dire sans être dans l'erreur qu'il s'agit là d'une «affinité». Mais le terme ne serait pas suffisant car il faut placer le tout dans une perspective

³¹ Gramsci travaillait beaucoup de mémoire car il pouvait difficilement avoir accès à de la documentation (les oeuvres marxistes étaient particulièrement interdites). L'oeuvre marxiste centrale qui l'inspira était les «Thèses sur Feuerbach» [Ad Feuerbach] présentées en annexe A.

dynamique de devenir historique. On voit d'ailleurs ici jusqu'à quel point Gramsci est un penseur allemand même si c'est au travers du filtre de la culture italienne. En effet, la situation de l'Italie du *Duce* des années d'entre-guerres permit à Gramsci de réfléchir sur la société qui était sienne et d'extrapoler des concepts qui gardent aujourd'hui encore, et selon nous probablement pour longtemps, une pertinence fascinante. Les bases d'une certaine modernité, d'une certaine vision du progrès et du devenir, posées par Hegel, sont suivies par Gramsci. C'est qu'en fait Gramsci cherche à définir la réalité de la conscience humaine et, tout comme Hegel, choisit pour cela la voie du devenir plutôt que celle de l'Être ou du non-Être.³² L'on comprendra mieux alors que toute l'approche gramscienne sera entièrement plongée dans l'histoire, non pour y être noyée mais pour mieux respirer dans un élément qui est le sien. Le devenir et l'histoire sont inséparables et, tout comme Hegel et Marx, Gramsci sera un philosophe de l'histoire. Profondément marxiste par sa méthode, matérialisme historique, et par ses idées politiques, il héritera aussi, un peu paradoxalement, de l'essence de l'idéalisme hégélien grâce à l'accent qu'il mit sur l'importance de la conscience et de la construction idéale sociale passant, entre autres, par une profonde analyse de l'État.

La clé de ce devenir historique, Gramsci la recherche dans la formation du lien unifiant infrastructure et superstructure. La *praxis* marxiste, sera définie par Gramsci selon une approche si dialectique et historique qu'elle aurait fait rougir Marx lui même. La catharsis, l'hégémonie, la *praxis* ne sont que des aspects d'une même réalité: le devenir éthique du monde. En ce sens la superstructure que mentionnait Marx n'est pas un simple reflet de l'infrastructure mais bien la forme; alors que l'infrastructure est le contenu³³. La forme et le contenu n'étant que deux facettes d'une même réalité

³² Voir Aditi Misra, *The Political Philosophy of Antonio Gramsci*, p. 43

³³ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Vol. 2, p. 186. Il n'est nullement notre intention de prétendre que Marx considérait la superstructure comme un simple reflet de la structure, les «écrits politiques» de Marx prouvent le contraire. Néanmoins, de nombreux auteurs marxistes de l'époque avait adopté ce point de vue éroné. L'insistance de Gramsci n'est donc pas contre Marx mais contre certains déformateurs de sa pensée tel que Boukharine.

qui, de surcroît, sont nécessaires l'une à l'autre. Mais cette affinité n'est pas une simple nécessité historique à la Plékanov ou à la Hegel, le lien entre les deux moments a sa source et son fondement dans la société et plus spécialement dans un groupe social déterminé: les intellectuels.

La place et le rôle fonctionnel des intellectuels dans la philosophie gramscienne, dans sa *weltanschauung* (c'est à dire sa vision du monde) doit être compris dans une perspective de lutte de classes. Le fondement matériel, c'est à dire objectif, de toute réalité sociale étant la production (ou les forces productives), il en découle que le fondement subjectif devra être les rapports de production. On a là les deux facettes d'un mode de production, ou infrastructure. Les rapports de classes sont donc formées au travers des rapports de production comme un rapport entre les producteurs et ceux qui contrôlent les moyens de production. En d'autres mots entre les fins subjectives (choix de ce qui sera produit) et les fins objectives (propriété de ce qui sera produit). La classe dominante, celle qui contrôle la production, est donc la base sur laquelle s'appuiera l'hégémonie. Tout le bloc historique est basé sur l'unité de l'infrastructure et de la superstructure, cette unité en action se nommant hégémonie. Tout bloc historique est donc une universalisation, même si souvent très partielle, des intérêts particuliers de la classe dominante, l'hégémonie n'étant qu'une mise en place des classes subordonnées par l'action de la classe dominante au travers de son bloc idéologique dans une société particulière. Cette mise en place sert à justifier les rapports actuels de production et la place première de la classe dominante en les objectivant. L'alternative à un bloc historique particulier n'est d'ailleurs qu'un autre bloc historique dont l'hégémonie, appelée dans ce cas contre-hégémonie tant qu'elle n'a pas pris la place dominante, reposerait sur une autre classe qui pourrait être, ou ne pas être, plus universelle, bien que la dite classe se présentera toujours comme universelle.

La place des intellectuels est située justement dans cette dynamique de construction et d'objectivation de la réalité. Les intellectuels³⁴ sont un groupe dont le rôle organisateur dans la société fait d'eux les constructeurs et les gestionnaires d'une hégémonie. Ils sont les gestionnaires de la superstructure (elle-même gérée par l'État) et leur rôle de propagation d'une hégémonie est une réalité fonctionnelle. Liés organiquement à un État et à une société civile, et donc à une classe, ils contribuent soit à une hégémonie, soit à une contre-hégémonie à la fois sur les consciences et sur la matière. Ils sont donc les sujets par excellence dans une perspective kantienne de sujets construisant un phénomène (ici un bloc historique).

«Chaque groupe social, naissant sur le terrain originaire d'une fonction essentielle du monde de la production économique crée, en même temps que lui, organiquement, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui donnent homogénéité et conscience de sa propre fonction, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans le domaine social et politique.»³⁵

Le bloc historique gramscien, et le concept d'hégémonie, ne sont donc qu'une autre façon de concevoir la lutte des classes telle que développée par la tradition marxiste. La grande différence repose dans le concept d'hégémonie qui fait de cette lutte une action intersubjective par excellence où la lutte des classes ne se conçoit pas comme pur rapport de forces mais comme une construction sociale. Ceci a naturellement des implications pour la conscience de classe qui n'implique plus automatiquement une contestation de l'ordre établi, du bloc historique. Une conscience de classe ne suffit plus pour entamer le processus d'émancipation de cette classe s'il n'y a pas aussi une conscience de l'hégémonie de la classe dominante. C'est seulement sous cette condition que sera possible une

³⁴ Gramsci fait une distinction entre intellectuels liés à une classe et intellectuels dans le sens plus traditionnel du terme. Ces derniers étant des penseurs ne se voulant pas lier à une classe ou un groupe social. Leur prétendu universalisme sera considéré par Gramsci comme une sorte d'erreur tenant d'une vision erronée de l'histoire et de la réalité sociale. Les intellectuels qui intéresseront Gramsci sont les intellectuels organiques, c'est à dire ceux organiquement liés à une classe et participant à la construction d'un certain bloc historique.

³⁵ Antonio Gramsci, *Gli intellettuali e l'organizzazione della cultura*, cité dans H. Portelli, *Gramsci et le Bloc historique*, Paris, P.U.F, 1972, p. 52

contre-hégémonie, c'est à dire une hégémonie potentielle contestataire en devenir qui est organiquement soutenue par la classe dominée et qui remplacera éventuellement l'hégémonie, et donc le bloc historique, jusque là en place (celle de la classe jusqu'alors dominante) dans un processus dialectique marxiste de dépassement et de synthèse des contraires. Une simple conscience de classe risque de ne mener qu'à un simple fatalisme ou même à du populisme vulgaire. La conscience de l'hégémonie de la classe dominante met la conscience de classe dans une perspective historique. D'ailleurs, Gramsci fait une fois de plus appel à Machiavel en empruntant le concept de Prince dont il reprend l'essence et les qualités pour les transposer dans le concept de Parti [communiste]. Le Parti sera donc le creuset d'une alliance de classe pour une nouvelle hégémonie. Il sera en quelque sorte le gardien d'une éthique collective.³⁶

Le bloc historique gramscien est donc l'unité de l'infrastructure et de la superstructure. Par infrastructure, il faut comprendre le concept de mode de production qui est le contenu historique de l'infrastructure. Si une infrastructure change, c'est que le mode de production dont elle est composée change aussi, et vice-versa. Il ne faut pas oublier que le mode de production se divise lui aussi suivant les deux composantes fondamentales du marxisme, à savoir les forces productives (qui représentent la matière) et les rapports de production (qui représentent l'humain). Gramsci reste en dernière instance un matérialiste convaincu. La superstructure quant à elle est le monde de la volonté et de la conscience humaine.³⁷ C'est à l'intérieur de la superstructure que se trouvent la culture, l'État, la société civile, la conscience de classe etc... Pourtant il ne faut pas voir ce schéma de façon linéaire

³⁶ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Vol. 2, p. 268-270 et 288 Il a y toujours débat quant à savoir si «Parti» était compris par Gramsci comme un parti politique institutionnel à la façon bolchevique ou bien comme une entité un peu abstraite comprenant de façon informelle les personnes et les idées de tendance progressiste selon la philosophie développée par Marx et Engels. Vu le côté démocratique et l'importance d'une certaine forme de spontanéité chez Gramsci, nous croyons que la dernière alternative (le Parti comme ensemble informel) est celle s'harmonisant le plus avec la *Weltanschauung* gramscienne.

³⁷ Car au niveau philosophique, il faut faire la même dichotomie matière-humain qui est à ce niveau représentée par l'infrastructure et la superstructure.

car la superstructure n'est pas déterminée par l'infrastructure. C'est en fait un mouvement dialectique et équivalent. Il s'agit d'une interaction, d'une détermination réflexive, d'une affinité; tout à la fois. L'analogie de lien «organique» employée par Gramsci n'aurait pu être mieux choisie.

Ceci nous amène au concept d'hégémonie qui peut être considéré comme l'unité (du bloc historique) en action. C'est que la classe dominante, originellement dominante au niveau infrastructure, tend au travers de ses intellectuels «cooptés» (le bloc idéologique) à établir une superstructure idéologique et politique qui soit compatible à l'infrastructure. Il faut comprendre que seule une classe déjà dominante et surtout consciente peut établir une telle superstructure et l'entretenir au travers du système éducatif, de la philosophie, d'un système légal etc... En répandant une vision homogénéisante de la réalité, la classe dirigeante évacue de la conscience la possibilité d'un autre bloc historique et la transfère dans le domaine de l'utopie. Il s'agit en fait d'objectiver la subjectivité historique de la dite classe. C'est de cette façon qu'une classe dominante le reste; sans hégémonie, il faudrait recourir à la force et alors on n'aurait plus un bloc historique proprement dit. Ce serait là une instable situation bien éphémère. Il ne faut pourtant pas négliger le rôle de la coercition dans un système hégémonique qui est une dialectique de «matière et d'esprit»; on n'a qu'à penser au système judiciaire qui a son rôle fonctionnel et historique. La force n'est qu'une des composantes de l'hégémonie, et surtout elle est la composante qui est le moins utilisée dans une hégémonie efficace. La domination d'une classe n'en est que plus assurée si elle sait se rendre à la fois invisible et inévitable.

«L'acte d'hégémonie» se fonde donc sur le fait que «la réalité n'est pas la structure [infrastructure], ni la superstructure, mais bien l'acte humain qui réalise l'identité des contraires, l'activité humaine (esprit lié indissolublement à une certaine matière organisée, à la nature transformée par l'homme)».³⁸ On reconnaît là les influences d'Hegel et surtout de Marx en ce qui a trait à l'identité des contraires et la marche dialectique. L'hégémonie n'est donc pas seulement une théorie de la réalité mais bien une théorie de l'histoire, de l'action (*praxis*) et il faudrait ajouter, une manière de concevoir la pratique comme servant à former (ou déformer) un bloc historique. En ce sens, la théorie elle-même fait partie de cette pratique hégémonique ou contre-hégémonique. Même la vision gramscienne de la réalité et sa conception de l'hégémonie font partie d'une contre-hégémonie en formation, l'auteur ne place pas ses écrits en dehors de leur signification historique. D'ailleurs Gramsci, qui se considérait un penseur marxiste suivant la tradition hégélienne (par rapport aux marxismes instrumentalistes ou économistes) considérait la pensée marxiste comme faisant elle-même partie de la superstructure du mode de production capitaliste.³⁹

«It follows that the philosophy of praxis based on historical materialism is itself historic i.e., it is a temporary philosophy. It is not eternal in the sense that it eternally goes on to resolve the contradiction; it does not only resolve the contradiction but is a part of that very contradiction. And, this element in Gramsci's philosophy involves an analysis of 'truth' which also cannot be absolute.»⁴⁰

Il s'agit donc là d'une pensée qui n'aurait pas pu germer, de la même façon qu'elle l'a fait, sous un autre mode de production. L'originalité de Gramsci est donc de concevoir la pensée comme action éthico-pratique; proposition déjà élaborée d'une façon plus modeste par Kant. La théorie ne sert pas à l'action uniquement d'une façon simple et cartésienne de cause à effet. Grâce à ses racines kantiennes,

³⁸ A.R. Buzzi, *La théorie politique d'Antonio Gramsci*, Louvain, Nauwelaerts, 1967, p. 174

³⁹ Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Vol 2, p. 385

⁴⁰ Aditi Misra, *The Political Philosophy of Antonio Gramsci*, p. 94

kantiennes, Gramsci peut concevoir que la théorie est action; action servant à propager une hégémonie basée sur un mode de production (et donc une classe dominante). Et comme action, elle explique la réalité en tant qu'objectivité universelle englobant chaque groupe social en justifiant sa place comme objective (c'est à dire déterminée, sans alternative viable). On voit là assez clairement un héritage de l'expression hégélienne «le rationnel est réel et le réel, rationnel». Car dans la production, dans l'infrastructure, on retrouve des intérêts de classe divergeants entre la classe qui produit (prolétaires) et la classe qui contrôle la production (capitalistes), le but de l'action hégémonique est justement d'éliminer, sinon le conflit de classe, au moins le résultat potentiellement ravageur pour les capitalistes d'un tel conflit. Il s'agit donc d'établir l'unité des contraires, l'unité, dans la conscience des classes, du rapport de production. Lorsque cette unité des contraires est établie, alors on se retrouve en face d'un bloc historique accompli; l'hégémonie qui était jusque là une action constructive d'un bloc historique devient en quelque sorte une action justificative. Ce qui n'empêche nullement le devenir de continuer sa course car une contre-hégémonie est toujours possible.⁴¹ En attendant, on passe de la grande politique (construire, renforcer et défendre un bloc historique) à la petite politique (administrer et gérer un bloc historique au jour le jour).

L'hégémonie gramscienne est donc le mouvement créateur du bloc historique. Elle n'est pas un vulgaire rapport de force qui s'effectue entre deux idées ou deux objets, mais une relation réciproque intersubjective qui passe au travers des classes sociales. Ce qui est hégémonique, c'est une classe: la classe dominante. C'est au travers du bloc idéologique de ses intellectuels qu'une classe propage une vision de la réalité qui a pour but de protéger ses acquis et de garder en dernière instance le statu-quo sur la base matérielle de son pouvoir (le contrôle de la production), cela en s'alliant les

⁴¹ Le projet de Gramsci était d'ailleurs de contribuer à une contre-hégémonie face à l'hégémonie libérale en mettant celle-ci à nu.

classes subordonnées. L'hégémonie n'est donc pas une force pure mais un mélange de consentement et de coercition. Le résultat de l'action hégémonique, véritable *praxis*, est donc d'objectiver et d'homogénéiser la réalité afin de transférer les idées alternatives dans l'utopie. Il s'agit en fait de transformer le monde actuel, dans l'idée comme dans la matière, au profit d'une certaine classe ne pouvant être qu'avantagée par le *statu-quo*, en quelque chose de nécessaire et d'inévitable. L'hégémonie est donc une action continuelle plutôt qu'un état. Une action basée sur une construction matérielle et idéale de la réalité. L'hégémonie crée littéralement un monde en formant l'union de l'infrastructure et de la superstructure par la mise en affinité des deux moments du bloc historique.

La théorisation de la réalité doit donc être comprise comme étant de l'hégémonie ou de la contre-hégémonie en action au travers de blocs idéologiques intellectuels. Chacun de ces blocs idéologiques étant un représentant organique d'une classe particulière. Le lien entre pratique et théorie est donc radicalement atténué par le concept d'hégémonie qui englobe ces deux moments; la théorie devient donc pratique et la pratique devient théorie. Il a aussi été vu que l'État a une place particulière en tant qu'instrument canalisateur de l'hégémonie qui repose dans la société civile mais qui passe au travers des instruments légaux étatiques afin d'éduquer les citoyens face à la réalité «objective» qui soutend l'existence de cet État. L'hégémonie n'est pas non plus simplement une action historiquement délimitée puisque la réalité «objective» est toujours en construction, le tout est un processus sans fin objective, et donc la dialectique, hégémonie—contre-hégémonie, en est une qui doit se comprendre comme mouvement et action et non comme fin et état.

La clé du mouvement historique se trouve donc dans le lien entre superstructure et infrastructure, au travers du concept d'hégémonie. Pour reprendre rapidement ces deux concepts marxistes l'infrastructure est le mode de production (forces productives et rapports de production). C'est sur cette base que s'appuie la superstructure, ou le monde idées et de l'organisation au sens large tel l'État, la culture, la religion, le nationalisme, les idées, la science etc... Il s'agit de la représentation philosophique des deux éléments constitutifs du marxisme: l'humain (la superstructure étant la volonté humaine) et la matière (l'infrastructure comme domaine de la production). L'unité de ces deux éléments étant formée par la *praxis* marxiste que Gramsci définit comme étant l'action hégémonique. Pourtant, l'élément moteur du bloc historique est la superstructure tandis que l'infrastructure, quant à elle, fait office de carburant! Ceci ne met pas en jeu la valeur égale des deux moments mais ne fait que mettre l'accent sur leur rôles respectifs complémentaires et dialectiques. «Le fait important est que, d'une part, la superstructure est l'élément moteur du bloc historique, et que, d'autre part, le rôle essentiel au sein de la superstructure est joué par la société civile.»⁴² C'est qu'à l'intérieur de la superstructure, on retrouve la même division qu'au niveau du bloc historique. Dans les deux cas, il s'agit d'affirmer l'unité dialectique de la contradiction humain-matière. Ceci s'incarne au niveau philosophique par superstructure-infrastructure et au niveau politique (sens social) par État-société civile.⁴³ L'État est donc le moteur de la superstructure, tandis que la société civile en est le carburant! C'est à l'État, en effet, qu'incombe le rôle d'homogénéiser la superstructure, car sinon il ne pourrait pas y avoir de bloc historique. Alors que les intellectuels unifient le bloc historique, la bureaucratie (qui tout comme les intellectuels est organiquement liée à une classe dominante), centre de contrôle de l'État, unifie la superstructure. On peut voir comment l'État est chargé en quelque

⁴² H. Portelli, Gramsci et le Bloc historique, p. 57

⁴³ Antonio Gramsci, Cahier de prison, vol 2, p. 185

sorte de construire «l'esprit du temps»; Hegel lui même avait la même idée du rôle de l'État qui incarnait l'Universel. Gramsci ne fera que lui donner un rôle actif plutôt que représentatif.

Gramsci définit l'État comme une «hégémonie cuirassée de coercition».⁴⁴ L'État est donc, en première analyse, la machine juridique, tout ce qui sert à établir et faire respecter les lois. A ce premier niveau, on se retrouve donc en face d'une définition assez traditionnelle de l'État. À ce niveau, le rôle de l'État en est un d'administration et de gestion de la société civile, tout en reflétant et répondant aux besoins de celle-ci. Pourtant, si l'État n'avait que ce seul rôle, il ne pourrait être compris dans une dialectique infrastructure-superstructure, ni, encore moins, dans une dialectique État-société civile. Pour qu'il y ait rapport dialectique entre État et société civile, il faut au moins une réflexion de l'État sur la société civile de même nature que celle de la société civile sur l'État. Alors que la société civile, au travers du groupe dominant et par la bureaucratie, forme l'État à son image, l'État se doit quant à lui de former la société civile. C'est à dire se faire l'instrument de l'hégémonie, et cela n'est qu'incomplètement achevé avec la simple coercition juridico-légale. Ce qu'il faut, c'est aussi une homogénéisation, une objectivation de la société qui se fait au travers de la culture et de l'éducation. Le caractère éthique du droit permet la formation de cette nouvelle (par rapport à nouveau bloc historique) objectivité en homogénéisant et cordonnant à la fois les éléments de l'État et les éléments privés de la société civile tel l'église, l'école, les organismes de charité, la culture etc... L'hégémonie est donc réalisée au travers du droit par le caractère universel et englobant de l'éthique du droit. La «légitimité» d'une hégémonie reposant sur le fait d'une tendance formelle à l'universalisme, l'État est donc chargé d'homogénéiser la réalité. En tant qu'instrument de l'hégémonie, l'État prend donc le rôle «d'éducateur» de la société civile et des classes subalternes.

⁴⁴H. Portelli, Gramsci et le Bloc historique, p. 36

Gramsci remarque néanmoins que, à l'intérieur du bloc historique, le rapport État-société civile devient de moins en moins dialectique et de plus en plus équivalent. Il y a en d'autres mots une tendance à la fusion des rôles du privé (société civile) et du politique en ce qui a trait à l'action hégémonique. Hegel avait d'ailleurs formulé une idée suivant le même esprit lorsqu'il discutait de l'abaissement de l'Universel (État) dans le singulier (société civile). Gramsci prétend qu'il s'agit-là d'une tendance historique universelle mais que celle-ci est particulièrement évidente sous le mode de production capitaliste. Cette particularité historique est probablement due à l'importance particulière de la société civile dans le mode de production capitaliste. Il faut faire attention et ne pas prétendre que l'État devient tout, une fusion n'est pas une absorption. Ce qu'il faut lire, pour rester cohérent avec la théorie gramscienne, c'est que de plus en plus la société civile (carburant de la superstructure) agit au travers de l'État (moteur de la superstructure); l'État met de plus en plus en forme le contenu de la société civile:

«Mais déjà Gramsci note les signes d'une étatisation de la société civile. Elle apparaît tout d'abord dans le déclin des organes classiques d'expression de la société civile au sein de l'appareil politique, au profit d'un contrôle direct de l'État : déclin des partis parlementaires traditionnels lié à celui du parlement, monopole de l'État sur les nouveaux organes de l'opinion publique et tentatives d'étatisation des anciens (Gramsci y inclut notamment les syndicats), etc. Cette étatisation apparaît également dans l'absorption progressive de la culture et de l'éducation, jusqu'alors confiées à des organismes privés — dont l'église — au profit de «services publics intellectuels»»⁴⁵

⁴⁵ H. Portelli, Gramsci et le Bloc historique, p. 34-35

Ceci amène donc Gramsci à conceptualiser la guerre de mouvement et la guerre de position. Dans les pays où l'État est primordial, force pure, et où la société civile est «gélatineuse», faible, alors une guerre de mouvement comme en Russie peut suffire à établir un renversement du régime par la prise de l'État. Par contre, dans les pays occidentaux où est établie une forte société civile «protégée» par son hégémonie, alors il faudra commencer par une guerre de position. C'est à dire faire le combat de contre-hégémonie dans la société civile afin de s'accaparer le consentement des classes subalternes. Il s'agit de détruire l'ancien consensus afin d'en construire un nouveau. Là encore les intellectuels se retrouvent en ligne de front pour suivre l'analogie gramscienne. Ce passage est resté justement célèbre:

«En Orient, l'État était tout, la société civile était primitive et sans forme; en occident entre l'État et la société civile il existait un juste rapport et derrière la faiblesse de l'État on pouvait voir immédiatement la solide structure de la société civile. L'État était seulement une tranchée avancée derrière laquelle se trouvait une chaîne solide de fortifications et de casemates; bien entendu cela était variable d'État en État mais c'est justement pourquoi il fallait analyser attentivement ce phénomène au niveau national.»⁴⁶

L'État gramscien, ou «l'hégémonie cuirassée de coercition» est avant tout une conceptualisation fonctionnelle qui ne peut se comprendre sans le concept de bloc historique puisque l'État est le moteur de la superstructure de la même façon que la superstructure est le moteur du bloc historique. Il ne faut pourtant pas comprendre là un raisonnement linéaire cartésien de cause à effet, mais bien dialectique car chaque moteur a besoin de carburant comme il fut précédemment expliqué. Il y a bien entendu retour de la superstructure sur l'infrastructure et de l'État sur la société civile. Gramsci est donc beaucoup plus intéressé à définir l'État d'une façon fonctionnelle plutôt que

⁴⁶ Antonio Gramsci, Cahiers de prison, Vol. 2, p. 183-184

d'essayer de le définir par ses constituantes, qui de toutes façons ne sont que des particularités historiques. Pour Gramsci, les institutions étatiques, forme historique d'un État, sont loin d'être les seuls instruments à la solde de l'État. C'est de par sa capacité juridique, et coercitive, que l'État est capable d'accomplir son rôle principal, c'est à dire être l'instrument de l'hégémonie, action basée sur une classe dominante. C'est donc ainsi que l'État est capable de se refléter dans la société civile et d'être reflété par celle-ci afin de remplir son rôle d'homogénéisation et d'objectivation (par l'éducation, la formation idéologique...) au travers de son pouvoir juridique, et donc éthique. L'État, autant en tant que concept qu'en tant que réalité objective, est donc un filtre au travers duquel passe l'action hégémonique de la société civile (et donc de la classe dominante). L'État a donc comme rôle de faire passer l'hégémonie en son sein tout en étant un résultat de cette hégémonie. L'État légitime cette homogénéisation en lui donnant une apparence neutre et nécessaire. Il met donc en forme le contenu de la société civile.

En ce sens l'État n'est plus le centre final de pouvoir d'une société puisque celle-ci a son fondement social dans la société civile et, au niveau de l'infrastructure, dans le mode de production. On est donc ici en pleine théorisation de la guerre de position et de la guerre de mouvement où Gramsci avertit que dans les sociétés où la société civile est développée, complexe et consciente, prendre le contrôle de la forme (l'État) ne donne pas nécessairement le contrôle du contenu (la société civile et donc le mode de production). La vision gramscienne de l'ontologie de l'État est donc très «politique» dans le sens qu'elle vise à orienter la direction de la *praxis* politique et révolutionnaire. L'État est donc lui aussi une incarnation de la réalité sociale d'une époque et d'un lieu, il est, si l'on peut se permettre l'expression positiviste, à la fois un peu une variable dépendante et un peu une variable indépendante (absurdité dans le langage positiviste, mais permettant néanmoins une assez

bonne image de la situation présentée) de par sa capacité de réflexion sur la réalité sociale qui le soutient. Ceci implique donc une construction de la réalité; et des variables!

Il est important cependant de noter que toute époque n'est pas hégémonique; il est possible de passer d'un bloc historique à un autre d'une façon assez «cordonnée», comme il est possible que deux classes sociales qui combattent afin d'établir leur hégémonie dans une société en viennent à un match nul où les deux parties sont incapables de triompher tout en étant affaiblies par le combat. À ce moment, le terrain est ouvert pour une troisième voie: le césarisme, ou la prise du pouvoir le plus souvent par un personnage historique à son profit (Caesar, Napoléon Bonaparte, Napoléon III, Mussolini...). Il faut différencier cependant entre le césarisme régressif (Napoléon III et jusqu'à un certain point Mussolini) où l'alliance du César se fait avec la classe se battant pour conserver «son» bloc historique (la bourgeoisie bancaire et la paysannerie chez Napoléon et la bourgeoisie chez Mussolini) et le césarisme progressif (Caesar et Napoléon Bonaparte) où l'alliance se fait avec la classe tentant de former une contre hégémonie (les *populares* chez Caesar et la bourgeoisie révolutionnaire chez Bonaparte). On comprendra qu'en de telles situations l'État est beaucoup plus autonome face à la société civile, il devient une sorte de force pure qui de façon formelle tente d'établir un certain compromis hors-hégémonie. Le concept démontre aussi la flexibilité du gramscianisme car le césarisme peut prendre diverses formes très significatives qui seront en partie déterminées par la culture latente du pays qui est le résultat en quelque sorte de la succession des divers blocs historiques dans la conscience collective. Le césarisme est aussi la transition la plus plausible, mais non la plus souhaitée, entre deux blocs historiques.

S'il fallait donc définir Gramsci par sa plus simple définition basée sur ses éléments constitutifs de base, alors il faudrait considérer Gramsci comme on le fait traditionnellement, c'est à dire en un mélange de Marx et de Machiavel. L'idée du pouvoir qu'il a socialisée au travers du concept d'hégémonie est un héritage de la vision machiavélienne du Prince comme lion et renard, comme force et ruse (consentement). De Marx, on reconnaît le matérialisme historique avec toutes ses implications sociales et philosophique. On pourrait dire qu'il s'agit de marxisme superposé de machiavélisme. Pourquoi pas le contraire? Et bien parce qu'à la base de la pensée gramscienne, c'est encore le courant du matérialisme historique marxiste que l'on retrouve avec une forte dose d'historicisme suivant la tradition hégélienne du devenir que Marx suivit. Gramsci est d'abord et avant tout un sociologue, dans une perspective d'économie politique, qui ajouta à cette vision de base de l'histoire l'influence machiavellienne, et manichéenne, du Prince. Gramsci ne reprit pas pourtant la conscience unitaire du Prince. La théorie gramscienne ne nécessite nullement une vision conspirationiste. Notons cependant que Gramsci voit dans le parti communiste un Prince moderne collectif devant, par sa propre *virtù*, maîtriser la *fortuna* actuelle.⁴⁷ La construction de la réalité au travers d'un processus d'objectivation sociale de la subjectivité et le caractère historique et réflexif de son approche font bel et bien de Gramsci un penseur intersubjectif. L'objectivité comme subjectivité universalisée, point hérité à long terme de l'approche kantienne contextualisant la pensée comme action, ne saurait donc s'accommoder d'une approche cartésienne et positiviste.

Bien que la pensée gramscienne est d'abord et avant tout basée sur une réalité nationale, certains concepts furent repris par le domaine des relations internationales. En première place de ceux-ci se retrouve le concept d'hégémonie repris par nos deux auteurs contemporains: Cox et Keohane. Maintenant que nous avons l'essentiel de la pensée gramscienne en ce qui concerne notre

⁴⁷ Antonio Gramsci, Cahiers de prison, Vol. 2, p. 268-270

problématique, nous pouvons donc passer à la prochaine étape qui consiste à définir la gramscianité, et donc la nature intersubjective, de Cox et de Keohane dans leur utilisation du concept d'hégémonie. Afin de contextualiser leur utilisation du concept et ainsi vérifier s'ils restent dans une perspective intersubjective plutôt que cartésienne, il sera nécessaire de survoler leurs théories respectives. Pour faire ceci, nous utiliserons des critères de comparaison qui nous seront inspirés par les éléments les plus importants de la théorie gramscienne de la réalité que nous venons de voir. Il faudra donc particulièrement faire attention au concept d'hégémonie, naturellement, mais aussi à celui de l'État qui a une importance particulière dépassant la simple particularité théorique et se trouve par conséquent organiquement relié au concept d'hégémonie, à celui des classes sociales, base de l'opérationnalisation de l'hégémonie, au concept carrefour englobant le plus les autres concepts (qui chez Gramsci est le bloc historique mais qui sera probablement autre chez Cox et Keohane), et aussi à la dynamique mondiale qui si elle n'est pas présente chez Gramsci sera néanmoins un point de première importance chez nos deux autres auteurs et en cela sera représentative de l'esprit de la théorie utilisée. Ce sera en quelque sorte un remplacement de la dynamique nationale chez Gramsci qui n'est pas entièrement comprise dans l'idée de bloc historique. Ce critère s'avère important de par le fait que les deux auteurs auxquels nous nous apprêtons à passer sont des théoriciens des relations internationales et que leur dynamique internationale peut, de par la place centrale occupée, révéler certains fondements gnoséologiques relatifs à leur intersubjectivité postulée. Au travers de ces critères, nous allons maintenant filtrer Cox et Keohane, la marche vers l'affirmation ou l'infirmité de leur intersubjectivité continue donc.

LES ROBERTS

«LES DISTINCTIONS POLITIQUES AMÈNENT NÉCESSAIREMENT LES DISTINCTIONS CIVILES.»⁴⁸

Afin de pouvoir présenter cette partie dans un ordre cohérent nous devons y aller un auteur à la fois et nous commencerons donc par présenter Robert Cox pour ensuite passer à Robert Keohane. Le chapitre se terminera par une mise en parallèle de nos deux auteurs par une rapide récapitulation des critères d'évaluation énoncés dans la conclusion du chapitre précédent. Rappelons-nous que nous devons faire particulièrement attention au concept d'hégémonie et au contexte principal de la théorie dans laquelle il est utilisé car il s'agit là du concept central aux fins de notre hypothèse puisqu'il se doit de connecter Cox et Keohane au courant intersubjectif. Ce qui demande une attention particulière au concept carrefour qui se doit, tout comme le concept d'hégémonie d'être intersubjectif en étant social, historique et surtout en étant le contexte d'une entreprise, comprise en tant qu'action, d'objectivation de la réalité. De plus en tant qu'incarnation du contexte théorique, il est difficilement contournable lors d'une comparaison de nature épistémologique. En ce sens, les classes sociales devront elles aussi avoir une place de première importance car elles sont à la base de l'intersubjectivité gramscienne. Un État non-réifié avec un rôle fonctionnel de propagation et de protection de notre concept-repère d'hégémonie sera un aussi un bon et même nécessaire indice de l'utilisation d'un concept gramscien d'hégémonie. Chacun de ces concepts (plus la dynamique mondiale) fera office de sous-section lors de la mise en parallèle de nos auteurs et nous permettront dans le chapitre suivant de vérifier le niveau d'intersubjectivité de chaque théorie. Chacun des deux

⁴⁸ Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Paris, Éditions Sociales, 1983, p. 167

auteurs sera présenté en deux sections, la première section (présentation) nous mettra en contact avec les principaux éléments de la théorie de cet auteur tandis que la deuxième section (commentaire) sera une critique de ce qui fut présenté dans la première partie et, à la lumière de ces commentaires, un approfondissement de certains points lorsque il sera jugé nécessaire de le faire pour les fins de la thèse.

ROBERT COX

PRÉSENTATION:

La pensée de Robert Cox est en un certain sens plus difficile à saisir que celle de Gramsci, cela en partie à cause du fait qu'elle n'est pas encore «cristallisée» comme chez ce dernier. Cox écrit encore! À la base de la pensée coxienne se trouve son concept carrefour, le concept de mode de relations sociales de production (modes of social relations of production). Un mode de relations sociales de production est en quelque sorte l'équivalent du bloc historique de Gramsci. Le mode de relations sociales de production est composé de trois dimensions en affinité interagissant les unes avec les autres: les facteurs subjectifs (formes de la conscience), facteurs objectifs (relations de force) et les formes institutionnelles.⁴⁹ Les concepts de la réalité sociale peuvent être compris à l'intérieur de ce cadre. Au lieu de concevoir une structure composée du mode de production et une superstructure pour le monde des idées et de l'action politique, Cox conçoit le mode de production, de même que la

⁴⁹ Robert Cox, *Production, Power and World Order*, p. 29 Il faut noter que le mode de relations sociales de production est un héritage d'une vision développée dans «Social forces, States and World Order», *Millennium*, été, 1981 où Cox faisait part d'une interaction entre idées, capacités matérielles et institutions. Ceci étant trois facteurs qui définissaient la réalité de chacun des trois niveaux de la structure historique: l'ordre mondial, les formes d'État, et les forces sociales. La vision de Cox est devenue moins complexe et plus profonde depuis. Certaines zones grises ont été «éclaircies».

culture, les forces sociales et l'État (que l'on pourrait qualifier de différents niveaux ou de structures d'un mode de relations sociales de production), comme des réalités sociales.

Ces niveaux d'un mode de relations sociales de production reposent sur des dimensions subjectives, objectives et institutionnelles. Il s'agit là d'une radicale entreprise de dé-réification de la réalité. À l'intérieur d'un mode de relations sociales de production, il y a interaction équivalente entre les trois dimensions d'un même niveau et même entre les dimensions de niveaux différents. Il n'y a donc plus de sens à parler d'interactions entre les niveaux car ceux-ci ont été radicalement dé-réifiés dans la pensée de Cox. Les niveaux (tel l'État, l'ordre mondial et la production qui selon Cox sont les plus importants⁵⁰) expriment avant tout une réalité fonctionnelle au travers de leur existence objective, subjective et institutionnelle. Il y a donc un mode de relations sociales de production lorsqu'il y a affinité entre les trois dimensions d'un niveau (comme la culture, la production, la politique...) et entre les dimensions de différents niveaux, donc lorsque le tout est harmonisé avec lui-même, lorsqu'on se trouve en face d'une sorte d'organisme. Tout cela se conçoit un peu de la même façon que l'affinité entre superstructure et infrastructure chez Gramsci avec la différence que cette fois-ci l'équivalent du bloc historique n'est plus l'unité de la superstructure et de l'infrastructure mais l'unité du mode de relations sociales de production et de ses dimensions subjectives, objectives et institutionnelles aux travers des différents niveaux. Cox reprend le concept gramscien d'hégémonie basée sur une classe dominante (dont le pouvoir repose sur le contrôle du procès de production), et donc consciente, qui, au travers de ses intellectuels, crée et fabrique le mode de relations sociales de production en rendant compatibles les différents niveaux et dimensions afin d'éliminer la possibilité subjective et objective de tout mode de relations sociales de production alternatif.

⁵⁰ M. A. Laffey, «Ideology and the Limits of Gramscian Theory in International Relations», p. 2 Essai présenté lors de la rencontre annuelle de la International Studies Association d'avril 1992 à Atlanta.

Notons qu'à la base, l'on retrouve quand même le niveau de la production; condition de toute existence sociale et signe de l'héritage marxiste de Cox. D'ailleurs, l'importance du niveau de la production (en quelque sorte l'infrastructure) est justifiée par le fait que la classe sociale le contrôlant a aussi un contrôle sur les idées dominantes et les institutions. En ce sens, on pourrait critiquer Cox pour ne pas avoir assez mis l'accent sur le niveau de la production. On a tendance à croire qu'il s'agit-là d'un niveau comme d'un autre car il n'a pas de place particulière ni de fonctionnement particulier dans le grand tout théorique. On postule simplement que, d'une façon ou d'une autre, il soutient les autres niveaux et que les éléments subjectifs, objectifs et institutionnels du mode de relations sociales de production s'accordent à lui beaucoup plus que le contraire.

Le mode de relations sociales de production n'est pas un absolu en tant que tel. L'histoire est en fait une série de modes de relations sociales de production dominants. En ce sens, divers modes de relations sociales de production coexistent à une époque donnée, mais un seul est dominant à l'intérieur d'un bloc historique particulier et les autres modes de relations sociales de production lui sont généralement subordonnés.

«Each of the modes considered here coexist with other modes and changes through time. Modes once dominant, such as the peasant-lord production of the precapitalist era or the enterprise labor market of early capitalism, become subordinate in later configurations. They adapt to their changed position in the total configuration of which they are part. Futhermore, some modes have bifurcated into residual and novel elements»⁵¹

⁵¹ Robert Cox, *Production, Power and World Order*, p. 33 Pour notre époque, Cox identifie douze modes de relations sociales de production encore existants de façon significative.

Un bon exemple serait le mode de relations sociales de production de la maisonnée (Household) dont l'activité économique sert de support auxiliaire afin de permettre le travail salarié de façon régulière. Quoique plusieurs formations sociales peuvent reposer sur différents modes de relations sociales de production de par le monde, un seul mode de relations sociales de production sera potentiellement dominant au niveau global. En ce sens, État hégémonique implique aussi mode de relations sociales de production hégémonique équivalent. Un État hégémonique aura donc tendance à internationaliser le mode de relations sociales de production gérant son économie domestique. Il n'est pas clair si la place subordonnée des autres modes domestiques sera elle aussi internationalisée. L'internationalisation, lente il est vrai, de la famille nucléaire ou monoparentale occidentale tendrait vers une réponse positive.

Alors que Gramsci se satisfaisait d'une conception des groupes sociaux qui pouvait assez bien se limiter aux classes sociales nationales, Cox préfère parler de forces sociales. L'auteur garde quand même le concept de classes sociales qui est l'identification par rapport à la production (base de toute existence sociale), mais il y rajoute celui de groupes sociaux (*standë ?*); le concept de forces sociales incorporant ces deux concepts. Les groupes sociaux peuvent avoir de très diverses bases d'identité (écologie, ethnie, pacifisme etc...) qui n'ont pas ou peu de rapports avec l'infrastructure traditionnelle marxiste. Cox a aussi son propre concept de bloc historique qui est «les configurations des forces sociales sur lesquelles le pouvoir étatique repose en dernière instance».⁵² Cette configuration des forces sociales est elle aussi établie par l'hégémonie comme chez Gramsci au profit de la classe dominante (classe et non groupe puisque la base sociale est quand même la production) en ce sens l'entité sociale dominante sur laquelle repose une hégémonie sera toujours une classe, mais parfois, et

⁵² Robert Cox, *Production, Power and World Order*, p. 105 (notre traduction) « The configurations of social forces upon which state power ultimately rests»

c'est là une belle particularité coxienne dans le monde théorique néo-marxiste, les groupes sociaux peuvent participer à côté de la classe dominée à la tentative de mise en formulation d'une contre-hégémonie.

The classes formed around the dominant mode of social relations of production have a predominant influence over the formation and orientation of classes derived from subordinate modes, including the opportunity to form a hegemonic relationship with these other classes.⁵³

Les groupes sociaux ont néanmoins eux aussi leur importance particulière car ils peuvent de par leur existence contester l'hégémonie en cours et le bloc historique qui y soutend et établir les conditions à la formation d'une autre hégémonie et d'un autre bloc historique, ce qui pourrait amener un mode de relations sociales de production alternatif. Chez Cox, le concept de forces sociales prend donc la relève de celui de classes sociales. Pourtant, l'esprit des concepts n'est pas radicalement différent puisque les deux auteurs basent leur vision du monde sur l'idée de collectivités sociales intersubjectives gérées entre elles par le concept d'hégémonie. Le monde gramscien, au niveau social intersubjectif, repose donc sur les rapports de production tandis que le monde coxien repose sur le bloc historique [coxien]; bloc historique dans lequel les rapports de production ont quand même un espace plus que très privilégié.

L'hégémonie vue par Cox est donc comme chez Gramsci l'unité du mode de relations sociales de production (Bloc historique chez Gramsci) en action; action homogénéisant et objectivant la réalité, basée sur une synthèse de contrainte et de consensus. La base de la vision coxienne de l'histoire reste donc la lutte impliquant classes et groupes sociaux (représentant le concept de «forces

⁵³ Robert Cox, *Production, Power and World Order*, p. 356

sociales») à la manière qu'avait envisagée Gramsci, bien qu'au niveau international la classe dominante peut cette fois-ci être elle-même internationale comme il reste à voir.

Cox suit de très près Gramsci dans son utilisation du concept d'hégémonie. D'ailleurs, il affirme explicitement avoir repris le concept.⁵⁴ Par contre, même si l'hégémonie a encore comme but formel l'union du bloc historique, le bloc historique de Cox n'est pas l'union de la structure et de la superstructure mais, comme nous l'avons préalablement cité, la configuration des forces sociales sur laquelle le pouvoir étatique repose en dernière instance. Cela est dû au fait de la particularité de la pensée coxienne qui sépare la réalité en dimensions subjectives, objectives et institutionnelles. Alors que les classes sociales dans la pensée de Gramsci étaient perçues dans le fonctionnement de la société civile, les groupes sociaux coxiens se retrouvent dans le mode de relations sociales de production et sont eux aussi dé-réifiés au travers des trois instances. En ce sens, le bloc historique de Cox est obligé de n'inclure qu'une particularité historique de configuration de classe car le mode de relations sociales de production est le vrai héritier du bloc historique gramscien et reprend le caractère universel de celui-ci. Outre cette, à première vue, relativement peu importante particularité sémantique néanmoins très nécessaire à la compréhension de l'ontologie coxienne et de sa particularité face à Gramsci, ce qu'il importe vraiment de retenir c'est que Cox tout en poursuivant, et approuvant, l'analyse de l'hégémonie gramscienne dans une société nationale, infère cette même analyse à la société internationale.

⁵⁴ Robert Cox, «Gramsci, hegemony and international relations : an essay in method», Gramsci, Historical Materialism and International Relations, (éd. par S. Gill), Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 49-66

Cette inférence se fait à la fois à l'analyse des relations entre les États en tant que forces objectives représentant une configuration de forces sociales, et à la fois au concept d'hégémonie d'une classe globale. L'hégémonie d'un État est en fait aussi l'hégémonie de la classe dominante de cet État. L'État est donc à l'externe, d'une façon similaire qu'à l'interne, un instrument fonctionnel de l'hégémonie d'une classe qui a tendance à perdre son statut national en échange d'un statut international. Alors qu'à l'interne il s'agit de justifier et d'établir un mode de relations sociales de production, à l'externe il s'agit de faire l'équivalent au niveau global: un ordre mondial. Outre les États, les institutions internationales ont un rôle fonctionnel central dans l'élaboration de cet ordre mondial et les liens entre États, institutions et forces sociales sont très complexes, mais surtout organiques. Cela va d'ailleurs de soi si l'on considère les trois dimensions d'un mode de relations sociales de production qui peuvent être appliquées à son grand frère, l'ordre mondial: forces objectives (pouvoir étatique, forces sociales...), forces subjectives (éthique, consciences...) et institutions (institutions internationales, régimes, finances internationales etc...). En ce sens, les institutions internationales sont non seulement au service de l'intérêt de l'État hégémonique dans son ensemble, mais surtout au service de la classe hégémonique de cet État et du monde. Il se forme d'ailleurs avec la globalisation en construction, un bloc historique global basée sur une configuration de forces sociales. Cox réussit donc non seulement à reprendre le concept gramscien d'hégémonie et à l'appliquer aux relations internationales, mais il réussit aussi à garder le fondement social et intersubjectif du concept.

Donc l'hégémonie de nature gramscienne n'agit pas simplement à l'intérieur d'un mode de relations sociales de production dans un cadre national. L'hégémonie, qui a quand même pour origine un cadre national, dépasse les frontières domestiques et s'internationalise; elle devient par là même un mode de relations sociales de production global avec tout ce que cela implique. En ce sens la *Pax*

Britanica n'égalait pas la *Pax Americana* car leurs bases sociales étaient différentes. Ce mode de relations sociales de production internationalisé devient ainsi un ordre mondial qui a lui aussi ses dimensions objectives, subjectives et institutionnelles. Le canalisateur n'étant plus le bloc idéologique des intellectuels mais bien l'État dominant au travers de ses composantes subjectives [c'est là que se retrouvent les intellectuels], objectives et institutionnelles. Comme tout mode de relations sociales de production est basé sur une classe sociale dominante, il convient aussi qu'un mode de relations sociales de production internationalisé soit lui aussi basé sur une telle classe pour que le schéma gramscien puisse être utilisé hors de son cadre national. Cox semble trouver cette classe dans la classe dominante, c'est à dire hégémonique, de l'État hégémonique. Cette classe aurait intérêt à une globalisation et coopterait d'autres classes ou portions de classes nationales afin de former à terme une véritable classe hégémonique internationale. C'est cette dite classe qui sera à la fois le pilier à la fois de l'État hégémonique et du mode de relations sociales de production international ainsi créé. Avec cette classe transcendant les frontières étatiques, l'hégémonie comme fait international peut maintenant être postulée.

«I am using the term *hegemony* here as meaning more than the dominance of a single world power. It means dominance of a particular kind where the dominant state creates an order based ideologically on a broad measure of consent, functioning according to general principles that in fact ensure the continuing supremacy of the leading state or states and leading social classes but at the same time offers some measure or prospect of satisfaction to the less powerful. In such an order, production in particular countries becomes connected through the mechanism of a world economy and linked into world system of production. The social classes of the dominant country find allies in classes within other countries. The historic blocs underpinning particular states become connected through the mutual interest and ideological perspectives of social classes in different countries, and global classes begin to form. An incipient world society grows up around the interstate system, and states themselves become internationalised in that their mechanisms and policies become adjusted to the rhythms of the world order.»⁵⁵

⁵⁵ Robert Cox, *Production, Power and World Order*, p. 7

En ce sens, l'État hégémonique remplit au plan international un rôle similaire à celui que joue l'État domestique en relation à la société civile. Il s'agit en fait d'une économie-monde en construction avec ses bases objectives, subjectives et institutionnelles. Cela n'implique nullement qu'un mode de relations sociales de production s'internationalise et transcende l'État-nation, bien que cette variante pourrait très bien être la base d'un ordre mondial. Il se pourrait que le résultat soit des économies nationales quand même assez diverses, chacune fonctionnant selon son mode de relations sociales de production propre et inter-reliées au travers d'un ordre mondial basée sur le libre-échange (*Pax Britanica*). Une autre alternative, qui selon Cox est celle actuellement en action, est un ordre mondial transcendant l'État au niveau de la production et des finances et qui est basé sur une hiérarchisation de divers modes de relations sociales de production. Cette forme particulière d'hégémonie ayant comme fin un certain ordre mondial hiérarchisé et transcendant est ce que l'auteur nomme la globalisation.⁵⁶ La globalisation actuelle étant d'ailleurs une extension de la *Pax Americana*.

COMMENTAIRES:

Notons pourtant que Cox reste quelque peu flou en ce qui a trait à certains points. Premièrement, Cox n'explique pas vraiment en quoi la classe dominante de l'État pouvant potentiellement devenir l'État hégémonique sera automatiquement tournée vers l'extérieur, sorte de destin international auquel elle doit aboutir. Et si la classe dominante aux États-Unis lors des cinquante dernières années avait été protectionniste? On se croirait presque en présence d'un raisonnement circulaire: La classe dominante de l'État hégémonique est dominante parce qu'ouverte à la globalisation et elle est ouverte à la globalisation parce qu'elle est la classe dominante de l'État

⁵⁶ Voir Robert Cox, «Dialectique de l'économie-monde en fin de siècle», *Revue Études internationales*, vol. XXI, n° 4, décembre 1990, p. 693-703 et Cox, Robert, «Chapter ten: The Formation of Classes and Historic Blocs», *Production, Power and World Order*, p. 355-398

hégémonique. De plus, Cox ne spécifie pas comment une classe devient hégémonique⁵⁷ et aussi comment et pourquoi un État devient hégémonique. Le pourquoi de l'hégémonie d'une classe est abordé, mais le comment, surtout lorsqu'il est temps de devenir une classe internationale hégémonique, reste dans l'ombre.

Pour comprendre la conceptualisation coxienne de l'État, il faudrait d'abord apporter certaines précisions. Si le concept de mode de relations sociales de production est l'héritier du concept de bloc historique, Cox utilise néanmoins ce dernier concept dans un sens différent de Gramsci. Alors que le bloc historique gramscien est l'unité de la structure et superstructure, le bloc historique coxien se construit sur la base des forces sociales; il représente «la configuration des forces sociales sur laquelle le pouvoir étatique repose en dernière instance». En ce sens, il est possible de voir là une influence du concept de condensation matérielle d'un rapport de forces que Poulantzas amena pour définir l'État⁵⁸. Cela réduit la portée du concept gramscien, mais d'un autre côté le concept de mode de relations sociales de production est plus large que le bloc historique de Gramsci. Le bloc historique coxien est donc une façon d'appréhender le mode de relations sociales de production en mettant l'accent sur les forces sociales.

Pour Cox aussi l'État est une réalité sociale, reflet d'un agencement des forces sociales en jeu. Par contre, Cox accorde beaucoup plus d'importance à la forme de l'État même si celle-ci est une particularité historique. C'est que l'État, niveau d'un mode de relations sociales de production, est défini par les dimensions universelles applicables également aux autres niveaux d'un mode de relations sociales de production; c'est à dire les facteurs objectifs, les facteurs subjectifs et les formes

⁵⁷ Voir Mark A. Laffey, Ideology and the Limits of Gramscian Theory in International Relations, Recherche présentée lors de la rencontre annuelle du International Studies Association, du 1 au 4 avril 1992 à Atlanta, p. 4

⁵⁸ N. Poulantzas, L'état, le pouvoir, le socialisme, Paris, PUF, 1978, p. 141

institutionnelles. Chacune de ces dimensions étant en interaction avec les autres, Cox doit admettre que la forme de l'État a son rôle et son influence tout comme les deux autres instances. L'État coxien, au travers de ses trois dimensions, joue pourtant un rôle fonctionnel comme instrument garant de l'hégémonie à la manière de l'État gramscien vis à vis de la société civile. Pourtant l'État coxien n'est pas simplement un canalisateur de l'hégémonie à l'interne; il peut aussi l'être à l'externe. La classe hégémonique verra son hégémonie internationalisée par la mise en place d'un mode de relations sociales de production mondial. Ce mode peut prendre diverses formes et deviendra un ordre mondial. Cet ordre mondial reposera sur l'État hégémonique de la même façon qu'un mode de relations sociales de production interne repose sur la classe dominante (Bien qu'en dernière instance même un ordre mondial repose sur une classe hégémonique).

«... [A] world hegemonic order can be founded only by a country in which social hegemony has been or is being achieved. The expansive energies released by a social hegemony-in-formation move outward onto the world scale at the same time as they consolidate their strength at home.»⁶⁹

Cox définit donc lui aussi l'État de façon fonctionnelle mais élargit ses fonctions au niveau du domaine des relations internationales tout en le dé-réifiant encore plus radicalement que Gramsci au travers de ses trois instances objectives, subjectives et institutionnelles. Bien entendu, malgré tout on a l'impression que Cox lie un peu trop la classe hégémonique d'un État hégémonique au groupe politique dirigeant d'une façon quelque peu instrumentaliste car l'on ne retrouve pas spécifiquement une démonstration de comment les liens s'effectuent et s'opérationnalisent. Fred Block a bien démontré comment l'on peut considérer les dirigeants d'un État comme une sorte de classe politique dont le capital serait le pouvoir et dont les intérêts peuvent aller à l'encontre à la fois du «capital» et du

⁶⁹ Robert Cox, Production, Power, and World Order, p. 149

«travail» national.⁶⁰ Le fait que l'État puisse être considéré comme un organisme ne signifie pas qu'il faille ignorer les «tensions organiques» entre groupes sociaux. Si le lien devient moins évident, alors il sera plus difficile de parler d'État hégémonique sans faire appel à une grossière réification. Aussi il est dommage que Cox ne discute pas plus en détail du rôle et de la place des autres États.

L'accent trop poussé sur l'État hégémonique et le manque d'analyse en ce qui a trait à la classe politique sont parmi les points faibles chez Cox qui risquent le plus d'attirer la critique. Car enfin de compte, l'intersubjectivité reste quelque peu partielle si l'on ne tient pas compte des classes nationales des autres pays. Chez Gramsci le tout se passait entre deux classes, Cox n'a pas le luxe de cette simplicité et devrait expliquer comment une hégémonie peut se propager chez tant d'acteurs, par quel procédé. De plus de par sa place sociale, le groupe politique dirigeant forme une sorte de *stande* particulièrement importante et influente tant au niveau empirique que théorique et aurait dû être analysé comme tel. Pourtant les lacunes en sont de degré plutôt que de qualité et donc jusqu'ici la théorie reste organique mais elle a bien l'air d'ignorer quelques organes!

L'État représente pour Cox, un canalisateur de l'hégémonie à l'interne tout comme à l'externe. Pourtant l'État est aussi dans sa forme un résultat de l'hégémonie. En effet, la forme de l'État et son rôle se définissent en accord avec le mode de relations sociales de production et l'ordre mondial qui seront en vigueur. On comprend donc qu'avec une hégémonie axée sur la promotion de la globalisation, l'État se fasse le promoteur du courant. Pourtant, selon l'ontologie de Cox, l'État et ses différentes dimensions sont aussi déterminants que déterminés. Les dimensions de l'État sont tout aussi forgées par le mode de relations sociales de production qu'elles ne le forgent.⁶¹ Donc puisque

⁶⁰ Voir Fred Block, *Revising State Theory — Essays in Politics and Post-Industrialism*, Philadelphia, Temple University Press, 1987

⁶¹ Robert Cox, *Production, Power and World Order*, p. 103

Cox définit l'État, tout comme Gramsci, d'une façon fonctionnelle, il se refuse à n'y voir qu'un ensemble d'institutions, de ministères, d'organismes etc... L'État est d'abord et avant tout une réalité à la fois subjective, objective et institutionnelle. L'État, c'est à dire l'État hégémonique, reste une sorte d'idée (et d'institution et de réalité matérielle) qui gère l'ordre mondial comme l'État chez Gramsci gérait le bloc historique.

L'État c'est aussi des idées et un rôle social qui passe par l'incarnation matérielle et idéale qu'il est de l'hégémonie. L'État que conçoit Cox est radicalement dé-réifié en le comprenant au travers du schéma ontologique facteurs objectifs - facteurs subjectifs - formes institutionnelles. Car la tendance que Gramsci notait au sujet de l'étatisation de la société civile (voir p.52), Cox la note et la considère comme partie de la fonction de régulateur de la dite société afin de maintenir pour le compte de la classe dominante l'hégémonie et le bloc historique qui en découle.⁶² Même le concept de «raison d'État», une façon de concevoir et d'exercer le pouvoir politique que l'école néoréaliste considère le plus souvent comme éternelle, fait partie de la dimension subjective et est sujette à la dynamique historique des modes de relations sociales de production. Un nouveau bloc historique pourrait très bien amener une nouvelle raison d'État.⁶³

Cox met donc beaucoup plus l'accent sur le rôle de l'État au niveau socio-historique que sur son contenu (ou forme) puisque la forme est d'abord et avant tout une particularité historique influençant peu la place théorique de l'État face au reste du bloc historique. Tout ceci, se fait au travers de ses organismes administratifs, coercitifs et judiciaires. Mais aussi au travers de son rôle de créateur de consensus par le système d'éducation, de formation idéologique, d'information médiatique

⁶² Voir Robert Cox, «Chapter Five: The Coming of the Liberal Order», *Production, Power and World Order*, p. 111-150 et Cox, Robert, «Gramsci, hegemony and international relations: an essay in method», *Gramsci, Historical Materialism and International Relations*, (éd. Par »S. Gill), p. 51

⁶³ Robert Cox, *Ibid.*, 1987, p. 409-410

etc...⁶⁴, le rôle des intellectuels, tel que définit par Gramsci, y serait donc particulièrement important.

Pourtant le tout ne doit pas être compris comme de l'instrumentalisme, mais bien comme partie de l'hégémonie en action.⁶⁵ Hégémonie n'implique donc pas instrumentalisme, au contraire Cox ne montre aucune ambiguïté sur le fait que le concept d'hégémonie implique une autonomie de l'État:

«Third, class conflict in the formation of new historic blocs can lead either toward states that are autonomous in relation to civil society or toward states that are the mere instrument of divergent social forces; with regard to the former, the autonomous state may rest on a hegemonic society, or it may bind together a society in which no hegemony has been achieved.»⁶⁶

L'instrumentalisme postule l'État comme étant l'instrument direct de la classe dominante, Cox préfère suivre la vision organique gramscienne qui rappelle le concept d'affinité de Weber. Toute cette idée gramscienne du devenir de l'histoire et de l'objectivation de la réalité que reprend Cox démontre que l'auteur suit un certain courant hégélien qui a donné naissance à Marx et Gramsci. L'analyse de Cox est donc, comme chez Gramsci, une analyse socio-historique basée sur les classes sociales formant et déformant la réalité dans une perspective historique et où le savoir est une construction du sujet, à la Kant, mais surtout une construction sociale intersubjective.

Le concept de mode de relations sociales de production peut, comme nous l'a démontré le concept coxien d'hégémonie, être internationalisé, ou globalisé, et devenir un ordre mondial. Un ordre mondial, la dynamique mondiale selon notre auteur, est donc un mode de relations sociales de production au niveau mondial. Tout comme le mode de relations sociales de production est basé sur

⁶⁴ Robert Cox, *Production, Power and World Order*, p. 409

⁶⁵ «The state cannot be considered as merely the direct instrument of a dominant class. The state is an arena of class struggle, but it also comes, especially during periods of relative stability in class struggle, to embody certain general principles bearing on the regulation of production that act as a constraint on class interests narrowly conceived.» *Ibid.*, p. 19 Notons que F. Block présente une des manières dont la chose peut se produire dans son recueil *Revising State Theory - essays in politics and post-industrialism*. La vision coxienne de l'État devrait pouvoir assez facilement adapter la vision blokienne qui est elle aussi à base sociale et tourne autour du mode de production.

⁶⁶ Robert Cox, *Op. Cit.*, p. 148 [Dans la dernière proposition, Cox réfère au concept gramscien de «césarisme» qu'il a repris.]

une classe hégémonique, l'ordre mondial est basé sur une classe hégémonique mais aussi sur un État hégémonique. L'ordre mondial est lui aussi dé-réifié au travers des trois dimensions: objective (forces étatiques, forces sociales...), subjective (conscience de classe, conscience du monde...) et institutionnelle (institutions internationales, finances internationales, organismes etc...). L'ordre mondial n'est donc pas vraiment un niveau d'un mode de relations sociales de production, mais bien l'équivalent mondial d'un mode de relations sociales de production, concept avant tout de nature nationale.

Notons qu'avec une telle vision de l'ordre mondial, du mode de relations sociales de production et de l'hégémonie, l'approche de Cox reste non seulement très sociale mais aussi très gramscienne. En ce sens, bien qu'il y fait allusion sans directement les utiliser, les concepts de guerre de position et de guerre de mouvement restent d'actualité chez Cox qui prétend que la lutte pour un nouveau bloc historique et un nouveau mode de relations sociales de production peut plus facilement se faire dans le monde des idées, dans la sphère subjective d'où il est possible de passer ensuite aux autres dimensions.⁶⁷ Il serait aussi utile de noter que Cox retient l'analyse gramscienne du césarisme et même se permet de l'adapter pour pouvoir aussi l'utiliser dans le cadre des relations internationales lorsqu'il n'y a pas d'ordre mondial basé sur un mode de relations sociales de production. Selon la perspective coxienne, la classe sociale internationalisée pourrait bien sûr perdre son monopole quant à la formation hégémonique mais cela ne doit pas nécessairement être lié au déclin ou non de l'État hégémonique car il serait possible que la classe internationale ait déjà modelé le monde à son image afin de pouvoir garder sa place prépondérante sans l'aide de l'État originel. La question qui se pose alors est à savoir si une contre-hégémonie devrait-elle aussi être au niveau de l'international. De

⁶⁷ Robert Cox, «Dialectique de l'économie-monde en fin de siècle», Revue Études internationales, Vol. 21, No. 4 (décembre), 1990, p. 700-703

toutes façons, en cas de déclin de l'hégémonie, il peut alors y avoir un césarisme sans césar ou avec plusieurs césars régionaux (on n'a qu'à penser à la deuxième guerre mondiale où le «problème» dut être réglé sur les champs de batailles), mais le résultat serait le même qu'au niveau domestique: «la cristallisation des contradictions non-résolues».⁶⁸ C'est à dire l'impasse entre une hégémonie déclinante encore forte et une contre-hégémonie montante incapable de prendre le pouvoir. Nous nous retrouvons en plein dans le problème principal de Keohane: les régimes.

ROBERT KEOHANE

PRÉSENTATION:

Robert Keohane, une des figures de proue des théoriciens des relations internationales des États-Unis, fait tourner sa vision des relations internationales autour du concept de «régime». Les régimes constituent la représentation idéale de l'action étatique au niveau international au travers de principes, normes et règles établies pour un certain domaine des relations internationales.⁶⁹ Pourtant, les régimes sont des variables dépendantes dans l'analyse à laquelle se porte Keohane et elles dépendent de son concept carrefour qui est la structure. Car en effet, celui-ci accepte et suit la base de l'école néoréaliste telle qu'il la définit lui-même: 1-les États (sens large d'unité politique suprême) sont les acteurs les plus importants en relations internationales, 2-les États sont des acteurs unitaires

⁶⁸ Robert Cox, *Production, Power and World Order*, p. 273 et 285 (notre traduction: «the freezing of unresolved contradictions»)

⁶⁹ Keohane définit les régimes comme étant: «sets of implicit or explicit principles, norms, rules and decision making procedures around which actors' expectation converge in a given area of international relations. Principles are beliefs of fact, causation, and rectitude. Norms are standards of behavior in terms of rights and obligation. Rules are specific prescriptions or proscription for action. Decision-making procedures are prevailing practices for making and implementing collective choice.» Dans Stephen Krasner, «Structural causes and regime consequences: regimes as intervening variables», *International Regimes*, (éd. Par S. Krasner), Ithaca, Cornell University Press, 1983, p. 2 Cité dans Keohane Robert, *After Hegemony*, p. 57

rationnels, 3-les États recherchent d'abord et avant tout le pouvoir (compris en tant qu'influence et/ou ressources) et 4-l'analyse suit une approche systémique dans une perspective structuraliste.⁷⁰ En ce sens, les États sont des postulats pérennisés, et réifiés, car la structure ne change jamais. La structure elle-même est définie par: 1-la constance de l'anarchie, 2-les acteurs (États) à fonctions similaires dans la structure et 3-la distribution des capacités entre les acteurs. Seul le système, définis en tant que rapport de forces inter-étatiques (c'est à dire en tant que représentation du troisième élément de la structure), peut historiquement varier.⁷¹ Le système, c'est donc la forme historique de la structure; les éléments internes, tels les acteurs, n'y ont pas vraiment un beau rôle central.

«Any theory will, of course, take into account the distinctive characteristics of actors as well as of the system itself. But a systemic theory regards these internal attributes as constants rather than as variables. The variables of a systemic theory are *situational*: they refer to the location of each actor relative to the others.»⁷²

Dans cette perspective, l'action étatique est très déterminée par le système, c'est à dire par la forme historique de la structure. La particularité historique de la structure étant la distribution des capacités entre les acteurs à un moment donné (le système). Donc on a comme variable indépendante le système et comme variable dépendante les actions étatiques (mais non les États qui sont des postulats). Avec cette approche, il est important de comprendre que l'on se retrouve dans une analyse basée sur l'unité de l'acteur et sur la raison instrumentale (appelée économique par Keohane), c'est à dire la raison comme instrument de l'acteur qui est défini avant tout comme acteur égoïste suivant la tradition libérale de l'individualisme possessif. L'analyse de Keohane suit donc aussi de très près les prémisses du libéralisme classique, de son atomisme et de la séparation du politique et du social.

⁷⁰ Robert Keohane, «Theory of World Politics: Structural Realism and Beyond», *Neorealism and its Critics*, (éd. par R. Keohane), New-York, Columbia University Press, 1986, p. 164-165

⁷¹ *Ibid.*, p. 166

⁷² Robert Keohane, *After Hegemony*, p. 25

Pourtant Keohane s'éloigne des néoréalistes quand vient le temps de théoriser l'action étatique au niveau empirique car, tout comme Cox, il ne considère pas lui non plus l'hégémonie comme étant un pur rapport de force. L'hégémonie, pour notre auteur, repose sur une coopération asymétrique où l'État hégémonique reçoit les avantages dus à son rôle mais en échange est responsable de l'établissement de règles (tacites ou non) servant à mettre de l'ordre dans l'arène internationale. Lequel ordre doit, au moins en partie, avantager d'autres États qui y trouveront aussi leur compte.⁷³ Sinon il s'agirait naturellement d'un pur rapport de force.

Pourtant, malgré la dynamique gramscienne du concept, Keohane reprend aussi en général les caractéristiques réalistes du concept d'hégémonie, un État prépondérant sur les autres, qu'il applique à l'idée réifiée d'un État et se comprend en tant que force pure. L'État hégémonique est donc l'État qui a la capacité et la volonté d'établir les règles du jeu international:

«Unlike the crude basic force model, a refined version of hegemonic stability theory does not assert an automatic link between power and leadership. Hegemony is defined as a situation in which "one state is powerful enough to maintain the essential rules governing interstate relations and willing to do so".»⁷⁴

Pourtant Keohane donne une interactivité au concept d'hégémonie même si celui-ci se produit entre États réifiés. L'hégémonie keohane sous-entend donc la même dynamique de consentement et coercition. Il est significatif aussi de noter la différence que fait Keohane entre une hégémonie passive où l'État hégémonique est un peu comme le Dieu horloger de Voltaire qui n'interfère pas dans le fonctionnement du système qu'il a établi à son image et une hégémonie active où l'État hégémonique

⁷³ Robert Keohane, *After Hegemony*, p. 46

⁷⁴ *Ibid.*, p. 34-35

se doit d'intervenir afin de garder la machine en bon fonctionnement.⁷⁵ Une hégémonie active étant bien entendu signe d'un affaiblissement. Keohane subtilise un peu la façon dont se manifeste l'hégémonie en lui donnant une dynamique à forme intersubjective, mais l'auteur garde néanmoins les prémisses premières de l'hégémonie néoréaliste en tant que force pure appliquée par un acteur rationnel, égoïste et unitaire.

Ce niveau de coopération entre États, que l'hégémonie peut faciliter, est de plus en plus nécessaire à cause de l'interdépendance complexe au niveau international, surtout sur l'aspect économique où chaque État est dépendant d'une multitude d'autres quant à certains aspects de sa place dans la structure. Au lieu de se retrouver avec des dépendances plus classiques, c'est à dire bilatérales, l'on se retrouve avec des dépendances multilatérales. Il est donc de plus en plus important dans ce contexte très compliqué d'établir des règles de conduite, c'est à dire des possibilités de prévoyance. On voit donc ici une définition de l'hégémonie qui suit la dynamique gramscienne et, à un niveau général, la fonction que lui attribue Cox. L'hégémonie a donc comme résultat de créer un ordre mondial, c'est à dire un système international avec certains rapports de force particuliers et des règles d'action vues comme un compromis et acceptées par la grande majorité des acteurs, surtout «ceux qui comptent» car un système (forme particulière et historique de la structure) est défini d'abord et avant tout par ses éléments les plus importants (c'est à dire les grandes puissances et plus spécifiquement les superpuissances lorsqu'il y en a) et l'ordre mondial résultant d'une hégémonie est de surcroît instauré (cela va de soi) uniquement par un État hégémonique; c'est à dire l'État hégémonique.

⁷⁵ Robert Keohane, *After Hegemony*, p. 142

Il est pourtant vrai que l'hégémonie, une situation qui n'est ni nécessaire ni suffisante afin que s'établisse une attitude de coopération entre États égoïstes, facilite, par son côté stabilisateur, de beaucoup la création d'une telle attitude préalable à la création de régimes.⁷⁶ Ces régimes, sur lesquels quand tout est pour le mieux repose la dynamique mondiale, auront pour effet de renforcer le rôle hégémonique de l'État concerné car les régimes établis pendant une hégémonie seront à «l'image» de l'État hégémonique qui sera l'acteur qui s'impliquera le plus, de par sa place dans le système, dans leur création. Les régimes établis lors d'une période hégémonique sont donc une ceinture de sécurité pour le statut hégémonique et les intérêts particuliers de l'État principal du système. Il ne faut pourtant pas oublier le caractère de compromis du concept de régime. Il est cependant important de noter que l'hégémonie peut par elle-même jouer de façon moins institutionnelle plus ou moins le même rôle qu'un ensemble de régimes puisque l'ordre mondial peut très bien être établi par des mesures *ad hoc* de l'État hégémonique sans que celui-ci doive établir de régimes. Les régimes seront pourtant préférés à cause de l'avantage implicite qu'ils accordent à l'État hégémonique, garant de leur efficacité, mais aussi à cause de la capacité d'arriver à des accords politiquement moins coûteux en ressources et en influence que les actions *ad hoc*. La capacité d'organiser des régimes avec des règles d'action permet aussi aux États de pouvoir effectuer une certaine planification et de mettre de l'ordre dans leurs politiques étrangères et internationales grâce à une capacité accrue de prévision.⁷⁷ Les régimes permettent donc de coordonner les politiques des acteurs, entre autre par un flux d'information, afin que tous y trouvent leur intérêt, le risque des jeux à somme zéro est ainsi réduit.

⁷⁶ Robert Keohane, *After Hegemony*, p. 31-32

⁷⁷ *Ibid.*, p. 88 et 146

Le lien entre les concepts d'hégémonie et de régime n'en est pas un qui se veut nécessaire, ils ne dépendent pas l'un de l'autre malgré leurs possibles interactions «naturelles». Car de la même façon qu'il peut y avoir un État hégémonique qui puisse garantir les règles du jeu international d'une façon *ad hoc*, il se peut aussi qu'on se retrouve avec des régimes sans qu'il ait nécessité d'avoir un État hégémonique. Soit parce que les régimes établis pendant une période hégémonique ont survécu à sa disparition, soit, mais c'est moins probable, parce qu'un assez grand nombre d'États se sont entendus pour établir des régimes sans qu'il n'y ait eu besoin d'un État hégémonique qui puisse plus ou moins imposer des régimes à son image. En fait, l'hégémonie peut être un substitut aux régimes et vice-versa.⁷⁸ Surtout que, l'hégémonie n'est ni nécessaire ni suffisante pour l'établissement d'un régime, bien que l'existence d'un État hégémonique facilite de beaucoup la création de celui-ci.⁷⁹ D'ailleurs, de par le fait que les régimes se créent plus difficilement qu'ils ne se maintiennent⁸⁰, les États accorderont une assez grande priorité au maintien des régimes plutôt que de risquer de tomber dans l'anarchie du *ad hoc*, surtout s'il n'y a pas d'État hégémonique qui rend le *ad hoc* plus stable. D'ailleurs, au niveau de l'école de pensée des relations internationales, même si Keohane accepte les prémisses néoréalistes il serait pourtant plus juste de le qualifier de néo-institutionnaliste réaliste de par l'accent qu'il met sur les institutions si nécessaires à l'utilisation de son concept de régime.⁸¹

⁷⁸ Robert Keohane, *After Hegemony*, p. 15

⁷⁹ *Ibid.*, p. 31

⁸⁰ La condition dans les deux cas est une coopération déjà établie et un intérêt commun. Le fait que le régime existe déjà prouve qu'on est en présence de ces deux éléments qu'il serait ardu de reconstruire. Il s'agit-là en quelque sorte d'une théorie de la socialisation des États dans une perspective d'acteurs égoïstes. Voir *Ibid.*, p.100-102

⁸¹ Lui-même préfère «néo-institutionnaliste libéral». L'expression proposé par cette recherche devrait pourtant mieux saisir la réalité.

COMMENTAIRES:

Certains points méritent pourtant une attention plus critique si l'on veut mieux comprendre pourquoi il nous sera difficile de considérer Keohane comme purement gramscien. Pour ce qui est de l'hégémonie, Keohane adopte une dynamique de fonctionnement (rapport entre acteurs) qui dans sa forme suit d'assez près celle de Gramsci et de Cox. Le *hic*, c'est que le contenu de cette dynamique est complètement différent en ce sens que le concept ne se rattache qu'à une idée réifiée de l'État. Aussi, le concept est séparé de toute base sociale et même la dynamique est structurée en plusieurs facettes puisque Keohane parle d'hégémonie idéologique lorsqu'il discute de l'hégémonie gramscienne. Ceci à l'air de sous-entendre que l'hégémonie idéologique n'est qu'un instrument de l'hégémonie en soi, ce n'est donc pas là une théorie de l'unité! Hégémonie en soi, mais aussi pour soi, puisque celle-ci n'est donc pas une action mais un état; et un État!

Même s'il est vrai que le concept d'hégémonie, coeur et point de départ de notre travail, est abordé différemment par nos trois auteurs, Keohane se démarque encore plus clairement. Les différences entre Cox et Gramsci sont surtout dues au fait que Cox a dû adapter certains concepts gramsciens dans son étude de la globalisation et de l'hégémonie afin qu'ils soient compatibles avec les relations internationales et son concept de mode de relations sociales de production en trois dimensions. Malgré tout le coeur sémantique reste le même puisque l'hégémonie est une action constructrice et objectiviste de la réalité sociale que ce soit au niveau national ou international. La base sur laquelle repose le concept chez ces deux auteurs est, sans contestations possibles, une base intersubjective qui rejette l'objectivité d'une particularité historique et la considère plutôt comme une construction sociale basée sur des intérêts de classes ou de groupes sociaux. En fait, toute objectivité

est une subjectivité historique.⁸² La réalité n'est pas donnée mais construite. Il en est tout autrement pour Keohane qui prend une approche objective et considère l'hégémonie comme un fait donné, un état objectif. Le côté interactif de l'hégémonie n'est pas une construction de la réalité sociale puisque l'étude des relations internationales n'est pas vraiment une étude sociale basée sur la liberté humaine mais une étude positive et systémique. Le côté interactif doit donc plutôt être vu comme une action de sujet à objet mais où l'objet peut à son tour être sujet. Ceci permet une définition de l'hégémonie suivant la dynamique gramscienne de coercition et de consentement tout en gardant la prémisse d'États réifiés et égoïstes. Donc bien que Cox et Keohane aient des définitions de l'État hégémonique qui se ressemblent fortement, de même qu'un État hégémonique qui est le même (les États-Unis), les bases théoriques des définitions sont radicalement différentes.

Au travers de la dynamique de fonctionnement interactive du concept d'hégémonie en tant que compromis devant satisfaire la puissance hégémonique tout comme les autres acteurs afin qu'il y ait des règles du jeu stables, connues et acceptées de tous, Keohane suit une perspective assez gramscienne. Pourtant il s'agit de remarquer que Keohane qualifie l'hégémonie à la Gramsci d'hégémonie idéologique.⁸³ Ceci implique qu'il ne conçoit pas l'hégémonie comme action, mais bien comme situation, c'est à dire comme état (dans le sens d'être). L'hégémonie possède donc des caractéristiques idéelles plutôt que d'être aussi une action idéelle. On se retrouve donc quand même assez prêt de l'hégémonie comme pure incarnation de force, par contre l'on rajoute à cela une interaction des consciences étatiques, ce qui permet de développer le concept de régime. En fait, le concept de régime peut être considéré comme une variable intermédiaire entre l'action étatique (variable dépendante) et la structure internationale (variable indépendante).

⁸² Antonio Gramsci, *Cahiers de prison*, Vol. 2, p. 359

⁸³ Robert Keohane, *After Hegemony*, p. 39

«From a theoretical standpoint, regimes can be viewed as intermediate factors, or "intervening variables," between fundamental characteristics of world politics such as the international distribution of power on the one hand and the behaviour of states and nonstate actors such as multinational corporations on the other.»⁸⁴

Une variable qui dans un contexte particulier est susceptible de filtrer l'action étatique dans une perspective analytique systémiste. Les régimes ayant leur formes dépendent de la forme du système en vigueur, l'action étatique au travers des régimes reste donc systémiquement déterminée. Cette variable n'est néanmoins pas nécessaire car il est tout à fait possible qu'elle soit ou bien remplacée par de l'hégémonie sans régime, ou bien qu'elle soit carrément absente dans lequel cas l'on retombe dans l'anarchie.

Il est aussi très significatif de remarquer que Keohane n'a pas de place dans sa vision des relations internationales ni pour les classes sociales ni pour les groupes sociaux alors que Cox leur en trouvait une de première importance malgré que quelque questionnements surgissent face à leur fonctionnement dans la théorie. Tout au plus il accorde une importance formelle aux institutions internationales (dans une perspectives réaliste) et aux firmes multinationales (qu'il oublie bien vite). Ceci est tout naturellement dû à la réification et à l'hypostasie qu'il fait de l'État qui même si elles ne sont pas aussi radicales que chez des néoréalistes plus «traditionnels», sont quand même assez fortes pour empêcher qu'on n'ouvre de façon efficace la «boite noire» qu'est l'État. Ses expressions tel «canaux multiples de contact entre les sociétés»⁸⁵ indiquent que tout rapport social au travers de l'État doit être compris comme étant entre États. L'État serait donc le dénominateur commun des sociétés qui communiquent entre elles au travers de cette instance de la réalité.

⁸⁴ Robert Keohane, *After Hegemony*, p. 64

⁸⁵ Robert Keohane, «Theory of World Politics: Structural Realism and Beyond», *Neorealism and its Critics*, (éd. Par R. Keohane), p. 197 (notre traduction: «Multiple channels of contact among societies»)

Là encore on se retrouve avec deux approches différentes avec Cox/Gramsci d'un côté et Keohane de l'autre. La place des classes sociales est probablement la partie où il est le plus facile de voir et d'évaluer le côté intersubjectif des auteurs étudiés. Alors que Cox et Gramsci essaient de baser leur vision du monde sur une base sociale qui soutend à une intersubjectivité, Keohane prend une approche positiviste réifiante qui exclut la base sociale des États et l'approche intersubjective. En ignorant complètement de sa vision la réalité sociale, Keohane est obligé, s'il veut garder une mécanique intersubjective, de postuler son interaction dans l'hégémonie au travers d'États réifiés et dé-socialisés; il se doit en quelque sorte de concevoir une «interobjectivité». C'est à dire un mécanisme d'intersubjectivité sans sujets mais avec, et entre, des objets. Les implications de ce fait particulier seront analysées plus loin dans la synthèse. Pour le moment il convient surtout d'avoir identifié le fait que Cox et Gramsci ont tous deux une approche qui est une analyse à la fois sociale et dynamique (l'hégémonie de classe étant un concept historique) basée sur une perspective intersubjective d'identité et de construction sociale et collective de la réalité. Keohane lui prend une approche «interobjective» qui est le résultat d'un mélange de réification et de raison instrumentale d'acteur égoïste; raison instrumentale affectée au concept réifié de l'État. C'est en mettant l'accent sur le côté rationnel de l'acteur que Keohane est capable de concevoir une «société» d'objets (d'États)! Surtout, la comparaison sur le rôle des classes sociales fait ressortir un point primordial. Gramsci, tout comme Cox, met un effort particulier à dé-réfier la réalité et à lui donner une base sociale matérielle, et donc humaine et non aliénée en soi. Cette entreprise, les deux auteurs ne peuvent l'accomplir qu'à travers une approche intersubjective basée sur les collectivités sociales.⁸⁶ Keohane s'écarte donc radicalement de l'esprit gramscien de recherche en adoptant une attitude cartésienne et

⁸⁶ Une alternative serait l'intersubjectivité basée sur l'individu, tel «l'expressivisme» rousseauiste ou sartrien. Mais il s'agit là d'une autre histoire. Il est d'ailleurs peu probable que l'expressivisme puisse être adapté à un projet politique collectif. Rousseau l'a reconnu en adoptant par la suite une perspective d'humanisme civique. Pour une critique de Sartre à ce sujet, voir: Raymond Aron, Marxismes imaginaires, Paris, Gallimard (Coll. Idées), 1970

positiviste qui est un anathème à une vision sociale de la réalité (notons que le côté matérialiste peut encore très bien survivre dans une perspective positiviste et cartésienne; ces perspectives ne mènent pas nécessairement à l'idéalisme bien que ce soit assez souvent le cas jusqu'à un certain degré).

Les régimes pour Keohane sont des arrangements entre États dans des domaines particuliers des relations internationales afin d'établir des règles de conduite. Les régimes peuvent être soit un complément, soit une alternative à l'hégémonie. Ce qui est important à retenir, c'est que les régimes ne sont pas la base profonde des relations internationales, ce poste revient au concept de structure⁸⁷ qui est l'arrangement du système international (tel que définis aux pages 74-75). En ce sens, il y a une réalité autre que celle sur laquelle on établit la perspective des régimes. Il y a une sorte de réalité métathéorique autre que celle sur laquelle sont directement basées les «relations» internationales. Cette réalité structurelle externe à l'action des acteurs n'en est pas moins déterminante pour le devenir de la réalité du système. Plutôt que de baser l'action étatique sur les acteurs, on la base sur le système et c'est ainsi que l'on explique le comportement des acteurs. Dans ce sens, les régimes sont une variable intermédiaire entre structure indépendante et États dépendants. Les régimes, ou l'hégémonie qui peut remplir par elle-même le même rôle mais de façon moins efficace, servent donc à filtrer l'action déterminante de la structure sur les acteurs en plaçant les acteurs dans une position où la connaissance du système sera plus facile et donc les décisions raisonnables plus fréquentes. Cela est particulièrement utile dans un monde de plus en plus complexe et interdépendant. Il faut aussi ajouter que les régimes ne sont pas une caractéristique nécessaire du système puisqu'il est possible de n'avoir que de l'hégémonie ou même ni hégémonie, ni régime, dans ce cas l'on retombe dans l'anarchie classique.

⁸⁷ Notons que certains théoriciens structuralistes ont remarqué la lourdeur de leur approche et le peu de place laissée à l'action humaine. Pour remédier à ce problème, certains proposent une reformulation radicale du structuralisme qui laisserait de la place à la liberté des acteurs. Voir Alexander Wend, «The Agent-Structure Problem in International Relation Theory», *International Organization*, Vol. 41, NO. 3 (Summer), 1987, p. 335-370

Quant à l'État, suivant les prémisses néoréalistes, Keohane le réifie tout en ne prenant pas la peine de le définir. En effet, l'État chez Keohane est un postulat inviolable qu'il n'est pas nécessaire de définir. Il est donc très raisonnable de penser que Keohane reprend l'idée classique de l'État comme des institutions etc...; l'État comme le centre du politique qui peut être analysé séparément de sa base sociale (d'ailleurs non reconnue). Il n'est donc pas surprenant que Keohane ne donne pas une définition fonctionnelle de l'État⁸⁸ mais a l'air de donner à l'État une place d'acteur en soi; qui plus est d'acteur rationnel (selon une raison instrumentale mais non pratique) et égoïste. Il réifie donc l'État en le transformant en une «chose» et de surcroît il l'hypostasie en lui donnant vie et conscience. Ceci éliminant bien entendu une étude de l'action étatique de par les composantes sociales de l'État, Keohane est obligé de suivre le courant néoréaliste de l'analyse systémique.⁸⁹ Ceci implique que l'État hégémonique «subit» son hégémonie qui orientera ses actions. On se retrouve donc avec un État réifié mais dont l'action est une variable dépendante.⁹⁰

L'approche très conditionnelle de Keohane est due aux limites qu'il a volontairement fixées à son étude. Keohane ne prétend expliquer que le fonctionnement du système international entre pays occidentaux développés et dans la période d'après la deuxième guerre mondiale. Un programme très réaliste! Dans ce sens Keohane reconnaît lui même que l'on ne peut inférer son étude à une théorie universelle des relations internationales. Pourtant, il est important de noter que Keohane se place dans la tradition positiviste et cartésienne des sciences sociales de par le fait des nombreuses réifications qu'il fait de l'État et son utilisation des concepts de système et de structure en tant que dépositaires de lois positives et pérennes. Et nous avons aussi vu en quoi son utilisation quelque peu

⁸⁸ En fait, il ne donne aucune définition formelle de ce qu'est un État. Ceci est révélateur d'une approche à tendance réaliste ne considérant pas comme nécessaire de donner des définitions de l'État, entité immédiatement saisissable et évidente en soi.

⁸⁹ Voir Robert Keohane, «Theory of World Politics: Structural Realism and Beyond», *Neorealism and its Critics*, (éd. Par R. Keohane), p. 165-166

⁹⁰ Pour être complètement juste avec Keohane, et les néoréalistes, il faut spécifier que celui-ci admet l'existence d'un effet de l'État sur le système. Quoique cela dépende quand même de l'importance systémique de l'État en question!

particulière du concept d'hégémonie nous place face à un embarras quant à sa gramscienneté qui doit lui être refusé malgré un bel effort.

MISE EN PARALLÈLE

Nous présentons ici des tableaux parallèles des principaux éléments théoriques que nous avons recueillis chez Cox et Keohane. Ce tableau se veut d'abord et avant tout comparatif. Il s'agit de noter les principales caractéristiques des concepts les plus importants de nos deux auteurs. Ce tableau servira de point de repère pour les éléments centraux servant à vérifier jusqu'à quels points les concepts d'hégémonie de Cox et de Keohane sont vraiment gramscien et donc intersubjectifs. Une analyse plus déductive suivra au chapitre de synthèse.

<u>COX</u>	<u>KEOHANE</u>
<u>concept carrefour</u>	<u>concept carrefour</u>
<p>♦ Le centre théorique chez Cox est le mode de relations sociales de production. C'est le concept «carrefour» à l'intérieur duquel se croisent tous les autres et où ils se coordonnent. Il est la base conceptuelle englobant la réalité, synthèse des multiples rapports sociaux. En ce sens le concept de mode de relations sociales de production est l'héritier du concept gramscien de Bloc historique. L'histoire est en fait une succession de modes de relations sociales de production.</p>	<p>♦ Le centre théorique chez Keohane est la structure du système international. Cette structure est la base déterminante de la réalité internationale et est donc par conséquent un postulat. Bien que les rapports de forces peuvent varier à l'intérieur de la structure, donnant ainsi la possibilité à plusieurs systèmes d'émerger, la structure, quant à elle, pérenne. Elle n'est pas une mesure de la réalité internationale, elle est la réalité internationale.</p>

<p style="text-align: center;"><u>dynamique mondiale</u></p> <p>◆ Un mode de relations sociales de production internationalisé donne lieu à un ordre mondial, véritable forme internationale du mode de relations sociales de production de l'État hégémonique. De la même façon qu'un mode de relations sociales de production repose sur une classe et un moyen de production dominant, un ordre mondial repose sur un État dominant et un mode international de production et d'échanges dominant.</p>	<p style="text-align: center;"><u>dynamique mondiale</u></p> <p>◆ Tandis que la structure pérenne, la distribution des capacités entre acteurs peut varier ce qui implique que l'histoire est une suite de différents systèmes internationaux pouvant être basés soit sur l'anarchie, l'hégémonie pure et simple d'un État dominant ou sur un ensemble de régimes impliquant une coopération entre États où les États secondaires acceptent le statu-quo garantissant la prépondérance de l'État hégémonique dans un cadre qui leurs confèrent à eux aussi certains avantages.</p>
<p style="text-align: center;"><u>l'état</u></p> <p>◆ L'État pour Cox est d'abord et avant tout défini d'une façon fonctionnelle de par les rôles qu'il joue dans l'établissement et la gestion de modes de relations sociales de production nationaux et internationaux. L'État n'est donc compris qu'organiquement en relation avec l'ensemble de la réalité.</p>	<p style="text-align: center;"><u>l'état</u></p> <p>◆ Pour Keohane, l'État semble être l'ensemble des institutions gouvernementales et administratives. L'État tel que compris au sens commun et qu'il ne juge pas vraiment utile de définir considérant qu'il s'agit d'une chose qui va de soi. L'État est donc une sorte de prémisses innées immédiatement saisissables.</p>
<p style="text-align: center;"><u>classes sociales</u></p> <p>◆ Les classes sociales ont une place primordiale dans la pensée Coxienne. En effet, elles sont les sources d'hégémonies et de contre-hégémonies. Ce qui est hégémonique, c'est une classe qui au travers de sa position privilégiée face aux moyens objectifs (moyens de productions) et subjectifs (institutions, intellectuels) crée un monde à son image.</p>	<p style="text-align: center;"><u>classes sociales</u></p> <p>◆ Les classes sociales n'ont aucun rôle fonctionnel ou autre digne d'être mentionnés par l'auteur.</p>

<u>L'hégémonie</u>	<u>L'hégémonie</u>
<p>◆ Le concept d'hégémonie est en fait l'unité du mode de relations sociales de production dominant en action. Il représente l'objectivation par une classe sociale dominante et par l'État dominant correspondant, au travers de leurs actions matérielles et intellectuelles, de leur position privilégiée dans la structure sociale nationale et au niveau international de leur place privilégiée. L'hégémonie est donc l'outil historique de construction des modes de relations sociales de production .</p>	<p>◆ L'hégémonie est vue comme la domination par la force, mais surtout par consentement, d'un État assez puissant pour prendre le contrôle du système international et assurer un statu-quo qui tout en lui profitant le plus, assure aussi un rattachement de maints autres États avec des intérêts similaires. L'État hégémonique est donc celui qui réussit à faire accepter l'inévitabilité de sa prédominance comme étant la meilleure option. L'hégémonie est donc un pouvoir, une capacité qu'un État possède.</p>

On remarque que en ce qui a trait au concept carrefour, la structure du système internationale chez Keohane est beaucoup plus absolue que le mode de relations sociales de production de Cox qui reste un concept relatif et historique. La structure est représentative d'une loi positive gérant les relations internationales tandis que l'on se souvient que le mode de relations sociales de production est plutôt une variable qui dépend d'actions sociales complexes dans une perspective historique. La dynamique mondiale semble à première vue plus flexible chez Keohane que chez Cox. En effet Cox met surtout l'accent de comment un ordre mondial est construit par un État hégémonique alors que Keohane met l'accent sur la coopération et sur les compromis nécessaires par tous au travers de régimes. L'État hégémonique n'est que le premier parmi ses pairs, un facilitateur pour la construction de régimes gérant le monde au jour le jour. Pourtant avec leurs conceptions de l'État, l'ordre mondial de Cox apparaît maintenant plus riche car l'État de Keohane est un objet en soi qu'il s'agit d'analyser comme postulat tandis que l'État de Cox, constructeur d'ordres mondiaux est une réalité sociale

camouflant des rapports de forces où une classe construit le monde à son image. L'absence des classes sociales dans la pensée de Keohane est à cet égard très révélatrice. Mais c'est encore notre concept central d'hégémonie qui à le dernier mot et qui compte le plus en dernière instance quant à la classification de nos auteurs par rapport au courant intersubjectif. Et c'est là que nous voyons comment pour Cox l'hégémonie reste une action sociale par un État et surtout une classe particulière, c'est aussi l'unité de la réalité en construction au travers de la formation de mode de relations sociales de production. Tandis que pour Keohane, l'hégémonie est plutôt une qualité donnée à un État parmi les autres, c'est une sorte de force pure à la fois matérielle et idéale (dans le sens limité de «persuasive») mais rien de plus.

Une certaine remarque sur la comparaison de l'État s'impose et sera utile par la suite. On se retrouve donc assez clairement en face de deux approches quant à ce qui regarde l'ontologie de l'État. Pour Gramsci et Cox l'État est d'abord et avant tout une fonction, un rôle historique qui ne peut se comprendre qu'à l'intérieur d'un tout plus grand (le bloc historique ou le mode de relations sociales de production). Keohane quand à lui fait de l'État un postulat réifié mais dont l'action est une variable dépendante du système international. Keohane conçoit bien entendu des fonctions pour les États, mais pour l'équilibre de la théorie, l'ontologie étatique est d'abord et avant tout définie d'une façon matérielle relativement passive et détachée de toute base sociale. Alors que l'État keohanien Est, l'État gramscien et coxien serait mieux défini par l'étant, ce qui rapporte à l'agir.⁹¹ Les auteurs suivent donc en ce qui à trait à l'État la même logique que pour leurs concepts respectifs d'hégémonie. L'État pour Keohane peut donc avoir son essence propre même si celle-ci est peu définie par l'auteur. Par contre, pour Cox et Gramsci, l'État est d'abord et avant tout une facette d'une réalité plus grande

⁹¹ Nous empruntons l'idée de être versus étant à Heidegger, un philosophe contemporain de Gramsci. Voir: Martin Heidegger, l'Être et le temps, Paris, Gallimard, 1962

au travers de laquelle il se définit tout en la définissant. Il reflète une partie de cette réalité et une partie du rôle de cette réalité. Il serait donc en quelque sorte plus convenable de parler d'une ontologie (être) de l'État selon Keohane, mais d'une ontique (étant) de l'État selon Cox et Gramsci. Et cette optique peut être inférée à l'entier de leurs théories.

Avec ces éléments en main, nous pouvons maintenant revenir sur notre hypothèse pour tenter de boucler la boucle. Les deux auteurs ont été en quelque sorte confrontés l'un à l'autre et il s'agit maintenant de les confronter à l'hypothèse afin de vérifier leur gramscianeté et de tirer les conclusions qui s'imposeront suite à nos constatations. Comme il fut expliqué dans l'introduction, notre hypothèse n'est pas un absolu, elle est directrice; c'est un guide visant à nous mener à des constatations d'ordre métathéorique. Il est donc en quelque sorte venu le temps de faire des «réflexions».

RÉFLEXIONS

«--DESSINE-MOI UN MOUTON...»⁹²

On arrive donc en fin de parcours devant une situation quelque peu embêtante. L'embêtement ne tient pas au fait que l'hypothèse semble infirmée, cela étant de toutes façons un dénouement tout à fait légitime, il tient plutôt au fait que l'hypothèse semble dépassée par les événements et être à la limite du «hors-sujet»; nous verrons pourquoi dans un instant. Pourtant, cela n'est au fond pas si problématique que ça car ceci lui permettra de mieux accomplir sa tâche originelle «d'hypothèse directrice» devant mener à une autre hypothèse d'intérêt plus général et plus complet. Un dépassement de l'hypothèse est-il en vue? Pour bien continuer, il faudra cependant expliquer pourquoi et comment l'hypothèse de départ se trouve bafouée. La façon de faire sera donc de passer au travers des critères du tableau du chapitre précédent afin d'en tirer des conclusions en rapport avec notre hypothèse et en faire sa vérification.⁹³ Une fois ceci fait, il nous sera possible d'entamer le dépassement mentionné d'une façon plus éclairée.

⁹² Antoine de Saint Exupéry, *Le Petit Prince*, New-York, Harcourt, Brace & World Inc, 1943, p. 6

⁹³ Il est nécessaire de se souvenir que l'hypothèse était ainsi formulée: «Cox et Keohane sont tous deux des représentants d'un courant gnoséologique intersubjectif, remontant en partie jusqu'à Kant, qui se reflète dans leur approche d'étude du domaine des relations internationales, malgré le fait que les deux auteurs appartiennent à deux paradigmes différents. Le lien qui unit ces auteurs au travers du courant intersubjectif est du à leur emprunt, au penseur italien Antonio Gramsci, du concept clé "d'hégémonie" qu'ils ont adapté au domaine des relations internationales et à leur école d'étude respective.»

VÉRIFICATION

COX:

CONCEPT CARREFOUR

Chez Cox, il n'y a pas de vrai problème car Cox et Gramsci peuvent d'une certaine façon être considérés comme frères théoriques, ou plutôt père versus fils! En effet, la plupart des différences notées entre Cox et Gramsci étaient dues au besoins logistiques d'adaptation de la pensée gramscienne par Cox afin de pouvoir l'appliquer au domaine des relations internationales et nous n'avons pas de raisons de croire que l'esprit gramscien d'intersubjectivité s'ouvre plus qu'il ne serait raisonnable. Le concept de mode de relations sociales de production était, il est vrai une autre raison d'adaptation de la pensée gramscienne. Pourtant, au niveau des prémisses de base, le concept de mode de relations sociales de production n'est pas une révolution radicale par rapport au bloc historique. Tout au plus il s'agit d'une évolution, où d'une régression selon nos vues, au niveau des capacités explicatives mais certainement pas d'une révolution théorique. Cox, au travers de son concept de mode de relations sociales de production, suit quand même une perspective intersubjective et matérialiste historique. Les places et rôles de la production, de l'État et de la société civile sont pour ainsi dire les même dans un bloc historique ou dans un mode de relations sociales de production. Pour ce qui est de la partie nationale de sa théorie, Gramsci est littéralement présent, de nombreuses définitions étant d'ailleurs reprises par des citations de Gramsci.

DYNAMIQUE MONDIALE

La dynamique mondiale coxienne de la globalisation ne peut être comparée à Gramsci, cela va de soi. Pourtant il est possible de noter qu'elle ne va pas à l'encontre de l'esprit gramscien, et donc intersubjectif, car il s'agit en fait d'un mode de relations sociales de production internationalisé. C'est un peu comme si Gramsci avait parlé de bloc historique mondial et avait donné à la planète la même logique qu'à un État. Ce que Cox amène, c'est qu'au fond l'anarchie internationale n'est pas si évidente et complète que le paradigme réaliste le conçoit et qu'elle doit être nuancée puisqu'un ordre mondial existe, et même qu'il se renforce par la globalisation, et que celui-ci est géré par les États et les institutions internationales. De plus, en plaçant l'origine de l'ordre mondial dans une logique résidant dans l'État, c'est à dire les «acteurs» plutôt que dans la structure du système, Cox permet de socialiser la construction de cet ordre grâce à l'ontologie de l'État qu'il utilise.

ÉTAT

On remarquera aussi que l'État n'est compris que fonctionnellement et organiquement avec l'ensemble de la réalité d'un mode de relations sociales de production; il est compris au travers d'une ontologie comme il fut précédemment expliqué. Tout comme chez Gramsci, l'État met en forme la société civile. Mais de plus, il sert aussi de conducteur de l'hégémonie au niveau interne et surtout au niveau externe, au travers entre autre d'institutions, d'une façon passive d'opérationnalisation de l'hégémonie internationale sur le plan national ou, pour l'État hégémonique seulement, d'internationalisation de l'hégémonie nationale. Là encore il est difficile de contester l'esprit général gramscien de Cox même si il fut internationalisé.

CLASSES SOCIALES

Certaines adaptations ont même été jusqu'à assez radicalement changer certains concepts comme ceux de classe sociale qui peut maintenant être appliqué dans un contexte international. Une classe sociale internationale aurait été un non sens pour Gramsci à son époque et avec sa vision de l'histoire et du rôle des États. Malgré tout, on ne peut s'empêcher de penser que si il avait dû postuler la possibilité d'une telle classe, il aurait lui aussi fait appel à l'idée d'État hégémonique et d'institutions internationales pour remplacer certain rôle nationaux et aurait internationalisé son concept de bloc historique. Tout cela pour dire qu'il est difficile de voir en quoi l'idée de classe mondiale hégémonique serait anti-gramscienne et que de toute façon elle ne serait certainement pas anti-intersubjective si l'on postule la même dynamique d'objectivation de la réalité au travers d'une sorte de société civile internationale.

HÉGÉMONIE

De plus, et c'est là le plus important en ce qui nous regarde, Cox reprend d'ailleurs le concept d'hégémonie de Gramsci presque mot pour mot même si par la suite il l'infère aux relations internationales. Ce passage à l'international amène certes des questions au niveau notamment de l'articulation précise du rôle des classes sociales nationales sur cette arène élargie. Pourtant la base sociale reste et Cox ne remet jamais en question le fait que l'hégémonie est d'abord et avant tout une pratique de classe servant à objectiver la réalité, à donner une apparence objective à la subjectivité; action interactive par excellence même s'il reste flou sur l'action particulière utilisée. Sous cette forme, le concept révèle donc à la fois le monde comme une interaction sociale entre groupes sociaux et aussi subordonne les rapports à la nature (l'objectif) aux rapports sociaux (le subjectif). S'il ne suit

suit pas la lettre gramscienne, Cox suit néanmoins son esprit et ses fondement généraux avec un zèle peu commun. L'infirmité de l'hypothèse ne vient donc pas de lui mais bien de son collègue Keohane.

KEOHANE:

CONCEPT CARREFOUR

C'est que Keohane, selon notre enquête, ne saurait être considéré intersubjectif puisqu'il adopte une perspective cartésienne, positiviste, structuraliste, réifiante et, il faut ajouter, asociale. Il est donc difficile de prétendre qu'il partage les prémisses du penseur social anti-cartésien et anti-positiviste par excellence qu'est Gramsci. Car sa vision du fait international tient fondamentalement de l'écoïe réaliste, ou plus précisément néoréaliste, avec au centre cette idée réifiée de structure du système international, bien qu'il soit loin de partager tous les points de vue d'une telle approche. Sa vision du système international manque assez nettement de contenu intersubjectif car il ne s'agit que d'objets devant être approchés d'une façon cartésienne, façon à la fois anti-gramscienne et anti-intersubjective. Là où la pensée intersubjective voit des rapports sociaux et des visions de la réalité, Keohane ne voit que des structures et des postulats, comme les États, nécessaires à sa recherche et analysés en tant qu'objets.

DYNAMIQUE MONDIALE

La dynamique mondiale, on se le rappellera, est basée sur le concept de régime qui est un arrangement entre États. Ce concept est à première vue très gramscien de par le côté intersubjectif qui à lieu dans les contacts inter-étatiques. Le *hic*, c'est que les États justement sont des objets et non pas des sujets. Néanmoins, suivant la logique de présentation, cet aspect sera rébordé dans la section sur le critère de la conceptualisation du terme hégémonie. Ici suffit de dire que la dynamique mondiale est formellement gramscienne, selon les écrits de Keohane, et suit une logique nullement en contradiction avec la dynamique d'interaction gramscienne.

ÉTAT

La conception keohanienne de l'État est aussi très révélatrice quand au manque général d'intersubjectivité chez Keohane hors du concept de régime. L'ensemble de sa théorie ne requiers pas une définition de l'État différente de l'approche néoréaliste. En fait, nulle part dans son oeuvre Keohane ne s'attarde vraiment à donner une définition claire de ce qu'est un État, prenant pour acquis, comme les néoréalistes, qu'il s'agit là d'un fait évident en soi. L'État est donc une impression immédiate semblant être (et le mot être est ici important), car il ne nous le dit pas, uniquement l'ensemble des institutions renfermant les pouvoirs publics tel que, et surtout, le gouvernement. Le fait même de ne pas donner à la nature de l'État plus d'attention qu'il ne le fait est d'ailleurs très révélateur d'une assez simpliste réification.

CLASSES SOCIALES

Les classes ou groupes sociaux n'ont même pas de place dans la théorie, ce qui en dit long sur la place accordée par l'auteur aux fondements idéologiques de la réalité internationale et à l'importance de rapports interactifs avec «l'autre». Bien sur, l'idée de régime offre une ouverture vers le social et la construction intersubjective de la réalité; malheureusement cela reste dans un cadre réifiant où l'action est réservée aux États en tant qu'entités existantes en soi à la façon néoréaliste.

HÉGÉMONIE

Ceci nous amène donc vers le concept clé d'hégémonie qui selon notre hypothèse est ce qui doit unir nos auteurs à Gramsci afin de savoir si l'on peut les sacrer penseurs intersubjectifs. C'est là que ça devient embêtant car des traces de gramscianisme émergent. Keohane a une conception de l'hégémonie qui est à première vue assez gramscienne au travers du concept de régime, et il reconnaît d'ailleurs très explicitement l'influence de Gramsci, entre autres, dans la formulation de son concept d'hégémonie. Bien qu'en dernière instance l'hégémonie gramscienne soit basée sur une classe dominante tandis que l'hégémonie keohane s'arrête à l'État, on retrouve quand même le même mélange de coercition et de consentement. La forme fonctionnelle de l'hégémonie est d'une similitude incontestable même si le fond et la nature profonde manque. Pourrait-on dire que Keohane est gramscien sans pour autant être intersubjectif? L'affirmation, aussi commode soit elle, ne survivrait probablement pas à une plus profonde réflexion. Car que signifierait être gramscien si l'on n'emprunte pas les éléments *sine qua non* pour une telle affirmation? Il fut vu bien entendu que la dynamique à ressemblance gramscienne du concept keohane d'hégémonie n'est pas intersubjective mais ce que l'on a nommé «interobjective». Pourtant cette interobjectivité des régimes reflète des

éléments de gramscieneté dans sa dynamique si l'on fait abstraction de ses fondements. Qu'est-ce qui au plan métathéorique permet à Keohane d'emprunter à Gramsci mais de façon partielle? La réponse réside dans le concept même d'interobjectivité. Puisque le cartésianisme permet la connaissance d'un sujet comme objet et en même temps permet à ce même objet de faire le même processus sur le sujet l'examinant. La gnoséologie cartésienne permet donc à Keohane d'emprunter certaines formes théoriques tout en restant intérieurement cohérent. En ce sens, nous pouvons voir pourquoi Keohane est allé chercher des éléments gramsciens quant à sa définition de l'hégémonie. C'est que le concept pouvait garder en partie sa caractéristique interactive au travers de l'opérationnalisation par le concept de régime; caractéristique d'une valeur inestimable pour un politologue voulant démontrer la possibilité de coopération entre États et l'importance des institutions internationales. Tout cela sans même utiliser des sujets, puisque les objets que sont les États chez Keohane peuvent très bien occuper la dynamique à eux seuls. De façon très futée, Keohane a donc su rendre sa théorie plus dynamique, plus flexible et plus optimiste. Pourtant, ce fut plus une action de forme que de fond; c'est la forme de sa théorie qui a été bénie de ces changements.

L'hypothèse était-elle trop rigide pour percevoir les subtilités qui composent une approche heuristique? Il y a quelque chose d'inexplicable qui a été perçu par notre hypothèse lors de la recherche, pour tenter de trouver une explication et ainsi de comprendre la vraie nature des pensées des auteurs étudiés, un ajustement inspiré par Thomas Kuhn et Imre Lakatos sera nécessaire. Ici il s'agit d'entrer en plein coeur dans le bût ultime de ce travail à caractère épistémologique qui est d'en arriver à des conclusions métathéoriques amenées par des observations obligées.

DÉPASSEMENT

Le philosophe des sciences Imre Lakatos a avancé dans les années 1960 le concept «d'hypothèse auxiliaire» dont il va falloir s'inspirer afin de sortir de l'impasse sémantique de la recherche. Lakatos considérait que toute science avait un «noyau dur» (ex: les postulats réalistes de des pages 74-75, ou la réalité sociale matérielle du marxisme) que les adeptes considèrent comme inviolables.⁹⁴ Le mouvement de la recherche scientifique se fait donc en général autour de ce noyau, mais jamais dans ce noyau. Le noyau est d'ailleurs le seul aspect d'une école qui jamais ne subira l'épreuve de falsification pour la simple raison que les adeptes de cette science refuseront de rendre possible une telle éventualité. Lakatos fait d'ailleurs la différence entre «negative heuristics» qui définit ce qui ne doit pas être remis en question et «positive heuristics» qui définit ce qui peut être recherché et contribue à renforcer le «noyau dur».⁹⁵ Les «negatives heuristics» sont donc les théories de défense d'une école tandis que les «positives heuristics» sont les théories de construction et de recherche dans un sens plus général. Pourtant, il arrive éventuellement des situations où le noyau est attaqué par une situation ou une découverte qui l'infirmes. Dans ce cas-ci, ou bien l'école de cette science s'écroule, ou bien elle réussit à sauver son noyau par une entreprise de formulation d'explications de l'infirmité au travers des «negative heuristics». C'est là qu'interviennent les fameuses hypothèses auxiliaires de Lakatos.⁹⁶

⁹⁴ Imre Lakatos, The Methodology of Scientific Research Programmes, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. 48

⁹⁵ Ibid., p. 47

⁹⁶ Ibid., p. 48

Les hypothèses auxiliaires ne sont en fait que des hypothèses partielles expliquant les raisons particulières de l'infirmité d'un noyau. Elle tournent généralement autour de l'idée qu'il y a eu une situation exceptionnelle. Lakatos donne l'exemple d'une planète dont l'orbite ne correspond pas aux attentes newtoniennes. On ne postulera pas que les calculs newtoniens de base sont faux, mais qu'il y a un corps planétaire caché ou un champ magnétique invisible qui crée une interférence. Lakatos s'est de toute évidence inspiré de la découverte de Neptune, planète dont l'existence fut théorisée préalablement à sa découverte en raison de l'orbite particulière d'Uranus qui ne suivait pas les lois newtoniennes établies. Cette recherche doit donc formuler une explication qui suit l'esprit (et non la lettre car dans cette étude comparative il n'y a pas vraiment de noyau qui ait été attaqué par notre hypothèse) des hypothèses auxiliaires de Lakatos. En effet, la conclusion ambiguë à laquelle arrive cette recherche nécessite une hypothèse auxiliaire pour comprendre la raison de l'ambiguïté et par la suite la clarifier.

L'hypothèse auxiliaire doit pouvoir saisir la réalité qu'elle essaye de corriger, ce pourquoi elle doit creuser l'ancienne hypothèse afin de l'approfondir et de la corriger. *L'hypothèse qui sera ici proposée non seulement effectuera cette action d'approfondissement, mais elle sera cet approfondissement.* En fait il s'agit d'un dépassement inductif. Bien que notre hypothèse directrice, ou de départ, reste dans le domaine du particulier (de la théorie), notre hypothèse auxiliaire, ou d'arrivée, tentera d'être du domaine de l'universel (de la métathéorie) même si cela a mauvais nom aujourd'hui. Pour comprendre la réalité des approches et théories de nos trois auteurs, il faudra entrer profondément dans leur ontologie profonde, c'est à dire dans leur être métathéorique.

Une certaine déconstruction s'impose et certaines lignes tirées du célèbre The Structure of Scientific Revolutions de Thomas Kuhn nous seront d'une grande utilité pour la chose. Pour Kuhn la science doit être comprise comme un ensemble de faits, de théories et de méthodes.⁹⁷, tout en ajoutant qu'il est en général peu pratique de séparer les faits des théories.⁹⁸ Kuhn accepte aussi l'existence d'une gnoséologie guidant la recherche bien que chez lui cela semble un élément en partie externe et en partie d'ordre méthodologique.⁹⁹ Nous avons repris ces trois éléments: faits-théories (rebaptisé formes ontologiques), méthode et gnoséologie et nous les avons utilisés afin de déconstruire une théorie en éléments métathéoriques. Les éléments sont placés dans cet ordre spécifique car l'un mène à l'autre dans une perspective temporelle logique, bien qu'en pratique cela puisse varier.

Il sera donc avancée l'hypothèse auxiliaire que l'ontologie métaphysique (ou grande ontologie) de toute approche ou théorie est formée de trois composantes organiquement intériorisées, mais (méta)théoriquement identifiables:

1-La gnoséologie: La gnoséologie consiste en l'ensemble des postulats sur la nature de la réalité et, corollairement, de la façon de connaître celle-ci. Le positivisme cartésianiste est une gnoséologie tout autant que l'intersubjectivité. Ce sont des points de départ inviolables faisant partie d'une façon souvent latente, des fois explicite, du «noyau dur» de Lakatos. Il s'agit en fait d'une théorie de la connaissance.

⁹⁷ Thomas Kuhn, The Structure of Scientific Revolutions, Chicago, The University of Chicago Press, 1970, p. 1

⁹⁸ Ibid., p. 7

⁹⁹ Ibid., p. 126 Bien qu'il accepte le fait que le positivisme pose des problèmes et a atteint ses limites, il ne le répudie pas car il n'y a pas selon lui d'alternative valable bien formulée! Il est aussi intéressant de noter que Kuhn semble inclure dans l'épistémologie la façon de connaître la réalité, mais par contre, l'idée qu'on se fait de la réalité est incluse quand à elle dans ce qu'il nomme le paradigme. Bien que cela reste cohérent pour son approche, nous ne le suivons pas sur cette piste glissante.

2-La méthode: La méthode est l'ensemble des techniques, des procédés et des instruments utilisés pour arriver à cette connaissance, la méthode est aussi jusqu'à un certain niveau une incarnation de la gnoséologie car la méthode en découle directement bien que plusieurs méthodes soient adaptables à une gnoséologie particulière. Même si de grandes idées et découvertes ont été formulées par des méthodes informelles *ad hoc* ou par la «méthode du hasard»¹⁰⁰, on reconnaît en général que des courants méthodologiques se sont formés et contribuent à réduire l'informalité souvent qualifiée (très souvent justement) d'approche désordonnée improductive. Bien qu'un courant méthodologique ne définit ni n'impose l'ensemble des techniques, des procédés et des instruments à utiliser, il sert à situer à un niveau une certaine approche générale compatible avec la gnoséologie choisie (en supposant bien entendu que la gnoséologie soit une question de choix). C'est en ce sens que l'on peut parler de méthode inductive, de méthode déductive, de matérialisme dialectique etc... Le lien entre méthode et gnoséologie est donc d'une nature très intime même si non déterminé.¹⁰¹ On pourra donc en général définir la gnoséologie d'une théorie particulière en analysant la méthode mais l'inverse est peu probable.

3-Les formes ontologiques: Il ne faut pas confondre les formes ontologiques avec la grande ontologie, ou ontologie métaphysique, qui englobe l'ensemble des trois composantes. Les formes ontologiques représentent quant à elles les concepts utilisés dans la théorie et aussi les maintes façons dont sont articulés ces divers concepts. La définition d'un paradigme que nous avons avancée en introduction se retrouverait ici.

¹⁰⁰ On n'a qu'à penser à l'aspirine.

¹⁰¹ Thomas Kuhn, *The Structure of Scientific Revolution*, p. 33

Les cinq éléments avancés par Neufeld présenté en page 10 (1-les acteurs, 2-la dynamique, 3-les variables dépendantes, 4-les frontières du sujet et 5-les concepts spécifiques) représentent donc les formes ontologiques. Certains de ces éléments se retrouveront de façon très explicite à l'intérieur du «noyau dur» lakatosien, mais cela dépendra de chaque théorie particulière car toutes les théories n'accordent pas une importance de premier plan aux mêmes éléments.

Si l'on suit cette logique, il est possible d'établir un tableau comparatif afin de voir où se situent les trois auteurs étudiés, c'est à dire leurs approches, par rapport à l'ontologie métathéorique que l'on vient d'avancer . Le résultat est donc le suivant:

ONTOLOGIE MÉTATHÉORIQUE

AUTEURS	GNOSÉOLOGIE	MÉTHODE	FORMES ONTOLOGIQUES
GRAMSCI	Inter-Subjective	Dialectique (Matérialisme historique)	Gramsciennes
COX	Inter-Subjective	Dialectique (Matérialisme historique)	Gramscienneté présente (forte)
KEOHANE	Cartésienne et positiviste	Cartésienne et systémique	Gramscienneté présente (limitée à la forme dynamique de l'hégémonie)

On remarque donc ici la très grande correspondance entre Cox et Gramsci au niveau métathéorique. La différence que l'on pourrait remarquer est que Cox possède ses propres formes ontologiques et n'en emprunte que quelques-unes de chez Gramsci. On n'a qu'à penser entre autres au concept de mode de relations sociales de production qui remplace le bloc historique national et aussi aux classes et groupes sociaux globaux qui remplacent les classes nationales gramsciennes. Bien que des ressemblances existent, l'emprunt du concept d'hégémonie et les origines marxiste des deux auteurs obligent, on se retrouve néanmoins devant deux formes ontologiques très différentes même si voisines. Pourtant ils adoptent tous les deux la même méthode dialectique du matérialisme historique et surtout la même gnoséologie intersubjective. Les prémisses de base se trouvant en premier dans la gnoséologie pour ensuite transcender dans la méthode et les formes ontologiques, on peut alors définitivement dire que Cox partage les prémisses de base de Gramsci et cela, même dans ses propres formes ontologiques jusqu'à un certain point. Dans le cas de Keohane, il y a quand même un très partiel partage des prémisses même si ce n'est qu'au travers de leur manifestation dans la dynamique du concept d'hégémonie dans «l'interobjectivité». Bien que la gnoséologie positiviste et la méthode systémique, toutes deux d'inspiration cartésienne et dues aux affinités de notre auteur avec les néoréalistes, soient utilisées par Keohane, cela ne l'empêche pas d'utiliser à l'intérieur de ses formes ontologiques très particulières au moins un élément gramscien. C'est cet élément, la dynamique (au sens strict de mécanique) du seul concept d'hégémonie qui réussit à donner cet impression à première vue que Keohane pourrait être une sorte de penseur gramscien et donc intersubjectif. Pourtant en y regardant de plus près et en utilisant la catégorisation métathéorique avancée, on voit bien que ce ne peut être le cas et on comprend le pourquoi de l'inconfort. La question qui se pose donc est: Comment ces manifestations ont-elle put apparaître malgré la gnoséologie cartésienne et positiviste de Keohane?

La réponse logique devrait se trouver dans la gnoséologie utilisée par Keohane, à moins de prétendre que Keohane est incohérent avec lui-même et manque de rigueur, ce qui est loin d'être le cas. Il faut donc prendre pour acquis que si Keohane peut adopter l'interaction gramscienne de l'hégémonie, c'est parce que la gnoséologie cartésienne le permet!

À défaut d'adopter la dialectique gramscienne, Keohane peut néanmoins adopter la dynamique gramscienne de l'hégémonie en la basant sur une incohérence interne du cartésianisme, c'est à dire sur la possibilité des objets «conscients» d'être à leur tour, pour les besoins de la théorie, des sujets. Il faut noter que cette incohérence n'est pas reconnue comme telle et qu'une foule d'hypothèses auxiliaires et autres explications bâties lors des trois derniers siècles permettent au cartésianisme de ne pas avoir à affronter ce fait quand même quelque peu curieux où deux consciences se considèrent chacune l'autre comme et objet et cela en même temps! Il a deux mouvements linéaires de connaissance qui sont superposés mais isolés. C'est donc à cause de cette particularité du cartésianisme qu'il est possible de voir du gramscianisme, même si de façon très limitée, à l'intérieur de l'approche de Keohane.

En ce sens, pour revenir à l'esprit de l'hypothèse originale, il convient de dire que la gramscianité de Keohane est artificielle car elle ne dépend pas de la gnoséologie gramscienne. Par la nature même de la théorie gramscienne, théorie de l'unité des contraires et de la construction du réel, la place de la gnoséologie dans la grande ontologie est primordiale. La gnoséologie de Gramsci est une incarnation de la réalité qui soutient ses formes ontologiques. Keohane en prenant une approche cartésienne prend une gnoséologie qui n'est pas la réalité mais qui consiste à se placer en parallèle avec la réalité et à l'observer à distance (c'est en tout cas ce qui est postulé) afin d'en définir les lois etc... Dans ce cas, c'est les formes ontologiques qui priment sur la gnoséologie qui est présentée comme séparée des objets de connaissance que sont les formes ontologiques.

De Cox et Keohane, seul Cox donc mérite le titre de gramscien car il est le seul qui suit une métathéorie à la Gramsci en suivant les prémisses de base de la gnoséologie intersubjective (et de la théorie qui l'incarne). Ils ont en quelque sorte le même «noyau dur». Il n'est d'ailleurs pour cette raison pas très étonnant que les formes ontologiques soient si similaires chez Gramsci et Cox. Keohane quant à lui ne saurait être considéré gramscien à cause du rejet formel des prémisses de base gnoséologiques de l'intersubjectivité. L'incarnation d'une certaine dynamique de l'hégémonie gramscienne au travers de l'approche de Keohane n'est donc pas due à une gnoséologie intersubjective mais bien à une particularité cartésienne quelque peu permissive si l'on peut se permettre le terme.

Nous sommes donc arrivés à plusieurs conclusions lors de la dizaine de pages qui viennent de passer et cela est pour le mieux. Nous avons non seulement établi un cadre d'analyse métathéorique au travers de notre hypothèse auxiliaire, mais nous avons aussi résolu les problèmes amenés par l'hypothèse originelle en utilisant justement cette hypothèse auxiliaire mais aussi le concept que nous avons avancé d'interobjectivité (nous prendrons dès lors ici la liberté de ne plus utiliser les guillemets). En démontrant qu'une théorie est métathéoriquement une conceptualisation unitaire de trois éléments reliés mais non équivalents, nous avons aussi démontré qu'il pouvait exister des tensions et des contradictions à l'intérieur d'une théorie qui peuvent être saisies par ce cadre. Trop souvent on entend parler de déconstruction et de métathéorie sans que l'on sache de quoi il s'agit comme si une déconstruction était une sorte de destruction et une métathéorie, une sorte d'entité métaphysique mystique. Nous espérons que les dernières pages auront servies à suggérer une approche de déconstruction et une définition tentative de métathéorie.

POUR CONCLURE

«BON, JE NE REGRETTE RIEN!»¹⁰²

Cette recherche, au travers d'une hypothèse directrice, permet donc d'aboutir à une hypothèse d'ordre métathéorique d'application plus large, ce qui n'est pas peu de chose! La séparation de l'ontologie métathéorique en ses composantes gnoséologiques, méthodologiques et morphiques est une piste à explorer, et surtout à vérifier plus profondément puisque le grand défaut des hypothèses auxiliaires est qu'elles deviennent, on le comprendra facilement, des postulats. Il serait donc des plus pertinent de vérifier si d'autres théories peuvent être ainsi divisées et si cette division a une valeur explicative et une cohérence interne. En d'autre mots, est-elle inférable?

Il y eu aussi quelques difficultés qui ont mis en évidence le fait que le postulat de l'intersubjectivité qui fut présenté dans l'introduction et surtout dans le projet de recherche, est encore relativement non délimité. Certains penseurs, comme Habermas, postulent le début du courant intersubjectif à la deuxième moitié du 20ème siècle, ce qui placerait Gramsci en une délicate position. Le débat tend à l'avantage des tenants d'un courant classique d'intersubjectivité, entre autre par des travaux révolutionnaires sur Hegel entamés suite à la disponibilité de nouvelles sources, mais il n'est pas encore résolu.

¹⁰² Edith Piaf lors de son retour en scène et les parachutistes français lors de leurs marche vers la détention suite à la tentative ratée de coup d'état reliée à la guerre d'Algérie. Intéressante dualité!

Outre le cadre d'analyse métathéorique qui pourrait bien servir à analyser maintes autres théories, un autre apport de cette thèse fut le concept d'interobjectivité. Le concept sert à démontrer que le pendant de l'intersubjectivité ne doit pas nécessairement rester pris dans une perspective sans autre dynamique qu'une dynamique purement cartésienne. En effet, la dynamique cartésienne peut être trichée et donner une sorte d'interactivité entre des objets qui peuvent ainsi être analysés comme des sujets. L'interobjectivité peut donc de beaucoup faciliter la réification, entre autres mais surtout, des États. Le concept peut lui aussi servir de puissant instrument de déconstruction en mettant à nu l'astuce, consciente ou non, de certaines théories laissant sous-entendre un caractère social basé sur une dynamique à forme intersubjective.

Nous ne saurions tourner la page sans rappeler que cette recherche a aussi mit l'accent non seulement sur les «fausses nouveautés» de Keohane, mais sur l'approche révolutionnaire de Cox. Cox est probablement le premier qui a réussi à imposer une approche à la fois intersubjective et matérialiste historique dans l'étude des relations internationales. Sa capacité de dé-réification lui donne la capacité explicative qu'aurait une théorie générale tout en évitant le dogmatisme traditionnel de telles théories. D'ailleurs, son approche relègue les autres approches et théories dans «le solutionnement de problèmes particuliers et partiels». La flexibilité et la largeur de l'approche ont définitivement repoussé, et selon nous assez loin, les frontières du domaine des relations internationales. Il serait intéressant de finir en ajoutant qu'un autre politicologue a repris l'étude de Keohane sur les régimes pétroliers mais dans une perspective... coxiennne; et avec succès!¹⁰³

¹⁰³ Voir Gregg J. Legare, «Neorealism or Hegemony? The Seven Sisters' Energy Regime» dans Turenne-Sjolander C. Et W.S. Cox (Éd.), Beyond Positivism: Critical Reflections on International Relations, p. 81-104

ANNEXE A

THÈSES SUR FEUERBACH

1.

Le principal défaut de tout le matérialisme passé — y compris celui de Feuerbach — est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont considérés que sous la forme d'*objet* ou d'intuition, mais non pas en tant qu'*activité concrète humaine*, en tant que *pratique*, pas de façon subjective. C'est ce qui explique pourquoi le côté *actif* fut développé par l'idéalisme en opposition au matérialisme, mais seulement abstraitement, car l'idéalisme ne connaît naturellement pas l'activité réelle, concrète, comme telle. Feuerbach veut des objets concrets, réellement distincts des objets de la pensée, mais il ne considère pas l'activité humaine elle-même en tant qu'activité *objective*. C'est pourquoi, dans *l'Essence du christianisme*, il ne considère comme vraiment humaine que l'activité théorique, tandis que la pratique n'est considérée et fixée par lui que dans sa manifestation juive sordide. C'est pourquoi il ne comprend pas l'importance de l'activité «révolutionnaire», de l'activité pratique critique.

2.

La question de savoir si la pensée humaine peut aboutir à une vérité objective n'est pas une question théorique, mais une question *pratique*. C'est dans la pratique qu'il faut que l'homme prouve la vérité c'est-à-dire la réalité, et la puissance, l'en-deçà de la pensée. La discussion sur la réalité ou l'irréalité de la pensée isolée de la pratique, est purement *scolastique*.

3.

La doctrine matérialiste que les hommes sont des produits des circonstances et de l'éducation, que, par conséquent, des hommes modifiés sont des produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ce sont précisément les hommes qui modifient les circonstances et que l'éducateur a besoin lui-même d'être éduqué. C'est pourquoi elle tend inévitablement à diviser la société en deux parties dont l'une est au-dessus de la société (par exemple chez Robert Owen).

La coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ne peut être considérée et comprise rationnellement qu'en tant que *pratique révolutionnaire*.

4.

Feuerbach part du fait que la religion éloigne l'homme de lui-même et dédouble le monde en un monde religieux, objet de représentation, et un monde réel. Son travail consiste à dissoudre le monde religieux en le ramenant à sa base temporelle. Il ne voit pas que ce travail une fois accompli, le principal reste encore à faire. Le fait, notamment, que la base temporelle se détache d'elle-même, et se fixe dans les nuages, en tant que royaume indépendant, ne peut s'expliquer précisément que par la dissociation et la contradiction interne de cette base temporelle. Il faut donc d'abord comprendre celle-ci dans sa contradiction pour la révolutionner ensuite pratiquement en supprimant la contradiction. Donc, une fois qu'on a découvert, par exemple, que la famille terrestre est le secret de la famille céleste, c'est la première désormais dont il faudra faire la critique théorique et qu'il faudra révolutionner dans la pratique.

5.

Feuerbach, non content de la *pensée abstraite*, en appelle à la *perception sensible*, mais il ne considère pas la sensibilité en tant qu'activité *pratique* des sens de l'homme.

6.

Feuerbach dissout l'être religieux dans l'être *humain*. Mais l'être humain n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux.

Feuerbach, qui n'entreprend pas la critique de cet être réel, est par conséquent obligé :

1. De faire abstraction du cours de l'histoire et de fixer le sentiment religieux en soi, en supposant l'existence d'un individu humain abstrait, *isolé*.

2. De considérer par conséquent, l'être humain uniquement en tant que «genre», en tant que généralité interne, muette, liant d'une façon purement *naturelle* les nombreux individus.

7.

C'est pourquoi Feuerbach ne voit pas que le «sentiment religieux» est lui-même un *produit social* et que l'individu abstrait qu'il analyse appartient en réalité à une forme sociale déterminée.

8.

La vie sociale est essentiellement *pratique*. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique.

9.

Le point le plus élevé auquel atteint le matérialisme *intuitif*, c'est-à-dire le matérialisme qui ne considère pas la sensibilité en tant qu'activité pratique, est la façon de voir des individus pris isolément dans la «société bourgeoise».

10.

Le point de vue de l'ancien matérialisme est la société «*bourgeoise*». Le point de vue du nouveau matérialisme, c'est la société *humaine* ou l'humanité socialisée.

11.

Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières, mais il s'agit de le *transformer*.

Rédigé par Marx au printemps 1845.
Publié pour la première fois par Engels en 1888.

(Pris dans: Marx, Karl et Friedrich Engels, Oeuvres Choiesies,
Moscou, Éditions du Progrès, 1974, Tome I, p. 7-9)

BIBLIOGRAPHIE

- Adamson, Walter L., Hegemony and Revolution: A Study of Antonio Gramsci's Political and Cultural Theory, Los Angeles, University of California Press, 1980
- Allison, H.E., Kant's Theory of Freedom, Cambridge, Cambridge University Press, 1990
- Aron, Raymond, Introduction à la philosophie de l'histoire, Paris, Gallimard, 1986
- Aron, Raymond, «Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales?», Revue française de science politique, vol. 17, no. 5, décembre 1967, p. 837-861
- Belaval, Y. et *all*, La révolution kantienne, Paris, Gallimard, 1978
- Buzzi, A.R., La théorie politique d'Antonio Gramsci, Louvain, Éditions Nauwelaerts, 1967
- Choukri, Ezz-Edine, The Concept of World Hegemony and the Understanding of International Cooperation and Regulation, thèse de maîtrise en science politique, Ottawa, Université d'Ottawa, 1995
- Cox, Robert, «Labor and Hegemony», International Organization, Vol 31, No. 3, (Summer), 1977, p. 385-424
- Cox, Robert, «Social forces, States and World Order: Beyond International Relations Theory», Millennium Journal of International Studies, Vol 10, No. 2 (Summer), 1981, p. 126-155
- Cox, Robert W., Production, Power and World Order, New-York, Columbia University Press, 1987
- Cox, Robert «Dialectique de l'économie-monde en fin de siècle», Revue Études internationales, Vol. 21, No. 4 (Décembre), 1990, p. 693-703
- Durozoi Gérard et André Roussel, Dictionnaire de la philosophie, Paris, Nathan, 1990
- D'hondt, Jacques, De Hegel à Marx, Paris, P.U.F., 1972
- Elster, Jon, An Introduction to Karl Marx, Cambridge, Cambridge University Press, 1990
- Femia, Joseph V., Gramsci's Political Thought, Oxford, Clarendon Press, 1981
- Finocchiaro, Maurice A., Gramsci and the History of Dialectical Thought, Cambridge, Cambridge University Press, 1988

- Gill, Stephen (éd), Gramsci, Historical Materialism and International Relations, Cambridge, Cambridge University Press, 1993
- Gramsci, Antonio, Gramsci dans le texte, Paris, Éditions Sociales, 1975
- Gramsci, Antonio, The Modern Prince and other Writings, New-York, International Publishers, 1967
- Gramsci, Antonio, Cahiers de prison, Paris, Gallimard, 1978, 5 vol.
- Gramsci, Antonio, Letters from Prison, New-York, The Noonday Press, 1989
- Guyer, Paul, Kant and the Claims of Knowledge, Cambridge, Cambridge University Press, 1987
- Hartnack, Justus, Kant's Theory of Knowledge, New-York, Harcourt, Brace & World Inc., 1967
- Hegel, G.W., Leçons sur l'histoire de la philosophie, Paris, Gallimard, 1954, 2 tomes
- Hegel, G.W., Morceaux choisis I, Paris, Gallimard, 1969
- Hegel, G.W., Science de la logique, Paris, Éditions Montaigne, 1971
- Hegel, G.W., Principes de la philosophie du droit, Paris, J. Vrin, 1975
- Hoftman, Mark, «Critical Theory and the Inter-Paradigm Debate», Millenium: Journal of International Studies, vol. 16, no. 2, p. 231-249
- Huntzinger, Jacques, Introduction aux relations internationales, Paris, Seuil, 1987
- Kant, Immanuel, Fondements de la métaphysique des mœurs, Paris, Bordas, 1988
- Kant, Immanuel, Métaphysique des mœurs, Paris, J. Vrin, 1971
- Kant, Immanuel, Critique de la raison pure, Paris, Gallimard, 1990
- Kant, Immanuel, Critique de la raison pratique, Paris, P.U.F., 1983
- Keohane, Robert O., After Hegemony, Princetown, Pricetown University Press, 1984
- Keohane, Robert O. (éd.), Neorealism and its Critics, New-York, Columbia University Press, 1986
- Kolb, David, The Critique of Pure Modernity: Hegel, Heidegger and After, Chicago, The University of Chicago Press, 1986

- Korany, Bahgat et *all.*, Analyse des relations internationales: approches, concepts et données, Montréal, Gaëtan Morin, 1987
- Korany, Bahgat, «Une, deux, ou quatre... Les écoles de relations internationales», Etudes Internationales, vol. XV, no. 4, décembre 1984, p. 699-723
- Krasner, S. (éd.), International Regimes, Ithaca, Cornell University Press, 1983
- Laffey, Mark A., Ideology and the Limits of Gramscian Theory in International Relations, Recherche présentée lors de la rencontre annuelle du International Studies Association, du 1 au 4 avril 1992 à Atlanta
- Lakatos, Imre, The Methodology of Scientific Research Programmes, Cambridge, Cambridge University Press, 1978
- Marcuse, H., Reason and revolution: Hegel and the Rise of Social Theory, Londres, Rontledge & Kegan paul, 1968
- Marx, Karl et Friedrich Engels, Oeuvres choisies, Moscou, Éditions du Progrès, 1974, 3 tomes
- Marx, Karl et Friedrich Engels, L'idéologie allemande, Paris, Éditions Sociales, 1990
- Marx, Karl et Friedrich Engels, The Communist Manifesto, New-York, Washington Square Press, 1964
- Marx, Karl, Manuscrits de 1844, Paris, Éditions Sociales, 1972
- Marx, Karl, Critique of Hegel's 'Philosophy of Right', Cambridge, Cambridge University Press, 1970
- Merolle, Vincenzo, Gramsci e la filosofia della prassi, Rome, Bulzoni Editore, 1974
- Nemeth, Thomas, Gramsci's Philosophy, New-Jersey, Humanities Press, 1980
- Paton, H. J., Kant's Metaphysic of Experience, London, George Allen & Unwin Ltd., 1951, 2 vol.
- Pippin, Robert, Hegel's Idealism, Cambridge, Cambridge University Press, 1989
- Portelli, Hugues, Gramsci et le Bloc Historique, Paris, P.U.F., 1972
- Poulantzas, N., L'État, le pouvoir, le socialisme, Paris, PUF, 1978
- Salamini, Leonardo, The Sociology of Political Praxis, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1981
- Sargent, Lyman T., Les idéologies politiques contemporaines, Paris, Economica, 1987

- Stepelevich, L.S. et D. Lamb (Éd.), Hegel's Philosophy of Action, Atlantic Highlands (N.J.), Humanities Press, 1983
- Turenne-Sjolander, Claire et Wayne S. Cox (Éd.), Beyond Positivism: Critical reflection on International Relations, Boulder (Colorado), Lynne Rienner, 1994
- Wendt, Alexander E., «The Agent-Structure Problem in International Relations Theory», International Organization, Vol. 41, N0. 3 (Summer), 1987, p. 335-370
- Williams, Robert R., Recognition: Fichte and Hegel on the Other, New-York, State University of New-York Press, 1992
- Wood, A. (Éd), Self and Nature in Kant's Philosophy, Ithaca, Cornell University Press, 1984